Irénikon

TOME XV

5. 1938 Septembre-Octobre

RIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

IRENIKON

PARAIT TOUS LES DEUX MOIS

Prix d'abonnement pour 1939 :

Belgique : 40 fr. (*abonnement de soutien :* 50 fr.) (*Le numéro :* 8 fr.).
Pays ayant adhéré au pacte de Stockholm * :
11 belgas (*soutien :* 15 belgas). (*Le numéro :* 2 belgas).
Autres pays : 12 belgas (*id.*). (*Le numéro :* 2 belgas).

Rédaction et administration :

IRÉNIKON, PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE.
Comptes chèques postaux : Bruxelles, 1612.09.
Paris : Belpaire 210069.
La Haye : Belpaire, 211945.

* Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Brésil, Bulgarie, Égypte, Espagne, Esthonie, Éthiopie, France, Grèce, Hongrie, Lettonie, Liban, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Syrie, Tchécoslovaquie, Turquie, Yougoslavie.

SOMMAIRE

(Voir comptes rendus à la troisième page de la couverture)

IRÉNIKON

Tome XV. N° 5 Septembre-Octobre 1938.

Le baptême de saint Vladimir et la conversion de la Russie (988-1938).

1938 est pour les Russes l'année d'un grand jubilé : le 950e anniversaire de la conversion de la Russie ou, plus exactement, du baptême de saint Vladimir, prince de Kiev, et de ses sujets. Pourtant la date de 988, mentionnée dans les anciennes chroniques russes, est purement conventionnelle ; personne ne l'accepte plus à présent.

Depuis quelque cinquante ans les origines de l'histoire russe sont devenues un « no-man's-land » enseveli sous les ruines de traditions périmées, où théories et hypothèses nouvelles se livrent sans cesse des batailles. On y est encore loin de la synthèse. Dans ces conditions il devient extrêmement difficile de parler des faits isolés sans prendre partie pour telle ou telle théorie. Nous nous proposons d'abord d'exposer très brièvement le récit légendaire tel qu'on le lit dans l'ancienne chronique de Kiev, connue jadis sous le nom de Nestor ; ensuite nous tâcherons d'en extraire les faits qui paraissent sûrs aux yeux de la critique moderne ; il nous faudra enfin prendre position devant quelques

constructions et devant certaines hypothèses avant de pouvoir tirer des conclusions au sujet de la culture et de la vie religieuse russes (1).

I

D'abord donc, les légendes. Elles nous sont parvenues grâce à la *Chronique de Nestor* où elles figurent en tant que récit quasi indépendant et très prolixe du baptême de Vladimir (2). La Chronique insiste beaucoup sur la vie immorale du prince païen. Outre ses femmes légitimes Vladimir a eu, nous dit-elle, çà et là dans les villes, six cents concubines. Il restaura ou enrichit le culte païen à Kiev ; il érigea sur une colline, proche du palais, plusieurs statues aux dieux, dont une à Perun à la tête d'argent et aux moustaches d'or. Les sacrifices humains offerts aux idoles entraînèrent la mort des premiers martyrs en Russie : un Varègue chrétien ayant refusé de livrer son fils en sacrifice aux faux dieux fut mis à mort avec l'enfant.

Sans transition aucune, interrompant le récit des expéditions guerrières, la Chronique décrit l'arrivée de représentants de religions diverses, Bulgares, Mahométans, Juifs, Khazars et Allemands « envoyés en mission par le Pape », et louant chacun sa propre foi. Vladimir se tire d'affaire dans des répliques plus ou moins spirituelles. Aux missionnaires « allemands » il s'est contenté de dire : « Allez-vous-en, nos aïeux n'ont point accepté cela ». Arrive enfin, envoyé par les Grecs, un « philosophe » qui, dans un long discours, expose les principes de la religion chrétienne, sous une façon

(1) On trouvera le meilleur et le plus récent exposé en français dans l'étude de N. DE BAUMGARTEN, *Saint Vladimir et la conversion de la Russie* dans *Orientalia Christiana*, 27 (1932), et aussi dans le *Dict. de Théol. cath.*, art. *Russie*.

(2) *Chronique dite de Nestor*, trad. française par L. LÉGER, Paris, 1884, p. 64-100.

d'histoire sainte qui va d'Adam au Jugement dernier. Le Jugement, peint sur toile, frappe vivement l'imagination de Vladimir. Mais il prend le temps de réfléchir et dépêche des ambassadeurs pour qu'ils observent les différents cultes dans leurs rites (celui de la synagogue excepté). Les envoyés jugèrent exécrable le rite musulman ; le rite chrétien chez les Allemands ne leur offrit « rien de beau ». Quant à la liturgie byzantine qu'ils purent apprécier à Sainte-Sophie de Constantinople, elle leur est apparue comme une merveille : « Nous ne savions plus, diront-ils, si nous étions au ciel ou sur la terre ». Vladimir choisira donc la religion grecque, vers laquelle le pousse aussi l'exemple de sa grand'mère, la princesse Olga.

Bien qu'il eût pris cette décision, Vladimir marche sans aucun motif sur Chersonèse (ou Korsun), la ville grecque de Crimée, y met le siège et s'en empare aidé d'un traître grec que la Chronique appelle Anastase. Après cette victoire il menace même de pousser jusqu'à Constantinople si l'Empereur ne lui donne pas sa sœur en mariage. Les Empereurs effrayés y consentent à condition que Vladimir se fasse baptiser. Celui-ci d'accepter à son tour ; il reçoit la princesse Anne qui s'est rendue à Chersonèse avec une suite de prêtres et dignitaires. Sur ces entrefaites, Vladimir frappé d'une maladie des yeux devient aveugle, mais le baptême célébré par l'évêque de Chersonèse lui rendra la vue et lui fera adresser des louanges à Dieu. Suit le mariage avec la princesse porphyrogénète.

La Chronique intercale en cet endroit un ou plutôt deux symboles de foi enseignés à Vladimir par les prêtres : le premier est celui de Nicée, l'autre, de provenance incertaine, de caractère semi-arien, se termine par l'histoire des sept conciles œcuméniques et une invective dirigée contre les Latins. Le récit de la défection latine est tout à fait fabuleux.

Accompagné de sa femme, des prêtres grecs, des reliques et des objets sacrés, Vladimir rentre à Kiev où il va commen-

cer à abattre les idoles. Le sort lamentable du dieu Perun est décrit avec un humour populaire. Le peuple est convoqué pour le lendemain sur les rives du Dniéper afin de s'y faire baptiser s'il veut éviter la disgrâce princière. Le peuple reçoit l'ordre avec joie. On procède au baptême d'une façon sommaire : hommes et femmes, portant les enfants dans les bras, descendus dans le fleuve entendent les prières baptismales prononcées sur eux par « les prêtres, compagnons de la princesse et par ceux de Chersonèse » (c'est-à-dire les Grecs). L'ordre de se faire baptiser est étendu « à toutes les villes et villages ». Partout on bâtira des églises, on contraindra les enfants des classes privilégiées à fréquenter les écoles nouvellement ouvertes.

La chronique de Novgorod ajoute encore quelques détails locaux, plus ou moins légendaires, relatifs au baptême général qui eut lieu dans cette ville, le plus important centre du Nord.

II

Telle est donc la légende, ou plutôt le tissu de légendes, incluse dans la Chronique. Son caractère à la fois naïf et tendancieux saute aux yeux. Aussi bien se mit-on de bonne heure à en faire la critique. Kostomarov et Golubinskij, ce dernier surtout, ne gardèrent que peu de choses de cette histoire légendaire, familière à tous les Russes. Envisagée d'ailleurs en elle-même, elle se présente comme un ramassis de légendes différentes, de récits à tendances parfois contradictoires. On a fait le relevé des sources dont s'inspiraient les auteurs des légendes kiéviennes. Ainsi, pour ce qui est des représentants des diverses religions on trouva comme source le récit judéo-khazare de la conversion du Khagan au judaïsme ; la prédication du « philosophe » grec doit reproduire un récit de conversion du prince bulgare Boris par saint Constantin (Cyrille) surnommé « le philosophe ».

(Comme ce récit bulgare n'est pas parvenu jusqu'à nous, c'est là une source hypothétique mais fort probable, supposée par Šachmatov). L'histoire de la prise de Chersonèse et de la guérison de Vladimir après son baptême est mise en parallèle avec les légendes de Constantin le Grand et de Clovis.

On insiste surtout sur la dualité fondamentale de la légende : pour Golubinskij et Šachmatov l'histoire des missionnaires devait se terminer avec la conversion du prince ; le reste a été puisé à la seconde source. Celle-ci, qui accuse une tendance grécophile très nette, fut nommée par Šachmatov, « la légende de Korsun ». Les critiques russes supposent qu'elle devait être écrite à Kiev, dans la dernière moitié du XIe siècle, probablement par un membre du clergé grec de l'église de la sainte Vierge (des Dîmes). Bien qu'elle contredît en beaucoup de points les traditions russes locales, elle réussit à les supplanter, sans en effacer complètement les traces. Voici la remarque de la Chronique : « Des gens mal informés disent qu'il (Vladimir) fut baptisé à Kiev, d'autres à Vasiljev, d'autres encore ailleurs ». Ce sont ces gens « mal informés » qui maintenant gagnent en crédit aux yeux des critiques. Il y a des sources russes du XIe siècle indépendantes de la Chronique, qui donnent quelques faits fragmentaires, sinon le récit complet de la conversion de Vladimir : le panégyrique de Vladimir écrit par Ilarion, un autre panégyrique par le moine Iakov, la vie des saints Boris et Glěb par Nestor et des versions nombreuses de la vie de saint Vladimir, pour la plupart plus tardives. Certains de ces écrits russes contredisent la « légende (grecque) de Korsun ». Le moine Iakov (et d'autres sources encore) raconte que Vladimir fut baptisé en 987 (au lieu de 988, date mentionnée par la chronique) et que l'expédition de Chersonèse eut lieu trois ans *après* son baptême ; telle est aussi maintenant l'opinion dominante des historiens.

Notons toutefois qu'en refusant notre confiance à la légende de Korsun, nous ne pouvons pas consentir à l'opinion

de quelques auteurs modernes (M. de Baumgarten et le R.P. Jugie) qui pensent qu'elle s'est formée pendant la période post-mongolienne. Elle fait, en effet, partie intégrale de la chronique de Nestor *(Le récit des temps passés)*, telle qu'elle fut composée au commencement du XIIe siècle. Les recherches minutieuses de Šachmatov sur la composition de la Chronique ne permettent pas d'éloigner la légende de Korsun de ses sources primitives. L'esprit anti-latin, s'il n'était pas prédominant à Kiev au XIe siècle, imprégnait les cercles grecs et grécophiles, auxquels appartenait l'auteur de la Chronique. D'ailleurs sa critique de la foi « allemande » est encore très modérée. Il n'y a juste que la fin du symbole qui contienne des paroles trop grossières et trop bizarres pour un auteur du XIe siècle (sur le pape Pierre le Bègue, etc.), elles sont dues à une main postérieure.

III

En allant de la légende aux faits, nous rencontrons outre les sources russes, mentionnées plus haut, des chroniques byzantines (Léon le Diacre, Cédrène, Zonaras) malheureusement très pauvres, et aussi quelques témoignages d'écrivains arabes. La découverte de la Chronique de Yahya d'Antioche par le baron Rosen (1883) fit même époque dans l'historiographie de saint Vladimir. Un chroniqueur allemand, Thietmar de Mersebourg, fournit quelques indications inexactes ; on trouve encore certains détails sur Vladimir et sa conversion dans les sagas scandinaves d'Olaf Tryggwison. Leur importance pour l'histoire de Vladimir fut tout récemment mise en relief et même exagérée par M. de Baumgarten (1). Les sagas furent rédigées par écrit quelques siècles après les événements ; leur témoignage ne peut donc

(1) N. DE BAUMGARTEN, *Olaf Tryggwison, roi de Norvège*. Orientalia Christiana, Rome, 24 (1931), n° 1.

égaler en valeur celui des sources écrites plus anciennes. Tout au plus peuvent-elles les illustrer, et elles jettent, en effet, quelque lumière sur les relations guerrières ou pacifiques de peuple à peuple en Europe orientale.

Les sources arabes et grecques mettent en lumière le côté politique du baptême de Vladimir. Elles nous apprennent que Vladimir reçut la main de la princesse Anne en récompense de la main-forte qu'il prêta aux empereurs Basile et Constantin en un moment où l'Empire était dans une situation critique. La révolte d'un usurpateur, Bardas Phocas, mit en péril extrême la dynastie régnante. Vladimir de Kiev vint à son aide avec six mille Russes (ou Varègues) et, à la condition de se faire baptiser, reçut en mariage la sœur des Empereurs. Reste à expliquer comment Vladimir, d'allié de Byzance, devint son ennemi en assiégeant et prenant la ville grecque de Chersonèse (le fait est confirmé par Léon le Diacre). Nous sommes ici laissés aux conjectures. Si nous préférons placer la prise de Chersonèse après la guerre contre Bardas (889) — quelques critiques la placent avant — nous pouvons supposer que le refus ou le retard des basileis dans l'accomplissement de leur promesse de mariage força Vladimir à ouvrir les hostilités. Ses opérations militaires furent couronnées de succès. Il reçut la princesse en échange de la ville ; telle est maintenant l'opinion courante. Mais cette façon pragmatique de voir les événements ne situe encore ni dans le temps ni dans l'espace les baptêmes de Vladimir et de son peuple. Ces deux conversions, la princière et la nationale, ont-elles coïncidé ou sont-elles chronologiquement distantes ? S'appuyant sur les sources russes et sur des hypothèses vraisemblables, la plupart des historiens conçoivent les faits comme suit : Vladimir fut baptisé en 987 ; son baptême précéda de quelques années celui de son peuple et eut lieu à Kiev ou dans les environs (Vasiljev était un domaine princier). De caractère privé ou même secret, ce baptême ne se fixa pas dans la mémoire du peuple, et la légende de Korsun

a pu ne pas en tenir compte. A Chersonèse Vladimir épousa Anne et les festivités nuptiales purent faire confusion avec le baptême (les auteurs arabes font la même confusion). Le baptême du peuple à Kiev et ailleurs eut probablement lieu en 990.

Voilà donc des faits soi-disant établis, mais où, comme on l'a vu, l'hypothèse a la plus grande part.

IV

Pour apprécier avec justesse la portée de l'œuvre religieuse de saint Vladimir il la faut bien situer dans le temps. Elle apparaîtra alors non plus comme l'édit arbitraire d'un prince, le fruit d'une intuition géniale, mais plutôt comme l'aboutissement d'une longue évolution. La conversion de la Russie commença bien des siècles avant Vladimir. On choisit ordinairement comme point de départ, le baptême des Russes sous le patriarche Photius. En 860 une flotte « russe » (probablement normano-slave) assiégeait Constantinople. D'après Photius et les chroniques grecques, la capitale fut sauvée, grâce à un miracle de Notre-Dame et à une tempête. A propos de cet événement, Photius, à la fois témoin et acteur, nous apprend qu'après cette défaite miraculeuse les Russes se firent baptiser et que lui, le Patriarche, leur envoya un évêque. Il reste une incertitude quant à la patrie et à la nationalité de ces Russes. La Chronique de Nestor les identifie avec les premiers princes varègues de Kiev, Askold et Dir, chose fort vraisemblable. Des vies de saints de caractère historique (comme la *Vita s. Georgii Amastridensis*) nous permettent de reculer la conversion, aux bords de la Mer Noire, des bandes varègues isolées et de leurs chefs, jusqu'au début du IXe siècle.

Mais ne peut-on pas pousser plus loin les hypothèses ? Ne pouvons-nous pas supposer une infiltration chrétienne,

avant même la venue des Scandinaves, dans cette population mélangée, mi-slave, mi-iranienne ou khazare qui habita à Kiev à l'époque, préhistorique pour nous, de la domination khazare (VIIe au IXe siècles) ? Tout nous porte à le croire. Des historiens modernes (Rostovcev, Odinec entre autres) attirèrent l'attention sur des couches très anciennes de civilisation en Russie kiévienne. Dans la Russie du Sud la tradition culturelle, malgré les invasions des nomades, ne fut jamais interrompue. Deux puissants courants civilisateurs ont mêlé là leurs eaux depuis des temps immémorables : le courant iranien et le grec. La culture grecque byzantine florissait toujours dans les vieilles colonies helléniques fondées par les Ioniens et les Doriens, et dont Chersonèse était la plus importante. Ces villes étaient chrétiennes, au moins depuis Constantin. De même que le commerce grec, la religion chrétienne a certainement dû compter plus d'un adepte dans la grande ville khazare du Dniéper, Kiev.

Pour l'époque scandinave nous n'en sommes plus réduits aux hypothèses, car nous savons qu'il y avait des chrétiens à Kiev au milieu du IXe siècle. Un siècle plus tard, sous le prince Igor, ils constituent une fraction importante de son armée (družina). Dans le traité de 945 conclu avec les Grecs, les chrétiens sont mentionnés avant le groupe païen. Ils prêtent serment à l'église, et nous apprenons par là que Kiev possédait déjà une église chrétienne dédiée au prophète Élie. La veuve d'Igor, la princesse Olga (la sainte), reçut le baptême en 955 environ. Succédant à un viking slavisé, le païen Svjatoslav, régna à Kiev le prince Jaropolk (969-979) qui reçut des ambassadeurs envoyés par le Pape et qui, d'après une tradition, « n'était pas aimé » à cause de ses sympathies chrétiennes (1). Jaropolk est le frère et le prédécesseur immédiat de saint Vladimir.

(1) Quelques auteurs récents (Parchomenko, Efimenko) vont jusqu'à affirmer, mais sans raisons suffisantes, que Jaropolk devait être un chrétien baptisé.

Le terrain est donc préparé quand vient Vladimir. Malgré les réactions païennes (lui-même en suscite une) le christianisme se répandait de plus en plus. On peut supposer qu'il trouva des adeptes dans les classes les plus civilisées de la population, c'est-à-dire dans la družina varégo-slave et dans l'aristocratie commerciale. L'opposition païenne persiste longtemps chez le simple peuple, plus fidèle à la foi des pères.

Aussi, contrairement à la narration optimiste de la Chronique, l'évangélisation de la Russie sous Vladimir ne fut-elle pas l'œuvre de quelques années. Le paganisme se maintint dans les régions éloignées de la grande voie allant « des Varègues aux Grecs », celle dont les centres les plus importants et le plus vite christianisés étaient Novgorod, Polock, Smolensk, Kiev. Parfois la contrainte de l'État assistait le travail missionnaire ; pour Novgorod nous le savons positivement. Partout le paganisme reculait lentement devant la triple force de la foi, de la civilisation et de l'État. Le paganisme vaincu s'introduisait au sein de la religion nouvelle formant ce que les auteurs de la vieille Russie appelaient la « foi double ». Ce processus dura plusieurs siècles et nous sommes dans l'impossibilité d'en déterminer le moment final.

V

Jusqu'ici j'ai laissé exprès de côté une question très débattue ces toutes dernières années. Il est temps de s'y arrêter ; à savoir : de quelle main saint Vladimir reçut-il le baptême, et ensuite où trouva-t-il la première hiérarchie et le clergé pour son peuple ? En d'autres termes mais plus simples — je dirais même simplistes — on se demande si la première Église russe fut grecque ou romaine ; qui était son chef suprême, le patriarche de Constantinople ou le pape de Rome ? La première thèse qui est celle de la Chro-

nique de Nestor était traditionnelle dans l'historiographie russe. Elle paraissait si évidente que longtemps elle ne se discutait même pas. Tout à fait exceptionnel est un article de M. Korobka (1) proposant, par manière d'*hypothèse*, un baptême de Vladimir par un prêtre latin.

La seconde thèse, la romaine, était toujours défendue en Occident. Elle trouvait son point de départ dans quelques écrits légendaires du moyen âge (*Vita Romualdi* et *Ademari* cont.) dénués de valeur historique. De nos jours cette théorie peut se fonder sur toute une série de documents indiscutables ayant trait aux relations entre des princes russes, antérieurs à Vladimir, et de Vladimir lui-même, et les représentants de l'Église occidentale. Tout dernièrement les sagas scandinaves furent utilisées en vue d'appuyer l'hypothèse romaine. Les sagas racontent, en effet, que la conversion de Vladimir se fit sous l'influence d'un héros célèbre, Olaf Triggwison, l'un de ses guerriers. Ceci ajouta un éclat nouveau à la vieille théorie. Le R. P. Jugie fit siennes les considérations de M. de Baumgarten, dans un récent article paru aux *Échos d'Orient* (2).

Ce qui ouvre les portes à toutes les hypothèses c'est l'état de la *tradition conservée* par la Chronique russe. Dans son état actuel la Chronique nous frappe par l'absence totale de renseignements sur la hiérarchie russe pendant les cinquante premières années jusqu'à l'époque du prince Jaroslav. Elle raconte simplement qu'en 1037 la « métropolie » fut fondée par ce prince ; elle donne le nom du métropolite : Théopempte. La liste authentique des métropolites de Russie commence donc avec ce Théopempte, un Grec. Pour les cinquante premières années c'est à peine si nous connaissons les noms de Léon et Jean, archevêques

(1) *De la source du christianisme russe.* Izvěstija otděl. russ. jaz., 2 (1906).

(2) *Les origines romaines de l'Église russe.* 1937, juill.-sept. Le P. Jugie avait déjà défendu la même théorie en 1918. (Cfr *Dict. apol.*, art., *Slaves dissidents*, t. IV, col. 1358-1381).

de Russie, qui ne portent pas le titre de métropolite. Les sources byzantines gardent un silence étrange sur la conversion de la Russie. Tant d'indices indirects amenèrent les plus éminents critiques russes (Šachmatov et Priselkov) à soupçonner que la Chronique avait rejeté la vraie tradition, désagréable aux oreilles grecques. Après l'établissement de la hiérarchie grecque à Kiev sous Jaroslav on s'efforça de faire oublier l'état de choses primitif. Mais quel donc pouvait-il être ?

Bien entendu, nous ne pouvons pas entrer ici dans les détails et essayer de prouver quoi que ce soit. Il s'agit seulement de formuler la thèse qui me semble la plus probable vu l'état actuel des recherches.

Avant tout la question doit être bien posée. Il ne s'agit pas de choisir entre deux possibilités : la grecque ou la romaine (encore moins l'orthodoxe ou la catholique), ni pour saint Vladimir ni pour la science historique. L'Église de son temps était indivise ; depuis Photius jusqu'à Cérulaire, un siècle et demi durant, aucun schisme ne déchira la chrétienté, malgré quelques tensions politiques passagères entre Byzance et Rome. Par bonheur Vladimir n'avait donc pas à choisir entre des confessions ou des « fois ». D'un autre côté, cependant, au sein de la chrétienté indivise on trouvait la pluralité des rites, des langues, des juridictions. L'important, c'est que cette pluralité ne se réduisait pas à la dualité : Orient-Occident. Il y avait bien deux rites liturgiques (en faisant abstraction des rites d'Asie), mais il y avait plus de deux langues et de deux juridictions ; par exemple, une Église bulgare existait, orientale de rite, slave de langue, mais tendant vers la complète indépendance hiérarchique ; ensuite — en décadence il est vrai — une communauté chrétienne en Bohême, de langue slave, de juridiction romaine et de rite probablement occidental ; il y avait peut-être encore — pour le IXe siècle Raban Maur l'atteste — une petite Église gothique en Crimée de langue gothique, de juridiction et de rite certainement byzan-

tins, et qui pourrait avoir eu de l'influence sur le culte des Varègues kiéviens à cause de la proximité des idiomes. Nous le voyons : les chrétiens de Kiev, Varègues ou Slaves, n'avaient que l'embarras du choix. A vrai dire, nous n'avons aucun renseignement sur le rite et la langue de l'Église primitive de Kiev. Rien même ne nous empêche de supposer la coexistence de langues et rites différents dans ce centre international. On ne saurait assez insister sur le caractère international de cette Kiev du X[e] siècle, où se coudoyaient tous les peuples et s'entendaient toutes les langues de l'Europe orientale.

Parmi ces influences diverses un courant occidental existait certainement, apporté non seulement par les Scandinaves, mais plus directement encore par les voisins de l'Ouest, Tchèques, Polonais, Allemands. A mon avis, le rôle des Varègues comme missionnaires latins a été étrangement exagéré (1). La grande masse des peuples scandinaves était encore païenne du temps de Vladimir. Si quelques-uns des vikings furent baptisés d'après le rite latin au cours de leurs razzias en Angleterre ou dans les royaumes francs, il y en avait d'autres — et à Kiev ils devaient être la majorité — qui reçurent le baptême à Byzance. Ils ne faisaient pas que guerroyer contre la capitale d'Orient, ils savaient aussi la servir soit comme troupes auxiliaires ou garde impériale, soit surtout en faisant un commerce assidu entre Kiev et Constantinople, ce dont Constantin Porphyrogénète nous a laissé la description. Ce commerce et les rapports continuels avec Byzance furent même la raison d'être du jeune État russe créé autour de Kiev. Les Varègues de Byzance et leurs amis de Kiev appartenaient probablement au rite grec, mais cela ne nous indique rien

(1) Je trouve la juste mise au point de la question varègue dans un ouvrage récent du P. A. M. Ammann, S. J., *Kirchenpolitische Wandlungen im Ostbaltikum*. Orient. Christ., Rome, 105 (1936).

sur leur langue liturgique ni non plus n'exclut l'existence à Kiev d'églises de rite romain.

Il est intéressant de signaler que même la saga d'Olaf, qui place son baptême en Angleterre, raconte qu'il amena à Kiev un évêque de Byzance pour la conversion de son ami Vladimir. Du reste, toute cette théorie du romanisme varègue à Kiev est en contradiction avec le fait (ou la tradition) que Vladimir, justement après son retour de Novgorod et de Scandinavie à Kiev avec un entourage varègue, commença à soulever une réaction païenne.

Mais les liens directs avec l'Occident chrétien sont prouvés par des chroniques allemandes — et même russes — aussi bien que par des raisons philologiques. Sous ces dernières citons la découverte par A. Sobolevskij, parmi les monuments très anciens de la littérature russe, de plusieurs vies de saints et prières traduites directement du latin en slave. On peut encore ajouter des fragments de messe romaine en langue slave (« les fragments glagolitiques ») si vraiment (le cas est discuté) ils sont de provenance kiévienne. Quant aux renseignements des chroniques, le plus intéressant est celui des *Annales de Hildesheim*. En 959 « les ambassadeurs d'Hélène (Olga), la reine des « Ruges » (Russes), vinrent trouver l'empereur Othon Ier pour lui demander un évêque et des prêtres pour leur pays ». Adalbert, le futur évêque de Magdebourg, se rendit en effet à Kiev, mais il en revint bientôt se plaignant que toute cette affaire ne fût qu'un mensonge. L'échec de la mission allemande ne s'explique-t-elle pas d'une manière satisfaisante si nous supposons que sainte Olga, après avoir hésité quelque temps entre les différentes juridictions, se décida finalement pour la byzantine ? Cette question de juridiction et de hiérarchie devait avoir une importance particulière aux yeux des princes de Kiev, car elle allait de pair avec la question de l'indépendance politique. C'était également la seule question qui demandât à être tranchée par les princes, la pluralité des juridictions étant canoniquement

impossible. Le mérite d'un savant russe, M. Priselkov, est d'avoir attiré l'attention sur ce point capital (1). Dans les revirements de la politique religieuse des princes de Kiev au Xe siècle (et plus tard), dans les hésitations d'une Olga, d'un Jaropolk, d'un Vladimir, M. Priselkov voit la préoccupation politique dominante de créer une Église russe indépendante qui n'entraînât pas le jeune État dans un vasselage étranger. Orthodoxes orientaux, ils allaient devenir vassaux de Byzance ; telle était la doctrine officielle de l'Empire grec qu d'ailleurs faisait administrer dans une large mesure les affaires ecclésiastiques par l'Empereur. Chrétiens latins ou occidentaux, ils risquaient d'être assujettis à l'Empire germanique, soi-disant romain, en un siècle où la Papauté elle-même se trouvait sous le patronage de la dynastie saxonne.

Une issue s'ouvrait, cependant, comme l'a indiqué M. Priselkov, du côté des Bulgares. C'était là au Xe siècle un État et une Église slaves dont la langue était toute proche de celle des Slaves orientaux (Russes) et qui entretenaient des relations avec la Russie kiévienne. Svjatoslav n'avait-il pas chéri l'idée de transporter sa capitale en Bulgarie, en partie conquise par lui ? L'Église bulgare avait obtenu pour un temps le titre de Patriarche pour son chef, et même après les défaites et les échecs de la fin du Xe siècle, elle conservait son indépendance. D'autre part, elle pouvait bien laisser une autonomie ou même une indépendance complète à la nouvelle Église russe fondée avec son assistance. Et d'où, sinon d'un pays slave, Vladimir pouvait-il inviter les premiers missionnaires et le nombreux clergé dont il avait besoin ? La langue littéraire de la Russie ancienne, aussi bien que sa

(1) PRISELKOV, *Očerki po cerkovno-političeskoj istorii kievskoj Rusi*, Saint-Pétersbourg, 1913. Parmi les auteurs catholiques la thèse de Pr. a été adopté par TOMAŠIVSKYI, *Vstup do istorii cerkvy na Ukraini* dans les *Analecta (Zapysky) Ordinis S. Basilii Magni*, 4 (1931). Cfr le résumé judicieux du P. LEDIT dans l'art. cit., *Russie*.

langue liturgique, était vieille bulgare, et on ne peut même pas tracer à l'origine une ligne de démarcation exacte entre les deux littératures, bulgare et russe. Ces liens étroits ont dû se former sous Vladimir ou même avant lui, car plus tard nous n'entendons plus rien sur les rapports entre la Russie et la Bulgarie. Cette dernière perdit, d'ailleurs, son indépendance une fois conquise par Byzance, en 1018, et pour un siècle disparut de l'histoire.

Les considérations précédentes rendent très plausible la théorie de M. Priselkov qui suppose que la première hiérarchie russe, à partir de saint Vladimir jusqu'en 1037, était bulgare. Cet état de choses, désagréable pour une Byzance victorieuse, fut condamné à l'oubli sous les métropolites grecs de Kiev.

Des deux hypothèses, bulgare ou romaine, la première a le plus de vraisemblance intrinsèque, et est le plus conforme à l'état de nos sources, je veux dire, à leur silence. En effet, si l'Église russe s'était trouvée pendant cinquante ans sous la juridiction directe du Saint-Siège, le silence des sources romaines officielles serait inexplicable, tandis que la destruction du royaume bulgare explique l'absence de sources bulgares, de chroniques et d'actes officiels qui pourraient jeter une lumière sur la situation canonique de l'Église russe.

Mais si Vladimir choisit ainsi une hiérarchie, le fait ne signifie nullement qu'il prit une attitude anti-romaine. Au contraire, les témoignages nombreux nous attestent ses attaches et ses relations amicales avec l'Église occidentale. Il reçoit des ambassadeurs pontificaux et envoie les siens à Rome. Il protège le missionnaire allemand, Brunon de Querfurt, qui allait, accompagné de Vladimir, à travers ses terres prêcher l'Évangile aux Pétchénègues. Il emprunta même pour organiser canoniquement l'Église nouvelle, quelques particularités aux Latins, le principe des dîmes ecclésiastiques surtout, inconnu à Byzance. En ce qui concerne tous ces éléments occidentaux l'attitude des États slaves voisins, de la

Pologne et de la Bohême (1), pouvait servir d'exemple. A l'époque de saint Vladimir, comme aussi pendant toute la période prémongolienne (jusqu'à 1240), la Russie était ouverte aux influences venant d'Occident. Attachée à la Grèce par les liens puissants de religion et de culture, elle était loin encore de l'isolement volontaire auquel se condamna, dans la suite des siècles, la Russie moscovite.

VI

Nous savons maintenant que le choix de saint Vladimir eut une portée autrement grave qu'une simple question de juridiction. Il ne pouvait pas prévoir qu'un schisme, après quelque douzaine d'années, allait diviser, pour des siècles, l'Orient et l'Occident chrétiens. De ce schisme la Russie ne porte pas la responsabilité. Elle l'a suivi tardivement et d'abord comme à contre-cœur. C'est après coup, en défendant son existence contre l'agression de l'Occident qu'elle devint anti-latine et anti-occidentale. Elle a lié pour toujours son sort avec la Byzance orthodoxe et avec l'héritage byzantin.

Dans cet héritage on peut distinguer l'élément religieux et l'élément culturel. Il n'y a pas lieu de discuter ici la valeur du premier. Ce n'est pas à un auteur orthodoxe de se plaindre de ce que la Russie soit restée orthodoxe, mais l'aspect culturel reste discutable, et de nos jours les vieilles querelles entre les occidentalisants et les orientalisants russes ont repris avec une intensité accrue.

Il est indéniable que l'âme russe et toute la culture de notre peuple se soient formées à l'école de l'Orthodoxie byzan-

(1) L'influence tchéco-morave est mise en lumière, d'une manière nouvelle et d'ailleurs discutable, dans un ouvrage récent de M. Nikolskij, *Povest vremennych let kak istočnik* dans *Sbornik po russkomu jazyku*, Leningrad, 1930. Cfr le compte rendu par Ledit dans *Orient. Christ.*, Rome, 23 (1933).

tine. Certes la Byzance chrétienne n'est pas la seule source d'où sortit la mentalité russe, mais elle est la principale, la plus profonde. On pourrait même dire que, sans cet élément, la culture russe, telle que nous la connaissons, n'aurait point existé. Entre les Slaves occidentaux, comme les Polonais, et les orientaux (Russes) les différences ethniques et linguistiques étaient minimes au début. C'est la religion, les deux formes différentes du christianisme, qui créèrent le peuple polonais et le peuple russe. Souhaiter que la Russie ancienne ait reçu l'Église latine, c'est souhaiter que le peuple russe n'existe pas.

Évidemment il paya cher sa tradition byzantine : les siècles durant lesquels il s'isola de l'Occident appauvrirent sa culture intellectuelle, l'estropièrent presque dans cette partie essentielle de l'âme qu'est la partie rationnelle. Il a fallu de véritables révolutions culturelles, depuis Pierre le Grand jusqu'à nos jours, pour combler cette lacune et rééta-blir l'équilibre des forces, et encore, ces révolutions sont-elles finies ? On peut se le demander.

On aurait tort, cependant, de faire retomber sur Byzance la faute de ces anomalies russes. Du temps de Vladimir et durant les siècles suivants, Byzance ne cédait en rien à l'Occident par sa culture intellectuelle, elle le surpassait même de beaucoup, du moins au Xe et XIe siècles. Byzance était le vrai centre de l'Europe, qui rayonnait alors à l'Occident, influençant son art, en Allemagne sous les derniers Othons, en Italie jusqu'à l'aurore de la Renaissance. Vladimir fit donc un choix heureux à en juger d'après le critère culturel.

Seulement, pour des raisons politiques bien fondées, il ne s'abreuva pas aux sources battantes ; il puisait au filet d'eau bulgare et il offrit à la Russie barbare un hellénisme traduit, appauvri, vulgarisé, bien inférieur à l'original. La Russie s'en contenta. L'hellénisme, même la simple connaissance de la langue grecque ne prit jamais racine en Russie. Ce n'est donc pas sur l'hellénisme ou byzantinisme, c'est plutôt sur le

défaut de byzantinisme que retombe la responsabilité des carences intellectuelles du peuple russe.

Ces carences avaient d'ailleurs leur côté positif : le développement précoce des éléments nationaux, un quelque chose de plus naturel, d'intuitif, j'oserais dire, de plus profond, qui fait se détacher les meilleures créations de la culture russe du XIXe siècle sur le fond occidental. Je ne parle pas de la force primordiale, de cette sève puissante que la religion d'un peuple vient puiser dans la langue maternelle ou du moins la langue apparentée. A défaut d'école théologique, la liturgie slave faisait œuvre d'évangélisation en Russie. Par là s'explique comment ce peuple, malgré les survivances païennes, malgré sa « foi double », put former et conserver un cœur si profondément chrétien.

Et ce peuple, avec toute sa grandeur et avec tous ses défauts, saint Vladimir le créa. Il le créa non pas arbitrairement, mais en cédant aux nécessités historiques. au courant puissant qui entraînait les Slaves russes vers leur destin. Aussi avons-nous raison de commémorer l'année de son baptême en tant que date décisive, la date de la naissance de notre peuple.

G. FEDOTOV.

Qu'est-ce qu'un Latin ?

(Suite) (1)

II

A partir du jour où il s'est trouvé hors de l'influence du christianisme grec et durant tout le moyen âge, le chrétien latin, à la recherche d'un guide sûr, s'est appuyé sur saint Augustin. Il est surprenant de constater combien ce grand docteur de l'Église occidentale, qui a joué à lui seul dans nos lettres chrétiennes un rôle de patriarche, est peu connu en Orient. On l'a mis chez nous au-dessus de tous les autres Pères (2), et il n'a point manqué d'historiens pour déclarer que les Grecs n'avaient point possédé pareil homme. Or saint Augustin, en dépit de sa profonde initiation païenne à la rhétorique, et bien que le philosophe ait toujours eu en lui une tendance à dominer le théologien, avait élaboré un système de culture littéraire dont la révélation chrétienne devait être le centre unique et véritable. « Image de ce que pouvait être la plus haute culture de ce temps..., saint Augustin fut conduit peu à peu à une revision critique de tout l'apport de la tradition antique. Il en vint à concevoir, et dans une large mesure à posséder, une culture d'un type tout à fait différent, entièrement subordonnée aux exigences de la foi religieuse, une culture chrétienne, antique par ses matériaux, toute médiévale déjà d'inspiration » (3). Les 4 livres *De Doctrina christiana* représentent l'effort tenté par

(1) Cfr *Irénikon*, 15 (1938), n° 4, p. 321-340.

(2) BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchl. Lit.*, IV (1924), p. 435.

(3) H. I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*. Paris, 1938, p. XI. Nous ne saurions trop souligner la valeur de ce remarquable ouvrage, qui jette sur toute la question traitée ici une abondante lumière.

lui pour donner aux chrétiens un nouveau type de culture humaine. Au point de vue de la foi et de l'amour, la conversion d'Augustin avait été totale ; elle est la plus belle réalisation de la main fortunée de l'évangile qui a trouvé la pierre précieuse : *Inventa una pretiosa, vendidit omnia sua et comparavit eam.* Mais Augustin lutte toute sa vie pour se refaire, une psychologie nouvelle, pour échapper à l'emprise païenne craignant toujours de voir par un chemin détourné « se réintroduire dans la culture chrétienne le démon de l'art qu'il veut exorciser » (1).

Cet effort de l'intellectuel revisant sa culture a été très profitable à la postérité par les œuvres sorties ainsi de la plume du grand docteur. Seulement, il a abouti à créer un type latin d'un nouveau genre. Chez les prédécesseurs d'Augistin, le problème de la culture ne s'est pas posé d'une manière aussi absolue. Jusqu'à lui, tous les Pères se meuvent dans la culture antique, à laquelle ils n'apportent que des précautions et des tempéraments, et qu'ils ont couronnée par le christianisme. L'idée d'un ébranlement complet de ce type de culture leur eût paru aussi impossible qu'un ébranlement de l'Empire romain (2). La conception augustinienne, au contraire, par son audacieuse construction, tend à transformer complètement le lettré et veut créer un type nouveau. Reprenant à son compte les invectives de beaucoup de ses devanciers dans les lettres chrétiennes, qui, tout tributaires et reconnaissants qu'ils étaient envers la philosophie grecque, la déclaraient inséparable du culte des idoles, Augustin n'a pas manqué de souligner la nocivité de ce « véhicule d'erreurs et de blasphèmes ». Quoiqu'il soit lui-même imprégné de platonisme et qu'il en ait charrié les éléments jusque tard dans le moyen âge, au bénéfice de ses disciples en cette époque, Augustin fut un lettré de la décadence. Il n'a pas eu

(1) *Id.*, p. 350.
(2) *Cfr. Id.*, p. 354-355.

pour véritables maîtres les grands philosophes de l'antiquité : son maître, « ce fut Cicéron, cet amateur » (1). « Jusqu'en ses lacunes et ses déformations, l'esprit de saint Augustin nous a paru annoncer l'intellectuel médiéval : oubli du grec, effacement de l'esprit scientifique, goût pour la spéculation aventureuse et les *mirabilia*, confiance excessive dans les constructions de l'esprit et l'autorité de la tradition écrite » (2).

* * *

Ce serait un tort absolu d'incriminer saint Augustin de quoi que ce soit, et de lui endosser l'« obscurantisme » du moyen âge. Il est et restera une des plus grandes lumières de l'Église, et il a donné à son époque décadente une formule qui lui était nécessaire, sans laquelle elle serait sans doute tombée très bas. Mais ce qui est resté de meilleur de la méthode augustinienne, ce n'a pas été la synthèse voulue par lui, à savoir l'insertion des arts libéraux dans un cadre tout christianisé — on ne peut dire à ce point de vue que son *De Doctrina christiana* ait eu un succès réel — mais le maintien à l'état pur des saintes Lettres comme *elementa* de formation de l'esprit. Sans vouloir exagérer la causalité de l'influence augustinienne ici, constatons du moins qu'il exista durant toute la période médiévale une culture essentiellement « biblique », qui coïncide pour une grande part avec la connaissance du christianisme qu'avaient les Pères grecs, mais avec une exclusivité de fait qui n'existait nullement chez ceux-ci, et paraît en conséquence minimiser l'acquis de leur humanisme. Le rôle effectif de cette culture a été en tous cas de maintenir et de propager une manière de s'initier aux vérités de la foi, que les anciens jugeaient essentielle, et

(1) *Id.*, p. 348, 248.
(2) *Id.*, p. 542.

pour laquelle, hélas ! les modernes ne partagent plus la même estime.

Comme pour les anciens Pères, *tout* pour Augustin est fertile dans la Bible. L'exégèse allégorique jouera dans sa théologie et dans sa méthode un rôle de premier plan (1). Il en veut à mort, par exemple, à ceux qui réduisent la valeur symbolique de l'Ancien Testament, et n'admet pas qu'on déclare simple jeu de l'esprit les interprétations figuratives du Christ qui s'y rencontrent. « Qu'un juif ou qu'un païen le prétende, ajoute-t-il, passe encore. Mais qu'un chrétien en vienne à penser ainsi, l'apôtre lui courbera la tête, lui qui a écrit : Toutes ces choses leur arrivaient en figure, *premit cervicem Apostolica auctoritas dicens : Omnia haec in figura contingebant illis* » (1).

Non seulement pour Augustin, toute la Bible est féconde, mais — et c'est ici peut-être qu'il innove le plus — la Bible enseigne tout, en ce sens que tout peut et tout doit s'apprendre autour de la Bible. L'esprit le plus appliqué pourra s'adonner toute sa vie à la science des Écritures sans l'épuiser jamais. De fait, l'arsenal antique va se retrouver tout entier dans la méthode augustinienne, mais au lieu de viser simplement à « faire l'homme », il sera ordonné vers une fin différente : apporter l'intelligence des saintes Lettres. Le moyen âge ne sera malheureusement apte à utiliser cet arsenal que dans une très faible mesure.

Il suffit de rafraîchir un instant en sa mémoire ce qu'on sait du moyen âge pour être obligé de reconnaître que toute la littérature, disons même tous les arts de cette époque, ont été marqués de cette influence. Le psautier, résumé des Écritures, était la base de l'apprentissage des lettres, l'*a b c* du

(1) « L'exégèse *ad littetam* lui paraît une exigence ... mais n'est pas son domaine favori. Par tempérament, il est beaucoup plus proche d'Origène et de l'exégèse alexandrine, quelque distance qui l'en sépare par ailleurs ». *Id.*, p. 493.

(2) I. Cor., X, 11. AUGUSTIN, *Contra Faustum*, XII, 37.

petit clerc — le seul du reste qui saurait lire un jour. Autour du psautier, ce sont tous les livres saints qui rayonnent, et les imaginations populaires une fois christianisées, ne connaîtront longtemps d'autres héros que les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres et les autres saints. « L'usage d'apprendre par cœur le psautier avait pour résultat de meubler l'esprit de l'élève d'un trésor de poésie sacrée, dont il ne comprenait pas toujours toute la beauté, mais qui maintenait sa vie intellectuelle dans les régions supérieures » (1). La culture antique eût été incapable de trouver un point d'insertion dans les natures encore sauvages de nos médiévaux ; il eût fallu un labeur de plusieurs générations pour les faire mûrir, et qui eût pu travailler ainsi en cette époque appauvrie ? Ce que l'antiquité n'aurait pu faire, la grâce, le zèle des apôtres de nos régions et les lettres chrétiennes le feraient bientôt (2). L'idéal du moyen âge a été construit, de fait, sur ces éléments prônés par Augustin.

* * *

Dans cette conception du monde, les éléments de culture chrétienne allaient prendre des proportions grandioses — nous dirions « totalitaires ». En possession d'une Bible latine, qui gagnerait en autorité avec le recul des temps ; d'une liturgie unifiée à partir de Charlemagne, qui avait pratiquement aboli les usages gallicans dans la plus grande partie des régions où ils étaient établis ; d'un monachisme définitif avec la règle de saint Benoît, le moyen âge latin, qui trouverait dans saint Augustin son maître de doctrine par excellence, possédait toute la substance d'une nouvelle culture religieuse. Vulgate, liturgie romaine, règle bénédictine et augustinisme, tels seront à peu près les points cardi-

(1) G. KURTH, *Notger*, I, p. 271.

(2) Paulin de Nole écrivait déjà au missionnaire Nicétas : *Per te barbari discunt resonare Christum corde romano.* (P. L., 59, 488).

naux de la nouvelle orientation, le « quadrilatère » du moyen âge latin. Autour de ces nouveaux foyers, une vitalité nouvelle allait se développer en système clos, qui prendrait bientôt la forme d'un ensemble, plus étroit bien sûr que la *Catholica* du IVe siècle, mais ne tarderait pas à postuler ses compléments obligés.

Le premier de tous, congénital à ce développement même, aurait des visées politiques : ce serait la consécration d'un empereur. *Constitue nobis regem sicut et universae habent nationes* (I. Reg. VIII, 5) : la vieille parole du peuple hébreu à Samuel allait se vérifier pour le nouvel Occident qui éprouvait le besoin de se faire couronner. La consécration de Charlemagne par le pape Léon III, qui viendrait constituer un nouvel empire à côté de l'ancien, a laissé des traces bien amères dans les chroniques byzantines. En Orient, l'empereur chrétien vivait toujours et représentait politiquement l'unité de l'Église. Dans la pensée traditionnelle du christianisme de Byzance, il ne pouvait y avoir qu'un seul empire chrétien, tout comme il n'y avait qu'un seul Dieu (1). On faisait de l'empire une sorte de « monarchie universelle », à qui on conférait un droit à la domination du monde pour y faire régner le Christ », un droit à la *cosmocratie*, pour employer l'expression reçue alors (2). On avait la conviction que l'empereur régnait au nom du Christ et que la royauté venait de Dieu ; et la couronne et la chlamyde bénites au jour du couronnement étaient, croyait-on, la couronne et la chlamyde mêmes qui jadis tombèrent du ciel pour le sacre du premier basileus chrétien. Dès lors, quel

(1) On a considéré parfois, comme s'il y avait eu deux empires, que, en 476, était tombé l'empire romain d'Occident. « Ce point de vue est faux, car au Ve siècle il n'y a pas encore d'empire romain d'Occident distinct. Il y eut comme auparavant, un empire gouverné par deux empereurs, l'un dans la partie orientale, l'autre dans la partie occidentale ». Vasiliev, *Histoire de l'Empire byzantin*. Paris, 1932, t. I, p. 137.

(2) Cfr A. Lapôtre, *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne*. Paris, 1895, t. I, p. 41.

ne fut pas l'étonnement ou le scandale que produisit dans la capitale de l'Orient, en l'an 800, la nouvelle que le pape de Rome avait sacré un Franc, un barbare, pour présider à un second empire ? L'Occident, au yeux des Byzantins, montrait par cet acte une incompréhension absolue des choses de la chrétienté, et sombrait définitivement dans la barbarie où il s'enlisait depuis si longtemps. « En Italie, à Rome même au dire de leurs chroniqueurs, il n'y avait plus de Romain depuis que Rome et l'Italie s'étaient mises sous le joug des Francs. Il n'y avait plus que des Latins ou des Lombards. Le Pape Léon III avait eu beau frotter d'huile Charlemagne de la tête au pieds, ce n'était, après tout, qu'un latin qui bénissait un barbare, et il ne pouvait sortir de là un vrai Basileus. Le prétendu empereur d'Occident n'était qu'un *ρήξ* » (2). Les relations postérieures entre les deux parties de la chrétienté se ressentiront longtemps de cet événement qui constituera un des griefs les plus sensibles de la part des Grecs contre les latins.

Si la constitution de l'empire romain d'Occident et sa liaison avec la Papauté devait un jour amener beaucoup de misères et de conflits, elle favoriserait néanmoins l'organisation du pouvoir spirituel, dont le rôle providentiel est un des facteurs principaux du monde moderne. La vaste conception impériale de Charlemagne, même si elle n'eut qu'une réalisation éphémère, avait pris corps dans les esprits, et resterait au moins à l'état de principe. En principe aussi, le Pape était au sommet de cet édifice. Les conditions historiques multiplièrent en cette époque les nécessités de son intervention, et beaucoup de faits hâteraient le développement d'une jurisprudence centralisatrice dans l'Église. Cette situation, normale peut-être en Occident à partir du moyen âge, n'est nullement liée à la notion révélée de la Papauté ; elle tranchait sensiblement sur celle des

(1) *Id.*, p. 71. 83. Cfr les sources citées par cet auteur.

époques précédentes. Les orientaux dont les relations avec la Papauté « paraissent encore les mêmes au VIe siècle qu'au IIIe, bornées aux questions essentielles » (1), n'auront guère de point commun, indépendamment de tout schisme, avec cette notion évoluée de la papauté médiévale. Une difficulté surgirait plus tard — et elle dure encore aujourd'hui — lorsque les théologiens et canonistes occidentaux, élaborant une théorie de la primatie en tout conforme aux données du moyen âge et ne tenant pas suffisamment compte de ce que celles-ci avaient d'accidentel, (2) l'ancrèrent dans les consciences jusqu'à lui donner un caractère absolu. Autant le mystère divin du primat apostolique de Pierre vivant dans ses successeurs vibrait chez le premiers Pères, tant en Orient qu'en Occident, autant l'idée de l'intervention nécessaire du siège apostolique dans toutes les affaires de l'Église a rencontré, depuis le moyen âge, chez ceux qui s'étaient trouvés historiquement en dehors de ce cercle d'influence, de réluctance et d'opposition. Toutes les tentatives d'Union ont provoqué chez les dissidents la crainte d'être absorbés (3). Bon gré mal gré, en dépit de toutes les déclarations formelles en sens contraire, en dépit de la doctrine traditionnelle, les orientaux d'aujourd'hui ont particulièrement cette méfiance, surtout parce qu'ils ressentent en s'approchant de nous la théologie indéracinable de la centralisation nécessaire.

* * *

Le latinisme médiéval était harmonisé à la psychologie

(1) A. MARTIN, *Pape*, ap. DTC, XI, 1879.

(2) « A notre époque, le pape entretient avec tous les chefs de l'Église latine des relations régulièrement et pour ainsi dire bureaucratiquement organisées ; il exerce sur eux un contrôle méthodique et permanent. Chaque prélat est dans la nécessité de recourir sans cesse en curie pour une autorisation, un éclaircissement, une dispense ». *Id.*, col. 1878.

(3) Cfr les paroles d'un œcuméniste orthodoxe au prof. H. CLAVIER, *Chrétiens réunis* ap. *Le christianisme social*, 1938, n° 2, p. 128 (citées plus loin, p. 452, n. 2).

d'un peuple encore dans l'enfance. Viendrait la croissance, et la crise. Lorsque le peuple eut un peu de maturité, et qu'il aspira à élargir sa culture, à s'émanciper et à produire, un phénomène qui aurait une portée incalculable viendrait à point servir ses tendances. L'aristotélisme de la scolastique fut le second pas en dehors du quadrilatère.

Dès lors, c'est une théorie générale de toutes choses qui se refait chez les summistes. La nature, la théologie, le droit sont passés au crible de la philosophie nouvelle qui se montre du reste extrêmement généreuse envers la tradition, mais se croit néanmoins obligée de tout pointer de son dernier mot. Tout s'expliquera en fonction de l'Être, « dans cet étrange domaine de l'abstraction où les idées se perpétuent, se déforment et s'engendrent l'une l'autre, suivant les lois tour à tour capricieuses et rigoureuses de l'esprit » (1). Si des réactions se produisent, elles ne sont en somme que des querelles domestiques, faisant partie intégrante de l'atmosphère créée par le nouvel ordre de choses, et venant en renforcer les lignes.

Qu'on veuille toutefois bien le remarquer : ce monde nouveau reste encore très soudé à la tradition précédente. La culture que nous avons appelée « augustinienne » conserve tous ses droits. Les grands scolastiques du XIIIe siècle restent, malgré les apports nouveaux, conjointement liés au cadre scripturaire : ils en apprécient beaucoup trop la valeur pour le rejeter au second plan. Mais tôt après eux, l'ossature du nouveau système, revêtue de la pensée chrétienne, se subordonne pour ainsi dire celle-ci, et peu à peu, tout en lui gardant intrinsèquement sa nature, la modèle tout entière sur ses propres contours. La théologie, qui jusqu'alors se mouvait pour ainsi dire entre les deux Testaments, change d'orientation et vient osciller entre deux nouveaux pôles : la Révélation pure et simple et le concept aristotélicien. A force de s'har-

(1) G. DE LAGARDE, *La naissance de l'esprit laïque au déclin du moyen âge*, St-Paul-Trois-Châteaux, 1934, t. I, p. 188.

moniser trop bien, sans assez de mesure ni de nuance, chacun des deux éléments de cette nouvelle dialectique aura tendance à ne vouloir se reconnaître que pour autant qu'il cadre avec l'autre. Ce qui, dans la théologie patristique, n'entre pas dans la scolastique tombera lentement et sera vite oublié, tout comme d'autre part aussi ce qui, dans l'aristotélisme, ne servirait pas à élucider les vérités révélées. La lucidité de l'esprit qui ne manquerait tout de même pas de s'affiner à ce jeu, devrait bien s'apercevoir un jour de cet appauvrissement réciproque. Les réactions des écrivains de la Renaissance, en se gaussant du vide de la scolastique décadente et en prônant le retour aux sources dont on s'était fort écarté, marqueraient l'origine d'un divorce fatal entre la science et les lettres d'une part et la théologie de l'autre. Tel fut, en somme, le début du laïcisme, soutenu par le paganisme renaissant des idées et des arts, qui s'étaient perdus jadis au cours des temps à travers les grandes mutations du moyen âge.

* * *

Ce serait être partial, il faut le dire ici, que de s'en tenir exclusivement dans l'ordre exécutif des causes secondes. Les grandes luttes du laïcisme, que nous ne connaissons que trop, ont leur mystère et leurs raisons providentielles. C'est en prévision de ces luttes qui viendraient troubler l'Occident à partir du XVIe siècle — scepticisme, incrédulité, athéisme, rationalisme, matérialisme et tous leurs succédanés — que notre monde avait été stimulé, plusieurs siècles durant, à se préparer un arsenal philosophique et des engins de défense solides et efficaces. Lorsque l'Église fut équipée, le combat commencerait, et nous savons qu'il dure encore. Si les papes ont tant insisté sur la formation scolastique et thomiste de nos dernières générations, c'est qu'il y a dans cette philosophie réaliste ce qu'il faut du moins pour s'opposer aux erreurs modernes.

Mais la scolastique, il faut le dire aussi, nous a séparé de l'Orient un peu plus encore. Le monde byzantin, qui ne devait guère connaître nos dangers doctrinaux tant qu'il s'en tiendrait à sa tradition — il avait eu sa part dans les siècles précédents — en était resté à la théologie de ses grands docteurs. On n'y connaissait qu'une seule science, et si, dans la sagesse, beaucoup y préféraient Platon à Aristote, c'est que le génie platonicien, avec son caractère d'« inspiration », se rapprochait davantage de celui des prophètes. Des mystiques byzantins jusqu'aux théologiens russes modernes, on sent partout cette même prédilection.

* * *

Après la scolastique et la Renaissance, qui sont tout de même des gloires de notre Église, voici une troisième étape, essentiellement douloureuse : la Réforme. Un théologien de l'Église orthodoxe a fait tout récemment cette déclaration saisissante : « C'est l'incompréhension du protestantisme qui est le plus grand obstacle au rapprochement entre orthodoxes et catholiques. Cela semble paradoxal, mais c'est ainsi. En effet, ce qui nous sépare principalement des catholiques n'est pas tellement lié au dogme du concile du Vatican... Les catholiques devraient comprendre intérieurement ce que la Réforme avait de tragiquement inévitable... Je suis depuis longtemps arrivé à la conviction que le point central dans la question de la réunion des Églises n'est pas du tout la réunion des Églises catholique et orthodoxe, mais la réconciliation religieuse en Occident » (1). De fait, nous ne nous en rendons pas assez compte, la déchirure qui s'est introduite au sein de notre Église au XVIe siècle enlève une part de notre prestige aux yeux de ceux qui nous voient du dehors : l'Église romaine elle-même a été et est encore la proie de la

(1) V. Zenkovskij. Cfr *Irénikon*, 14 (1937), p. 567.

division (1). Le monde s'est-il trouvé à l'étroit dans la catholicité médiévale, ou fut-ce une des grandes fautes de l'humanité que d'avoir cédé à la tentation d'un faux élargissement ? Quelle part de vérité contient, par exemple, cette phrase célèbre de saint Clément Marie Hofbauer, le rédemptoriste viennois récemment canonisé : « C'est parce que le peuple allemand sentait le besoin d'être pieux que la Réforme est venue » ? Il est difficile de se prononcer dans un problème aussi complexe. Le concile de Trente sentit que l'Occident chrétien devait non seulement se réformer, mais reprendre contact avec l'intégralité de sa culture. Il prit des mesures sévères tant pour corriger les abus que pour veiller à l'instruction des clercs, alors si déficiente. Mais ici, l'usage des œuvres de seconde main (*summulae* et résumés de doctrine) était déjà si répandu alors, et la lecture de la Bible d'autre part, si compromise par les exagérations des réformateurs, que le contact avec les sources, qui eût été le meilleur remède à toutes les indigences de l'esprit, s'il fut revendiqué au grand jour, n'eut pas la faveur d'être appliqué en conséquence.

De plus, la culture antique qu'il fallait sauver — tout en s'en préservant au besoin — recevrait de la part de l'Église, à partir de cette époque, une protection de garantie et de sécurité qui, parce qu'elle émanait d'un organisme hiérarchique, entrerait peu à peu dans une législation au risque de perdre sa valeur de formation spontanée. Mais l'Église avait dû en prendre son parti : les dures expériences du relâchement et de la Réforme l'avaient forcée à entrer dans la voie d'une législation imprenable. Rien peut-être autant que le

(1) Cela est particulièrement remarquable en pays de missions : « Les divisions entre chrétiens sont un obstacle évident à l'évangélisation des pays païens, de la Chine, du Japon, des Indes, etc... car devant la multiplicité des sectes se réclamant de l'enseignement du Christ, le païen n'arrive que très difficilement à voir où est la vérité, et s'étonne de ce que le Christ soit divisé ». S. Bolšakov, ap. *Irénikon*, 13 (1936), p. 579.

concile de Trente, malgré que ses décrets aient conservé la grandeur de l'ancienne Église, n'a donné au monde catholique occidental la physionomie neuve et définitive que nous lui connaissons. « Il fallait se résoudre à la pensée que l'unité de la famille des peuples chrétiens, l'héritage le plus précieux du moyen âge, était à jamais déchirée, et que des temps nouveaux commençaient... Pierre de limite et de jalonnement à laquelle devaient se séparer les esprits, il a donné une nouvelle époque dans l'histoire de l'Église catholique » (1). Tout ce que nous voyons du catholicisme moderne porte la marque de l'évolution post-tridentine : Fonctionnement des curies épiscopales et de la curie romaine, organisation des séminaires, ordonnances relatives aux études des clercs, technique du ministère pastoral, lois sur les pratiques des sacrements et les indulgences, sur les ordres religieux, sur l'index des livres prohibés, et beaucoup d'autres choses plus importantes encore ont été sanctionnées et soumises à une discipline rigoureuse. Pour la plupart des fidèles, « être catholique », c'est se soumettre à tout l'ensemble de cette législation, et accepter les mots d'ordre des chefs. Mais, l'homme étant limité et prenant facilement l'accomplissement d'un devoir extérieur pour la totalité de ses actions, il en est résulté dans notre société moderne un oubli fréquent des trésors cachés de notre christianisme. Si « être catholique », c'est entrer tout simplement dans ce réseau d'observances à laquelle préside un clergé actif et diligent, l'« Église catholique » finit par n'être plus aux yeux des hommes d'aujourd'hui, que l'ensemble du clergé dominant sur des fidèles qui se soumettent à leurs pratiques par une honnêteté de conscience. « On ne sait pas assez, dans le public chrétien, écrivait jadis le P. Sertillanges, que l'Église, c'est nous tous, corps et âmes, personnes et choses à leur usage. Nous, dis-je, et non pas je ne sais quelle administration protoco-

(1) L. Pastor, *Histoire des Papes*, XV, p. 313, 323.

laire, hiérarchique dominante, chancellerie, que sais-je ? dont l'image intérieure n'est pas loin de ressembler, en certains esprits, à cette définition d'un gavroche irrespectueux : l'Église, c'est les curés » (1).

Ne voir ainsi dans notre Église que la « qualité administrative » ou tout au moins lui donner une prépondérance démesurée, n'est-ce pas le fait de la permanence, en notre vieil Occident, d'un des traits de la Rome antique ? « Les écrivains orthodoxes notent entre la conception catholique et la leur une opposition profonde, fondée sur le concept juridique et le concept mystique de l'Église. A les entendre, l'Église, pour les catholiques, est avant tout un organisme social, visible, fortement établi sur le type des sociétés humaines ; puissante institution internationale qui monopolise la vie religieuse dans tous les domaines de l'activité... Ils opposent à cette conception l'idée dominante chez les orthodoxes d'une société spirituelle fondée sur la communion des saints, la circulation de la vie divine dans le corps dont le Christ est la tête... société céleste, plus encore que terrestre » (2).

Ce serait d'un imprudent pessimisme que de croire à l'opposition irréductible de ces deux conceptions. Qu'il y ait des efforts à faire, au sein du catholicisme, pour récupérer des éléments perdus, c'est incontestable.

Restent à déterminer la nature et le mode de ce recouvrement.

(A suivre). D. O. ROUSSEAU.

(1) *La mission liturgique de l'Église*, ap. *Cours et conférences des semaines liturgiques*, X, Namur, 1932, p. 210.

(2) D. L. BEAUDUIN, ap. *Rev. cath. des Idées et des Faits*, 23 oct. 1935.

De la Méthode irénique

(Suite) (1)

IV

Il nous reste maintenant pour remplir tout notre programme à considérer de plus près dans une dernière partie la critique que V. Zĕnkovskij à faite d'*Irénikon*, et à faire mieux apercevoir, pour autant que je le vois moi-même, son vrai visage. Que les lecteurs se reportent, pour me suivre, à la notice critique traduite *in extenso* dans notre revue (1937, p. 566-8) et au résumé qui en a été fait au début de cet article.

Je ne discuterai pas les qualités attribuées à *Irénikon*. Les parties générale et spéciale de notre exposé les ont expliquées par la méthode irénique, en montrant parfois ce qu'il y avait d'insuffisant dans la manière dont M. Zĕnkovskij les a vues. Je me limiterai aux défauts.

* * *

« Je suis depuis longtemps venu à la conviction que le point central dans la question de la réunion des Églises n'est pas du tout la réunion des Églises catholique et orthodoxe, mais la *réconciliation religieuse* en Occident (le plus probablement par l'intermédiaire de l'anglicanisme) ».

Il serait très intéressant de discuter cette remarque de V. Zĕnskovskij si importante, grave et consciente de sa responsabilité, si on était sur le plan de l'union générale entre chrétiens, mais ce n'est pas ce plan qui a été assigné à *Iré-*

(1) Cfr *Irénikon*, 15 (1938) nº 1, 3-28 ; nº 2, 131-153 ; nº 3, 236-255.

nikon ; nous omettons donc ce reproche, si reproche il y a : la revue n'est ici pas responsable.

Les autres lacunes signalées dans la notice mettent pleinement en cause la responsabilité d'*Irénikon*. Elles sont au nombre de deux: 1) ne pas comprendre la position de l'Orthodoxie dans le Mouvement œcuménique en ne comprenant pas, par « insensibilité de pierre », le message protestant ; 2) ne rien apporter de réel à l'œuvre de l'Union.

* * *

I. Distinguons d'abord la question de fait et la question de droit.

A. La première présente moins d'intérêt. Les articles et notices auxquels V. Zĕnkovskij se réfère datent déjà et ne peuvent représenter parfaitement la position idéologique actuelle de leurs auteurs, et surtout de la Revue, qui évoluent comme tout vivant. Ils sont cependant une preuve, qu'on pourrait multiplier, de l'intérêt qu'elle a toujours porté à certains problèmes protestants et œcuméniques, quitte même à paraître, à des observateurs moins attentifs, sortir de son objet d'études et disperser inutilement ses efforts. Les raisons de cet intérêt appartiennent au « droit ».

B. Pour la question de droit les parties, générale et spéciale, de l'article ont donné une réponse assez détaillée que je voudrais préciser maintenant, en demandant aux lecteurs d'avoir recours, pour plus de développements encore, à l'article fouillé du pasteur L. Bouyer paru cette année ici-même, et au futur article de V. Zĕnkovskij, qui a eu la bonté de consentir à illustrer lui-même dans notre revue la trop brève affirmation de sa notice.

Tout à fait aux débuts d'*Irénikon* un éditorial trouvait que « c'est un *devoir* de ceux qui s'intéressent au rapprochement orthodoxe, de ne pas se désintéresser de l'Église d'Angleterre », et en donnait très bien les raisons, auxquelles je renvoie

parce qu'elles gardent, à mes yeux, toute leur valeur (1). En voici d'autres qui les complètent, ainsi que celles que nous avons considérées plus haut dans les conclusions de la partie spéciale.

a) Le *protestantisme* dans sa forme doctrinale la plus classique (luthéranisme, calvinisme) expose souvent des éléments de la Tradition chrétienne d'une façon théologiquement et psychologiquement plus proche des orthodoxes que ne le fait la littérature théologique catholique courante (manuels, traités). S'il rompt l'« équilibre théandrique », la plénitude harmonieuse des éléments humains et divins, que les orthodoxes attribuent exclusivement à leur Église, il le fait dans un sens plus conforme aux tendances orthodoxes (s'il y a, par exemple, rupture de la « symbiose » orthodoxe d'unité et liberté dans l'Église, il est préférable, d'après les orthodoxes, que la rupture se fasse au profit de la liberté ; de même le « pathos » protestant de la souveraineté de Dieu est à leur sens une heureuse réaction contre ce qu'ils appellent la « clérocratie », etc.).

b) Le « *catholicisme non-romain* » a de commun avec l'Orthodoxie non seulement le fond de protestation contre le catholicisme romain et sous une forme moins distendue et accentuée que le protestantisme proprement dit, mais, ce qui est d'ailleurs lié à cette position négative, un idéal ecclésiologique et traditionnel qui permet de ranger « œcuméniquement » l'Orthodoxie dans la même catégorie. Pour K. Frör, le caractère propre du « catholicisme non-romain » serait d'unir l'idéal à la Tradition (2), ou pour parler en un

(1) 1 (1926), p. 8.

(2) *Op. cit.*, p. 156. Pour l'attitude unioniste commune envers l'Église catholique, dont la crainte d'absorption est la base, deux citations très crues et qui par là se passent, je crois, de commentaire : « Vous le savez, nous sommes beaucoup plus près de Rome que vous par la constitution, les rites et même les dogmes de notre Église ; mais toutes les fois que, dans l'histoire, nous avons fait un pas vers Rome ou Rome un pas vers nous, nous n'avons pas tardé à nous rendre compte que l'unique but romain

langage que notre schéma irénique explique, la philosophie religieuse à la théologie. Étudier cet idéal et cette tradition s'impose à tout iréniste catholique envers l'Orthodoxie.

c) Il y a enfin aussi bien dans le protestantisme, même le plus extrême, comme l'article de L. Zander dans *Irénikon* l'a si bien montré quant aux quakers, que dans le « catholicisme non-romain », beaucoup d'attitudes religieuses communes (ascétiques, liturgiques, mystiques, dévotionnelles) qui, quand elles sont étudiées dans leur contexte occidental, peuvent aider puissamment un iréniste catholique à éviter les « uniatismes ».

d) On n'oubliera pas non plus qu'indépendamment de l'« insensibilité de pierre » dont V. Zĕnkovskij accuse les catholiques dans leurs sentiments envers les protestants, ou peut-être en dépendance d'elle, les unionistes catholiques orientalisants ont trop souvent traité sommairement et donc pas iréniquement, les relations du protestantisme et de l'Orthodoxie. Nous avons pu signaler un exemple plus haut.

e) Dernière considération enfin, et la plus importante sans doute parce qu'elle résume les autres sans être résumable elle-même, les interactions entre le monde orthodoxe et le monde non-romain sont un phénomène, et peut-être un noumène, très vivant, qui demande une attention soutenue et compréhensive de la part de l'unioniste catholique devant l'imprévu et la complexité de ce qui est vie.

Quelque importance pourtant, et nous la croyons très

était de nous faire disparaître et de nous absorber. Quand nous nous approchons de vous, c'est autre chose : nous rencontrons des frères très différents, mais qui, d'emblée, nous reconnaissent notre droit à la vie, qui cherchent à nous comprendre et qui nous aiment. Nous sommes plus près de vous spirituellement et par le cœur ». (Paroles d'un œcuméniste orthodoxe au prof. CLAVIER citées dans son article, *Chrétiens réunis*, Le christianisme social, 1938, nº 2, p. 128).

« Après tout, Rome ne veut d'aucun de nous sauf comme combustible pour sa machine ecclésiastique ». J. A. F. MAYNARD dans *Living Church*, 9 mars 1938, p. 288.

grande, que puisse avoir l'étude des confessions chrétiennes occidentales non-catholiques et du Mouvement œcuménique, pour le rapprochement catholico-orthodoxe, l'irénisme, conformément au schéma et à ses applications, doit apporter, surtout dans le domaine spécial d'*Irénikon*, plus d'attention et de travail à l'étude de la Tradition authentique, dans ses canaux (« lieux théologiques ») les plus larges et les plus abondants, spécialement dans l'enseignement des évêques, Pères et docteurs de l'Église d'avant la division du XI[e] siècle, et ne pas suivre la voie trop « actualiste » et spéculative déjà mentionnée p. 140 que la théologie « œcuménique » (travaux des mouvement de Stockholm et de Lausanne) a suivi jusqu'ici et dont elle semble se lasser.

II. La méthode irénique peut apporter beaucoup de réel pour l'unité chrétienne. Le schéma irénique et ses applications ont voulu le faire voir. Quant à savoir si de fait, *Irénikon* a produit des effets unionistes, ce n'est ni ici, ni maintenant qu'il faut ou qu'on peut le dire.

Une réflexion s'impose à nous comme conséquence inévitable du schéma irénique considéré dans ses effets. La méthode irénique ne donne son plein rendement que quand elle est une mise au point *réciproque*. Or, cette réciprocité nous semble, dans le plan catholico-orthodoxe, ne pas encore être suffisante. Et sans vouloir faire l'« examen de conscience » d'autrui — c'est la raison pour laquelle nous avons renoncé à envisager l'attitude possible d'un iréniste orthodoxe — ne pourrait-on rapprocher de l'« insensibilité de pierre » attribuée aux catholiques, une « incuriosité de pierre » de la part des orthodoxes ? (1)

(1) Voici les paroles de S. S. Pie XI qui invitent les orthodoxes au travail de rapprochement : « Il faut que les orientaux de leur côté s'appliquent à considérer l'identité de l'enseignement des Pères latins et des Pères grecs ». Allocution consistoriale du 18 déc. 1924. Cfr *Irén.*, 1 (1926), p. 10.

* * *

Dans ce dernier paragraphe, je voudrais tracer un portrait de l'*Irénikon* pour autant que j'en ai pu voir le vrai visage ; plus que ceux qui le précèdent il aura un caractère personnel et relatif et moins que les autres encore une valeur de « programme ».

Les nombreuses citations d'*Irénikon* survenues au cours de l'exposé permettront, je crois, même à ceux de ses amis qui sont de la dernière heure, de reconnaître le bien-fondé de la phrase par laquelle je commençais ces lignes : le vrai visage de l'*Irénikon* me semble être un « tête à queue » de celui que lui trouve V. Zĕnkovskij. Ce qui devrait le caractériser par-dessus tout est son esprit, la « méthode irénique », d'où d'ailleurs son nom, qui autrement n'aurait pas de sens. C'est aussi la raison qui explique l'intérêt que la revue peut avoir pour tous les unionistes. Quel que puisse être l'objet d'application de la méthode, celle-ci présente toujours un intérêt général et donc plus ou moins universel.

Irénikon ne prétend pas, je crois, avoir inventé la méthode irénique. Ce n'est pas à nous de juger s'il lui a apporté des précisions, mais en tout cas, par son existence même, il pourrait témoigner d'une certaine ancienneté de celle-ci aux yeux de travailleurs plus jeunes, qui l'auraient comprise ou croiraient l'avoir comprise, et qui seraient tenté de s'en arroger la paternité et d'ouvrir par là une nouvelle « ère » dans le domaine unioniste.

Il ne suffit évidemment pas de connaître le schéma irénique pour l'appliquer infailliblement. La qualité de l'application et son résultat peuvent beaucoup varier. Je voudrais maintenant faire voir brièvement les modalités d'application de la méthode irénique dans *Irénikon* en renvoyant pour plus de détail au corps de l'article.

La revue a compris dès l'abord que son œuvre devait être lente : « Le moment n'est pas encore venu ni de conclure,

ni de poser des prémisses : longtemps encore il faudra établir l'état de la question, le *status quaestionis*, et fixer le sens des termes. Loin de penser à moissonner et à engranger, songeons de part et d'autre à travailler patiemment la terre où d'autres en des jours meilleurs pourront jeter la semence » (1).

Depuis 1927 le *status quaestionis* est dans un état peut-être plus avancé, néanmoins c'est à le travailler encore qu'*Irénikon* semble se dépenser, et il pourrait y être encouragé par cette phrase de la préface de S. Ém. le cardinal Tisserant à la *Prière des Églises de rite byzantin* : « ... les moines d'Amay ont toujours ressenti, plus vivement que d'autres, que cette réconciliation (avec les orthodoxes) devait être précédée de délicats travaux » (2).

Travailler au *status quaestionis*, un lecteur attentif de cet article le dira aussi bien que moi, c'est se tenir aux stades d'*information*, *compréhension* et *examen de conscience* et s'abstenir par prudence de tout jugement précipité sur les choses non-catholiques, qui, parce que précipité, ne serait plus irénique.

Dans l'*information*, nous l'avons dit suffisamment déjà, *Irénikon* ne paraît pas provincial ; sa largeur va grandissant, par la nature même des choses, de la section articles jusqu'à la Bibliographie et au Bulletin. Ce caractère de la revue découle directement des directives pour les études que contient la lettre *Equidem verba* de S. S. Pie XI à l'abbé-primat des bénédictins : « ...linguae, scilicet, historiae, morum, ingenii, imprimisque vero theologiae ac liturgiae popu-

(1) D. L. Beauduin : *Le vrai travail pour l'Union*, Irén., 3 (1927), p. 7. *Irénikon* a toujours beaucoup insisté sur le point de départ du travail pour l'Union. C'est de ne pas avoir suffisamment considéré ce point, que D. Th. Belpaire fait, par exemple, reproche à la publication : *La vera Unità religiosa*, etc. Cfr *Id.*, 7 (1930), p. 231.

(2) P. VIII.

lorum illorum », et de la méthode irénique (1) ; il rencontre, sans la moindre visée apologétique, dans cette tendance les meilleures traditions intellectuelles russes, dont l'universalisme et la répugnance à tout provincialisme sont des signes distinctifs et dominants.

Il ne sied pas de parler de la *compréhension* qu'*Irénikon* apporte aux choses dont il s'occupe. Nous sommes heureux de rappeler ici le témoignage de V. V. Zěnkovskij qui reprend à cinq ans de distance, celui de G. P. Fedotov (2).

Les *examens de conscience* ne sont pas peut-être très systématiques, mais on peut les trouver incidemment dans les différentes rubriques de la revue. En 1927 (p. 8) il était dit : « Tout un travail psychologique, intellectuel et surnaturel s'impose avant de tenter même un rapprochement doctrinal ». Bien que « l'heure ne soit pas (encore) aux discussions doctrinales et aux exposés systématiques », il me semble que les recherches préliminaires du *status quaestionis* par les trois voies d'information, de compréhension et d'examen de conscience pourraient devenir plus proprement théologiques, ce mot étant compris dans le sens que la description de la « théologie irénique » leur a donné (3).

(1) *Irénikon* donnait en 1926 comme matière de ses études : la patristique, la liturgie, l'histoire religieuse et la psychologie de nos frères séparés (p. 32). J. Wilbois indique aussi des sujets analogues pour les relations d'études préparant de loin l'union : « Elles auront deux objets : d'abord les antiquités chrétiennes, qui, bien comprises, nous rapprocheraient de l'état d'esprit qui a précédé le schisme ; ensuite les conditions sociales qui maintiennent aujourd'hui la séparation, » etc. Cfr *op. cit.*, p. 213.

(2) *Put*, 1932, nº 36, p. 96-7. La compréhension d'*Irénikon* (l'absence ou l'aversion des « manières uniates » d'après Zěnkovskij-Fedotov, lesquelles cependant se seraient, à en croire ce dernier, un peu infiltrées dans la revue en 1930-1) n'a pas été toujours comprise par les catholiques. Ainsi la revue catholique russe *Blagověst* (1933, janv.-avr., p. 87) exprimait de l'étonnement devant des réserves qu'*Irénikon* avait faites alors sur certaines réalisations du rite oriental catholique.

(3) Dernièrement *Œcumenica* discernait l'objectif propre d'*Irénikon* dans l'*homme religieux* (1938, juillet, p. 154). Il me semble qu'on pourrait mieux dire que cet objet a toujours été *théandrique* avec un dosage variable des deux composants.

Résumons encore : Le visage d'*Irénikon* nous apparaît comme suit : C'est une revue de *recherches* faites à l'aide de la méthode irénique (avec tous ses caractères) dans le domaine du rapprochement de l'Orthodoxie, russe spécialement, avec l'Église catholique ; en 1934 une note de rédaction les définissait comme suit : « On se propose de continuer à procéder par coups de sonde, de faire ce que nous appellerions volontiers une « symptomatique » unioniste. Tout en pouvant paraître entachée de quelque dilettantisme, cette méthode, à nos yeux, non seulement n'exclut pas, mais réclame une vraie compétence technique, etc. » (1). Ceci permettrait de dire qu'*Irénikon* n'est une revue ni d'édification ni de vulgarisation à proprement parler..., même de vulgarisation noble, qu'il ne se cantonne ni dans l'actualité œcuménique ni dans le « pittoresque » oriental ou encore dans ce que les Allemands appellent « Schöngeisterei », ni non plus dans l'érudition historique ; mais, et c'est là son caractère apparemment propre qui le distinguerait des revues unionistes dans le présent et le passé, il désirerait à côté d'une documentation strictement objective, dire ce qu'il a vu dans son champ (un peu le « prophétisme » de plus haut), sans pour cela imposer ses vues ou trop les commenter dans des éditoriaux qui pourraient facilement devenir indiscrets et fastidieux.

Je crois pouvoir concentrer tous les résumés successifs en disant qu'à mon avis la suprême ambition d'*Irénikon* serait d'être une revue *catholique* dans le sens le plus théologique du mot, et contribuer ainsi psychologiquement à former la mentalité universaliste indispensable à un vrai unioniste quel que soit le domaine dans lequel il travaille.

V

Pour achever les réflexions depuis longtemps trop longues sur la méthode irénique et l'irénisme, il faut se demander

(1) P. 356-7.

si ces choses existent, c'est-à-dire si la méthode irénique doit se ranger parmi d'autres méthodes et l'irénisme venir augmenter la famille des « ismes » ?

J'ose espérer qu'on n'hésitera pas de répondre « non » avec moi. La « méthode irénique » et l'« irénisme » n'apportent rien de nouveau au point de vue *méthodologique* ni en théologie, ni en histoire, ni en philosophie, ni dans aucune autre discipline intéressant l'union entre chrétiens ; ils ne font que judicieusement choisir celles-ci en fonction du but unioniste et dégager les méthodes propres de chacune d'elles de tout relent d'« apologétisme » ou de « charité envers les frères séparés » qui ont été décrits à leur place (ce qui explique et excuse ces guillemets) et sont les deux principaux « pièges » d'un théologien, historien, philosophe, etc., qui voudrait par ses travaux non seulement faire avancer sa discipline, mais encore faire progresser simultanément et à cause des progrès formellement scientifiques de celle-ci, la cause de l'entente des chrétiens entre eux. Pourquoi alors avoir appelé cet article de son titre ou bien pourquoi au moins ne pas avoir mis ce titre entre guillemets ? C'est parce que j'y ai voulu pour les opposer à toutes les « iréniques » qui commencent à parsemer la littérature « unioniste » et qui sont ses contre-façons « apologétiques » et sentimentales, exposer aussi systématiquement que possible sans trahir la réalité insystématisable, les implications que j'ai pu apercevoir de l'*esprit* irénique autrement indéfinissable non seulement en tant que fait psychologique mais aussi et surtout, en tant que réalité appartenant à l'Esprit.

D. C. LIALINE.

Chronique religieuse.

ACTUALITÉS

U. R. S. S. — En fait de MESURES POLITIQUES dans la lutte contre la religion signalons un article de N. DESNIN, *La réforme confessionnelle de Ežov* (1).

L'article, écrit à l'occasion de la maladie ou de la disgrâce de N. Ežov, rappelle le changement qu'il apporta à la situation du clergé dès son accession à la direction de la GUGB (l'ancien GPU), le 27 septembre 1936. Avant lui (régime de son prédécesseur Jagoda) chaque communauté cultuelle se cherchait un ministre qui devait être enregistré au GPU local. Les conditions d'enregistrement étaient les suivantes : une attitude loyale, de la sympathie envers les autorités soviétiques et plus encore la volonté de les aider. Ežov a commencé par résumer ces conditions dans une « conformité avec la constitution stalinienne », puis a exigé un nouvel enregistrement afin d'obtenir l'« épuration » avant les dernières élections. Une ultime mesure a exigé que tous les ministres des cultes se présentent aux autorités pour être éventuellement agréés. Les non-agréés n'ont plus le droit d'exercer leur ministère. Les communautés cultuelles doivent dorénavant s'adresser aux autorités locales pour recevoir un ministre sous danger d'être dissoutes. L'article produit des exemples de chantage des « popes agréés ». La SVB et E. Jaroslavskij ont exprimé l'espoir que cet ordre de choses tuera la religion ou bien la mettra définitivement sous la coupe des Soviets et du parti communiste.

Le successeur de N. Ežov au commissariat de l'intérieur, Filaretov, a ordonné un nouveau recensement des ministres des cultes, des églises et oratoires, qui devra être achevé pour le 31 mars 1939 (*CP*, 14 oct.). Enfin d'après *S*, n° 44,

(1) *PN*, 27 octobre.

E. Jaroslavskij aurait imaginé de nouvelles mesures répressives : 1) l'âge minimum pour faire partie d'une communauté cultuelle serait 19 ans; prohibition de l'instruction religieuse des enfants dans les familles, défense pour eux de fréquenter les églises ; 2) défense d'organiser dans les associations cultuelles des comités d'entr'aide, des cercles bibliques et catéchétiques et même des séances de lecture spirituelle ; 3) les cierges, l'encens, l'huile et la caisse paroissiale seraient les seules choses dont les associations auraient la libre disposition. On annonce encore que sera très probablement rehaussé le nombre des fidèles nécessaire pour fonder une association cultuelle (*CP*, 25 août).

Le Commissariat de l'instruction, dont seront exposées ailleurs les carences antireligieuses, a récemment décrété l'institution de cours antireligieux obligatoires aux facultés de médecine, ainsi qu'une visite trimestrielle obligatoire du musée antireligieux central de Moscou pour les élèves et professeurs de cette ville (*id.*, 30 sept., 14 oct.). Aucun emblème, à part le marteau, la faucille et l'étoile soviétique, n'est plus permis sur les monuments funéraires (*S*, nº 41).

Les PERSÉCUTIONS des « religieux de toute espèce » continuent sous divers prétextes. Nous ne répéterons plus celles d'ordre politique trop connues. A Penza, mi-octobre, procès contre 36 ministres de différentes confessions, inculpés d'avoir voulu constituer un front unique contre l'Antireligion (*S*, nº 39). N. Ežov chiffre les ministres exécutés depuis 3 mois à 238 (*CP*, 14 oct.). On peut trouver dans *Bezbožnik*, nº 21, des détails sur la lutte contre la religion dans l'Oural : destruction des monastères de vieux-croyants (bientôt, de l'aveu du journal même, remplacés par des nouveaux), poursuite des sectes apocalyptiques qui mettent du trouble dans la population. Poursuite de « sectaires » encore, mais cette fois des adeptes du P. Jean de Cronstadt et de Raspoutine, à Leningrad et ses environs ainsi qu'en Ukraine (*PN*, 28 août). *Bezbožnik*, nº 22, annonce une décision du Commissa-

riat de l'intérieur pour dénombrer les évangélistes, baptistes et autres, qui avaient refusé et incité à refuser de servir dans l'armée impériale lors de la grande guerre. Compte leur sera demandé de leur attitude défaitiste d'alors, inspirée par l'Allemagne (*SŒPI*, nº 45-46).

Quant aux ÉDIFICES RELIGIEUX on relate la destruction de la cathédrale orthodoxe de Krasnojarsk par l'armée rouge (*CP*, 14 oct.).

Des statistiques sont publiées dans *Bezbožnik* du 21 octobre concernant les monastères : depuis la révolution bolchevique 673 monastères ont été désaffectés ; leur capital en argent assez médiocre était de 4,3 millions de roubles (au taux de 1918-1919); leurs autres biens comportaient : 311 élevages d'abeilles, 436 fermes laitières, 602 élevages de bétail, 84 usines, 1112 maisons de rapport, 277 hôpitaux et hospices, plus de 700 hôtelleries et 828.000 désiatines de terre qui sont passés maintenant aux Sovchoz (économies soviétiques) et Kolchoz (économies collectives) (1).

Une campagne est menée contre les PRÉNOMS RELIGIEUX. *Bezbožnik* du 12 août explique que certains d'entre eux sont inadmissibles dans un pays communiste par leur étymologie (Basile, Cyrille), d'autres sont tolérables parce qu'ils ont été portés par de grands révolutionnaires (Vladimir, Vera, etc.).

D'autre part la restauration de MONUMENTS RELIGIEUX s'étend. Après la cathédrale Vasilij Blažennyj de Moscou, certaines parties de la Laure Saint-Serge, c'est le tour des églises à Alexandrov, à Vladimir et surtout à Novgorod (v. notre dernière chronique, p. 372). Le 7 novembre, 21e anniversaire de la révolution d'octobre, devait s'ouvrir à Moscou une exposition d'objets de l'art novgorodien du Xe au XVe siècle (2).

Dans la PROPAGANDE ANTIRELIGIEUSE : Staline a déclaré

(1) Cfr. Chronique 1938, p. 258.
(2) *S*, nº 39 ; *Pravda* 4 août ; *PN*, 8, 16 août, etc.

à un athée éminent que malgré la liberté de conscience assurée en URSS., le pays doit rester fondamentalement athée par l'éducation antireligieuse de la jeunesse (*CP*, 7 oct.). E. JAROSLAVSKIJ publie à l'occasion du 120e anniversaire de la naissance de Karl Marx une brochure sur les MÉTHODES que la SVB emploié pour combattre la religion (*S*, nº 41). Nous n'avons pu malheureusement la consulter. Dans les sources soviétiques plus accessibles on peut constater d'une part une note pessimiste : le mouvement antireligieux décline, il n'intéresse personne, ni les chefs militaires, ni les pédagogues. Et encore : si on arrive parfois à détruire la foi en Dieu, on réussit moins fréquemment à déraciner la croyance au diable, les sorcelleries et superstitions. La formation des propagandistes est déficiente, les cadres font défaut (1).

Une enquête pour savoir s'ils se sentent aptes au travail antireligieux est faite parmi 262 professeurs. Elle donne 191 réponses négatives (*S*, nº 42). Et cependant les nouvelles directives du Commissariat de l'instruction trop longtemps passif exigent un enseignement antireligieux et non plus areligieux (2).

D'autre part F. Oleščuk dans *A*, nº 7, constate un travail assez satisfaisant des organisations antireligieuses au cours des récentes élections ; il s'agirait maintenant de ne pas laisser s'évaporer ce résultat.

Les DIRECTIVES GÉNÉRALES restent toujours les mêmes : 1) distinguer entre le travailleur encore religieux aimant la patrie soviétique et ses chefs traîtres à celle-ci ; 2) dévoiler chez ceux-ci non seulement leur activité contre-révolutionnaire, mais encore leur mimétisme soviétique ; 3) révéler à ceux-là, surtout aux hésitants entre la religion et l'athéisme,

(1) *Bezbožnik*, nº 19. Le cam. Steinman de la SVB explique que toujours la foi aux diables est plus forte que la foi en Dieu. Cité par *PN*, 26 août.

(2) *Les questions actuelles de l'éducation antireligieuse* dans *Učit. Gazeta*. organe du Commissariat. Cité dans *PN*, 29 octobre. Dans *A*, nº 7, E. PEROVSKIJ, intitule un article : *Le Commissariat de l'instruction publique ne dirige pas l'éducation antireligieuse des étudiants.*

le caractère réactionnaire de la religion et leur inculquer, plus à l'aide de conversations privées que par des conférences publiques, une philosophie matérialiste (1).

Un article fort intéressant traitant du rôle des belles-lettres dans la propagande antireligieuse a paru dans *Zvezda* et est résumé dans *PN* du 27 octobre.

Leur rôle pourrait être énorme, mais les écrivains sont passifs et les confectionneurs d'anthologies athées ne savent pas choisir les morceaux convenables. Bien que Gorkij ait dit *(O Literature*, éd. Sov. Pisatel, p. 328) que la mort de la religion est « un des phénomènes intéressants de notre vie » (d'après lui la religion était naguère pour des millions de Russes, un repos et un divertissement supplantés maintenant par d'autres divertissements), aucun romancier n'a traité ce phénomène social. Le journal conseille aux propagandistes antireligieux de recourir à l'*Index librorum prohibitorum* au lieu de répéter toujours la même chronique cléricale scandaleuse.

La littérature antireligieuse en langues minoritaires est surtout déficiente. *A*, nº 8-9, donne des « casus » antireligieux. Les solutions se font remarquer par leur modération.

L'ÉTAT RELIGIEUX DE LA POPULATION. Nous référerons ici surtout à l'article déjà cité d'I. Uzkov en en lui laissant, il va sans dire, la responsabilité.

Les MINISTRES des différentes confessions font de moins en moins attention à leurs divergences confessionnelles pour se grouper dans une lutte commune contre l'athéisme, lutte qui se poursuit dans deux directions principales : la ligne défaitiste de sabotage de la politique soviétique (tolstoïens surtout) ; la ligne d'adaptation, de mimétisme : « la religion et le communisme sont compatibles ». On tend par exemple à simplifier les offices liturgiques, à les rendre plus compréhensibles ; mais on a dernièrement surtout visé la séparation des prêtres « adaptés » d'avec la hiérarchie prétendue contre-révolu-

(1) Surtout chez I. UZKOV, *Quelques matériaux se rapportant à la situation actuelle de l'activité des associations religieuses. A*, nº 7.

tionnaire. Ce sont les « autocéphalisations » et leurs avantages financiers dont il a déjà été parlé cette année (p. 261).

En 1938 l'évêque d'Ivanovo-Voznesensk se dépêche de devenir autocéphale par rapport au métropolite Serge de Moscou, avant que ses prêtres ne s'« autocéphalisent » par rapport à lui-même. Il arrive que le mouvement schismatique se communique aux fidèles qui ne veulent plus de leurs prêtres (1). « Le navire ecclésiastique coule mais les meneurs ecclésiastiques s'efforcent de le sauver de n'importe quelle façon » (p. 51). Quelques détails sur ces façons. I. Uzkov considère que le clergé le plus actif et donc le plus dangereux sont les « popes ambulants », « l'infanterie du Christ », comme la population croyante les appelle. E. Jaroslavskij constate l'existence de prêtres qui agitent en faveur de la fermeture des églises pour intensifier ainsi la religion illégale et souterraine, et il demande qu'on les poursuive au premier chef (2). Enfin le recrutement sacerdotal se fait toujours malgré les difficultés. On est parfois obligé d'ordonner de tout jeunes gens. I. Uzkov raconte le cas d'un prêtre de 18 ans qui exerce son ministère depuis 3 ans déjà.

Quant au reste de la POPULATION : N. Ežov en recevant une délégation des fonctionnaires athées du GPU, a dit sa satisfaction que tout le GPU était athée. Mais d'autres milieux censés complètement athées se révèlent encore en grande partie religieux et même en progrès à cet égard. 6.676 membres du parti communiste (2.321 hommes et 4.355 femmes) ont été récemment exclus pour six mois du parti pour avoir violé sa discipline par des pratiques religieuses (*S*, nº 43). L'enseignement à tout degré ne réussit pas à satisfaire les aspirations plus profondes des ouvriers et même du Komsomol (dont le 20e anniversaire vient d'être

(1) Ainsi F. OLEŠČUK dans *A*, nº 7, p. 5.

(2) Article de N. DESNIN, déjà cité. Cfr dernière Chronique, p. 370, note.

fêté) (1). Mouvement religieux aussi chez les étudiants d'écoles moyennes et primaires (avant les examens par exemple) (2). Cependant bien souvent les tendances religieuses prennent une tournure superstitieuse que nous avons mentionnée plus haut. Ces tendances religieuses de différentes intensité et qualité commandent la division tripartite de la population que propose I. Uzkov dans son article plusieurs fois cité : les religieux, les athées, les hésitants (on dirait volontiers les superstitieux).

Parmi les ACTIVITÉS des « RELIGIEUX » : forte opposition des paysans à la propagande antireligieuse en Ukraine. De nouveaux monastères cachés sont découverts dans la région de Vologda ; nombreuses arrestations. Beaucoup de membres de sectes ont fait valoir l'objection de conscience contre le service militaire. *Bezbožnik* ne croit pas à leur sincérité. Il faut sans doute mettre ces faits en relations avec les mesures déjà annoncées contre les sectes (3).

Enfin à Ufa on découvre des connivences entre musulmans et autorités soviétiques : mosquée réparée au frais de l'administration, mullahs rétribués par les Kolchoz, etc. (4).

Quant aux ÉDIFICES RELIGIEUX, au lieu de payer de forts impôts pour ceux qui existent, la population trouve préférable d'en construire des nouveaux ; des pèlerins circulent à cet effet avec des papiers justificatifs qui sont parfois contresignés par les soviets ruraux (5).

Quelques STATISTIQUES : à Moscou il existe 18 églises avec 83 ministres dont 80 ont au-dessus de 40 ans, et 3 en-dessous ; des mêmes 83, 68 proviennent de familles cléricales, 10 avaient été fonctionnaires, 3 ouvriers et 2 paysans. Dans toute la région de Moscou les ministres du culte sont au nombre de

(1) *PN*, 29 oct.

(2) *Ibid.* et 9 sept. ; *Bezbožnik*, 21 oct. ; *Učit. Gazeta*, 23 oct. Cependant il arrive que les enfants ne comprennent plus la signification de mots comme : Christianisme, Palestine, Évangile, etc., *PN*, 3 nov.

(3) *S*, nº 41, 42, 44. (4) *Bezbožnik*, 12 sept. (5) *PN*, 14 août.

98.000 et dans toute l'URSS 1 million, sans compter les « popes ambulants », etc. La SVB possède 227.000 membres dans toute la région de Moscou, dont 77.000 femmes, dont la majorité ne prend pas part dans la lutte antireligieuse (1).

Émigration. — JURIDICTION DE KARLOVCY. — Le Concile mixte de la hiérarchie, du clergé et des fidèles a eu lieu du 14 au 25 août. Y assistaient 13 évêques, 3 protopresbytres, 4 archimandrites et higoumènes, 18 prêtres et 57 fidèles. Parmi les évêques deux hôtes lointains et rares : l'archevêque Melèce de Charbin (qui déclina une fois de plus le titre de métropolite) et l'évêque Jean d'Orumiah (2).

Le Concile inauguré à Belgrade le 13 août par des prières funèbres sur les tombes du métropolite Antoine et du patriarche Barnabé, se continua à Sremski-Karlovcy. Son idée centrale fut, comme nous l'avons annoncé dans la dernière Chronique, la manifestation et le rappel de la « Sainte Russie » que les communistes tâchent de ruiner et qui pourra seule unir le peuple russe et rétablir l'État russe en lui rappelant sa destinée.Ceci apparaît nettement dans l'*Épître du concile russe à l'étranger au peuple russe souffrant dans sa patrie*, dans les discours inaugural et terminal du métropolite Anastase, président, (il y fit allusion aux appréhensions contre la participation de laïques dans un concile que calma plus de réflexion sur le rôle de la hiérarchie et des laïques dans l'Église orthodoxe), dans l'intérêt manifesté par l'assemblée pour les travaux de la commission sur la renaissance spirituelle et nationale, présidée par l'archevêque Séraphim de Paris, dans la vivacité des discussions sur l'organisation d'un centre national et ecclésiastique, lesquelles se calmèrent seulement quand au lieu de *projets* divergents on proposa de remettre tout le problème à la *personne* du métropolite Anastase (le comte P. Apraksin, ancien membre du concile panrusse de 1917-18 contribua beaucoup à trouver cette issue pacifiante et « personnaliste »), dans le projet de l'archevêque Nestor de Kamčatka de fonder une *Confraternité de la sainte Russie du Christ sous le patronage du saint prince Vladimir*, etc. Cette idée centrale était d'ailleurs liée inséparablement dans la pensée

(1) *S*, 41 ; *A*, nº 7, dans l'article de I. Uzkov.
(2) Cfr *Irén.*, 10 (1933), 371 et 11 (1934), 100.

du Concile à celle de la monarchie orthodoxe (lettre du grand-duc Cyrille, chef de la maison impériale, mort le 12 octobre suivant, au Concile en réponse à celui-ci ; une prière funèbre fut dite pour l'empereur Nicolas II et sa famille).

Rapports : L'archevêque Séraphim de Paris a déclaré que cette ville était le centre de mouvements obscurs : modernisme, « sophianisme », œcuménisme, franc-maçonnerie. L'archevêque Séraphim de Bogučary a présenté un rapport sur le « SOPHIANSTVO », dont voici les conclusions *in extenso*.

1. Le fondement du sophianstvo est l'orgueil, qui, hérétique par excellence, combat Dieu, parce qu'il tend vers la destruction de l'autorité ecclésiastique.

2. Les théologiens contemporains,qui à peu d'exceptions près, ne partagent pas la doctrine même du sophianstvo, en raffermissent pourtant le fondement avec leur théologie qui tend également à la destruction de l'autorité ecclésiastique par l'opinion qu'elle défend et d'après laquelle l'Église pourrait changer les formules des dogmes anciens en leur donnant une forme nouvelle. Cette idée est erronée. Elle vient d'une conception exagérée qui fait de la science théologique une espèce d'autorité supérieure aux dogmes mêmes. Ce n'est pas l'Église en effet qui exige un si pernicieux développement dogmatique, qui ébranle l'autorité ecclésiastique, mais bien les théologiens modernes qui ne veulent pas croire, avec l'Église orthodoxe, que nos dogmes sont divinement inspirés parce que venant du Saint-Esprit lui-même et qu'ils ont été composés d'après le principe : « Car il a paru bon à l'Esprit et à nous », et que pour cela ils ne peuvent, pas plus que la Sainte Écriture, être changés, ne fût-ce que dans leurs termes.

3. Nécessité absolue pour notre Église de concentrer son attention sur ce fondement du sophianstvo en tant que lutte contre Dieu, vu qu'en général toute notre Intelligentsia russe a profondément adopté cette attitude d'humanisme contre-Dieu, devenu aujourd'hui le mouvement libérateur socialiste, qui tient l'homme, sa raison et sa science, pour la plus haute autorité, qui a fait crouler l'autorité ecclésiastique et impériale, qui a voulu établir sur terre une vie sans Dieu et qui en fin de compte a perdu la Russie,

Décisions : Partageant les conclusions de l'archevêque Séraphim

et condamnant les déviations des fondements moraux de l'orthodoxie stigmatisées dans son rapport, et en particulier le mouvement libérateur humaniste russe, le Synode reconnaît pour indispensable que les pasteurs suivent attentivement non seulement l'apparition dans sa forme pure dans leurs troupeaux de la fausse doctrine dogmatique due à l'archiprêtre Serge Bulgakov et condamnée par le Concile épiscopal, mais aussi d'autres déviations moins apparentes des conceptions générales de l'orthodoxie, en les redressant par tous les moyens accessibles.

Parmi d'autres rapports : L'évêque Séraphim de Potsdam qui est allé à Édimbourg en 1937, et N. F. Stepanov ont parlé d'œcuménisme. N. D. Talberg s'exprime ainsi à son propos dans *Vz* du 2 septembre : « Notre Église orthodoxe russe de l'émigration a toujours considéré le mouvement œcuménique avec beaucoup de prudence. Mais le concile des évêques avait en vue le point de vue missionnaire quand il permit d'y participer à des représentants avec pouvoirs limités ». D'après le même, secrétaire adjoint du Concile, les fidèles firent preuve dans les débats d'une attitude aussi prudente envers ce Mouvement que la hiérarchie. Sans doute ces rapports, ainsi que ceux de C. N. Nikolaev sur le *Rite oriental* et *la Catastrophe de l'Orthodoxie en Pologne*, qui intéressent beaucoup notre chronique, seront-ils publiés plus tard *in extenso*.

L'archiprêtre M. Polskij de Londres, récemment échappé de Russie, émut l'assistance par un tableau saisissant, mais aussi réconfortant de la religion en Russie, qui a été imprimé. L'archimandrite Basile (Pavlovskij), recteur de la faculté de théologie orthodoxe de Charbin, a saisi le Concile de la nécessité de fonder en Europe un institut de théologie strictement orthodoxe et Mgr Séraphim de Berlin de la possibilité de réaliser ce projet en Allemagne.

Pendant toute la durée du Concile, une liturgie matinale fut célébrée ; il y eut une communion générale précédée d'exercices (govĕnie) le 19 août, jour de la Transfiguration, et enfin le 21 une prière spéciale pour la Russie. Le Concile se termina le 25 août par un pèlerinage au mausolée des rois de Serbie à Oplenac et par une audience chez le patriarche Gabriel (1).

Il fut suivi jusqu'au 29 par le CONCILE DES ÉVÊQUES qui

(1) Pour plus de détails on peut voir *CŽ*, n° 8-9 ; *S*, n° 38 ; *Vz*, 26 août, 2 et 9 sept.

prit les résolutions suivantes : 1) une métropolie est organisée en Europe occidentale et l'archevêque Séraphim devient métropolite ; 2) les évêques Victor de Pékin (*S*, nº 39, donne d'intéressants détails sur la mission russe en Chine) et Arsène d'Amérique sont nommés archevêques ; 3) Mgr Séraphim de Potsdam prend le titre de Berlin en remplacement de l'archevêque Tichon, et reçoit comme vicaire l'archimandrite Basile (Pavlovskij) nommé évêque de Potsdam, auquel est confiée la fondation d'un institut orthodoxe de théologie en Allemagne ; 4) à l'archevêque Tichon de Berlin démissionnaire échoit la mission d'organiser une école pastorale et missionnaire à Belgrade (1).

Les membres du Synode pour l'année qui commence sont : les archevêques Hermogène d'Ekaterinoslav, Théophane de Kursk et Séraphim de Bogučary.

On se rappelle la LETTRE du métropolite ANASTASE au chancelier HITLER. A ce propos M. Kurdjumov publie une lettre ouverte au Métropolite, *Malice ou irréflexion ?* dans *Utrennjaja Zarja*, nº 10-11, dans laquelle il accuse la hiérarchie de Karlovcy de déformer l'Orthodoxie par la politique. La revue qui est l'organe de l'autonomie finlandaise, a omis de la lettre tout ce qui y était purement politique et se refuse à tout commentaire.

Dans *CŽ*, nº 7, sont publiées des censures ecclésiastiques contre les calomniateurs de l'archevêque NESTOR DE KAMČATKA, qui le prétendent affilié à la franc-maçonnerie (p. 103). On se rappelle que l'Archevêque a séjourné longtemps en Angleterre en 1938 pour y négocier l'établissement d'une mission orthodoxe au Malabar.

Le même fascicule publie une relation sur l'assemblée diocésaine d'EXTRÊME-ORIENT où se sont fait jour des préoccupations d'ordre éducatif et religieux. On y trouve également d'intéressants détails sur l'INSTITUT THÉOLOGIQUE SAINT-VLADIMIR.

(1) *S*, nº 44 et *Vz*, 16 sept.

JURIDICTION DE MGR EULOGE.— L'organe officiel de la métropolie, n°9-10, publie le statut du DIOCÈSE DE BELGIQUE (1).

Allemagne. — En octobre, 20e HOCHKIRCHENTAGUNG à Spandau à laquelle assistaient des orthodoxes. Le nouveau président de la *Hochkirchliche Vereinigung* au lieu du Dr Drobnitzky est le pasteur Konrad Minkner, Blankenburg (Harz) (2).

Amérique. — Un CATHOLIC CONGRESS de l'Église épiscopalienne s'est tenu à Evanston, Ill., du 11 au 13 novembre. Le Rev. H. N. Fairchild a parlé de l'*Intellectual Approach to the Catholic Religion* (*LC*, 26 oct.). Parmi les autres notons Rev. W. H. Dunphy, professeur de théologie à Philadelphie, ami et connaisseur de l'Orthodoxie ; parmi les représentants de celle-ci Mgr Léonce, évêque de Chicago.

Angleterre. — Il y a eu cent ans le 24 août que sortait le premier volume (les *Confessions* de saint Augustin en traduction anglaise) de la LIBRARY OF THE FATHERS, publiée par Pusey et Newman (*CT*, 28 août).

Argentine. — L'ÉGLISE ORTHODOXE RUSSE de Buenos-Ayres a fêté son 50e anniversaire en présence du président de la République et des représentants diplomatiques des pays orthodoxes. La liturgie était célébrée en russe, grec et espagnol par l'archiprêtre Constantin Izrazcov résidant depuis 48 ans là-bas (3).

Bulgarie. — Le 22 octobre est mort le MÉTROPOLITE BORIS d'OCHRIDA, « dedo Boris », dernier évêque bulgare de Macédoine, exilé définitivement depuis la grande guerre de son diocèse, et figure très populaire de la hiérarchie

(1) Cfr Chronique 1937, p. 430. (2) *Eine Herde...*, n° 40. (3) Cfr Chronique 1930, p. 108.

bulgare. Pour des détails voir *Narod. Straž,* nº 17-18 et *Crkov. Vestn.*, nº 39.

Du 15 au 18 octobre à Pazardijk, 11e réunion des CONFRATERNITÉS ORTHODOXES, dont le directeur est Mgr Stéfane de Sofia (mêmes sources, nº 17-18 et 40).

La 23e réunion des CONFRATERNITÉS SACERDOTALES en juillet a émis des *desiderata* au Gouvernement se rapportant à l'enseignement religieux et au statut civil du clergé (*Crkov. Vestn.*, nº 32). Un NOUVEAU SÉMINAIRE a été créé au monastère de Cerepiš (*S*, nº 39).

Chypre. — *Pantainos* annonce que le *locum tenens*, après consultation du métropolite de Kyrénée, réfugié à Athènes, répondrait négativement aux propositions à lui présentées en date du 27 mai par le Gouvernement britannique. Effectivement, le 1er août se tint à Paphos, sous la présidence de Mgr Leontios, une RÉUNION des délégués des QUATRE ÉPARCHIES qui constituent l'Église chypriote. La réponse aux suggestions gouvernementales fut élaborée ; elle met en avant la prohibition imposée par les saints canons de modifier quoi que ce soit, *sede vacante*, à la Charte constitutionnelle de l'Église.

Constantinople. — Le métropolite de Rhodes, Mgr APOSTOLOS, vient de célébrer le 25e anniversaire de son élévation à cette métropole. Aux fêtes organisées en son honneur prirent part également les autorités italiennes.

AMÉRIQUE. — L'archimandrite OREST SOURNOK a été sacré évêque (au titre d'Agathonicée) auxiliaire de Mgr Athénagoras pour les 59 communautés ruthènes-unies passées sous la juridiction patriarcale (1).

(1) *Pantainos*, nº 40, 639. Cfr Chronique 1937, p. 49.

MONT ATHOS. — Tous les moines russes ont observé un jeûne rigoureux le 25, 26 et 27 juillet, et le 28 (la Saint-Vladimir) des prières solennelles ont été dites pour le salut de la Russie.

Extrême Orient. — A SHANGHAÏ les sœurs irlandaises de S. Colomban ont ouvert une école pour JEUNES FILLES RUSSES. Le R. P. WILCOCK, S. J. se rendra bientôt là-bas pour fonder un internat pour garçons russes similaire à celui de l'internat Saint-Georges à Namur (Belgique).

Finlande. — L'archevêque GERMANOS (Aav) a eu 60 ans le 2 septembre. Élève du séminaire de Riga, diacre et prêtre en 1904, il devient évêque de Carélie en 1922 et archevêque de Finlande en 1925. On fait remarquer son activité pour animer les relations interorthodoxes, surtout avec les Églises orthodoxes baltes. Le monastère de Valamo après avoir publié il y a deux ans un RECUEIL SUR LA PRIÈRE DE JÉSUS, fait paraître un autre volume : *Qu'est-ce que la prière de Jésus dans la tradition de l'Église orthodoxe ?* (1).

Grèce. — Le 22 octobre est décédé Mgr CHRYSOSTOME PAPODOPOULOS, archevêque d'Athènes et de toute la Grèce. Nous consacrerons à cette grande figure une note spéciale. Par ordre du Ministère de la Sûreté Publique a été dissout un mouvement, à tendance religieuse et scientifique *(Christian Science)* mais allant à l'encontre des Confessions établies, répandu en Grèce sous le nom de *Πεντηκοστιανισμός* ou *Κίνησις τῶν Γλωσσῶν*. Nous reparlerons plus tard en détail des nouvelles lois confessionnelles.

La Diaconie Apostolique organise un concours pour la rédaction d'un CATÉCHISME POPULAIRE de l'Église orthodoxe orientale.

(1) Les lecteurs d'*Irénikon* n'ont pas besoin d'explication au sujet de la prière de Jésus, qui est le sujet des *Récits d'un Pèlerin russe. (Irén.-collection*, 1928, n°5-7).

Le professeur Georges Soteriou a été nommé doyen de la Faculté de théologie de l'Université d'Athènes pour l'exercice 1938-39.

Palestine. — Nous avons parlé dans la dernière chronique du projet élaboré pour remplacer les Règlements ottomans de 1875. Ceux-ci régissent encore présentement le Patriarcat et l'on se souvient des nombreuses difficultés que suscita leur application lors de l'élection de l'actuel patriarche Timothée. D'après les informations publiées ce plan ne serait pas de nature à satisfaire complètement les parties en litige ; il pourrait pourtant être une base utile pour une mise au point ultérieure.

La place traditionnellement éminente du Patriarche et de son Synode serait reconnue, de même que sa double qualité de patriarche et d'higoumène de la confrérie haghiotaphite. Lui et les membres de celle-ci devraient être sujets palestiniens. Dans l'élection patriarcale une part d'influence est comme dans le passé réservée au clergé marié, lequel représente l'élément laïc ; les évêques et les métropolites sont nommés par le Saint-Synode et les élections sont approuvées par le Haut Commissaire. L'innovation la plus marquante est l'institution d'un Conseil Mixte, composé du patriarche, de sept membres du clergé et de dix membres laïcs, élus par les Conseils locaux. Le rôle du Conseil Mixte serait avant tout la gestion d'un tiers des revenus du Patriarcat, soit environ de 10.000 livres, grâce auxquelles seraient soutenus le clergé marié, les écoles populaires et religieuses ; le Conseil aurait aussi un droit de regard sur l'ensemble des recettes patriarcales et il partagerait avec le Saint-Synode la responsabilité de sa situation financière. Des Conseils locaux dépendants du premier sont également prévus. Enfin l'installation de trois tribunaux du premier degré est préconisée à Jérusalem, Joppé et Haïfa ; deux tribunaux d'instance siégeraient à Jérusalem et le bon fonctionnement de la justice serait contrôlé par l'autorité britannique.

A Ain Karin (endroit présumé de la Visitation) vont s'établir deux communautés religieuses anglicanes, les premières dans le pays : celle d'hommes appartiendra à la

célèbre congrégation de Saint-Jean l'Évangéliste (Cowley), celle de femmes à la congrégation de l'Amour de Dieu (Oxford), laquelle s'établira dans un ancien couvent de religieuses russes orthodoxes (1).

Pologne. — L'ÉPISCOPAT CATHOLIQUE a déclaré être ainsi que le nonce apostolique étrangers au conflit entre le Gouvernement polonais et les populations orthodoxes de Chelm et de Podlachie (2).

D'importantes mesures ont été prises à la faculté de THÉOLOGIE ORTHODOXE de Varsovie : l'archimandrite Hilarion Vasdekas, apocrisiaire du patriarche de Constantinople, professeur et directeur de l'internat des étudiants en théologie, ainsi que le professeur Nicolas Arsenjev bien connu de nos lecteurs, ont été relevés de leurs fonctions. *Oriens*, n° 5, donne des statistiques sur la Faculté. D'après *SŒPI*, n° 41, la plupart des dirigeants de l'internat seraient maintenant des catholiques. *S*, n° 42, annonce des démarches des autorités catholiques en vue de la béatification de PIERRE SKARGA et des martyrs podlachiens de 1874.

Roumanie. — Le plus grand événement a été la promulgation le 11 juin par le ministre des cultes et des arts, Mgr Colan, d'une NOUVELLE LOI sur les ASSOCIATIONS RELIGIEUSES ET LES SECTES. Elle a surtout atteint les BAPTISTES ; le secrétaire général de l'Alliance mondiale baptiste, le Dr J. H. Rushbrooke, a tâché de soulever l'opinion anglaise et américaine contre ce qu'il considère être injuste dans cette loi. *CT* a publié une polémique entre lui, l'évêque anglican de Gibraltar et Canon J. A. Douglas. On s'accuse réciproquement de manquer à l'esprit d'Oxford et d'Édimbourg qui condamnait d'une part toute immixtion de l'État dans les affaires des communions religieuses et d'autre part tout

(1) *CT*, 2 sept., 236 ; 9 sept., 254 ; 21 oct., 441. (2) *S*, n° 41.

prosélytisme de chrétiens parmi des chrétiens d'une autre confession (1).

La réintroduction de la LANGUE SLAVONNE liturgique en BESSARABIE s'expliquerait d'après *S*, nº 44, par les nombreuses défections en faveur des sectes qu'aurait occasionnées dans la population une liturgie dans une langue étrangère. Le Saint-Synode a assigné 600.000 lei à l'impression des livres liturgiques slaves. D'autre part il est annoncé dans *Pantainos*, nº 40, que le Patriarche a défendu d'insérer dans le calendrier de l'éparchie bessarabienne les noms des saints vénérés par l'Église russe ; on a prescrit au clergé d'adapter leurs noms de famille à l'idiome roumain.

Le Dr Vasile STAN, né en 1875, a été nommé premier ÉVÊQUE de MARAMURES. L'ordinaire du diocèse roumain d'Amérique, Mgr Policarp MORUSCA, a donné sa démission (2).

S, nº 38, publie des renseignements intéressants sur les VIEUX-CROYANTS dans ce pays.

Suisse. — Le comité Saint-Vladimir de la paroisse orthodoxe russe (Karlovcy) de Genève a organisé de juillet à septembre une EXPOSITION du christianisme russe qui a eu un grand succès. Les éditions religieuses du monastère d'Amay y étaient représentées.

Yougoslavie. — Le MÉTROPOLITE DOSITHÉE de Zagreb, un des prélats les plus en vue, a fêté les 60 ans de son âge, les 25 ans de son épiscopat et les 5 ans de son titre de métropolite.

Relations interorthodoxes. — Le 5 juin une délégation du PATRIARCAT DE CONSTANTINOPLE, composée des métropolites Germanos de Sardes et Gennadios d'Héliopolis, est

(1) Le texte de la loi dans *Misionarul*, nº 7-8, 498-506 ; cfr *CT* du 28 octobre, 469 : *The Baptist in Rumania : an Ill-judged Situation* ; du 5 nov., 484-5 et du 11 nov., 516. Cfr aussi *Irén.* 14 (1937), 261.

(2) Cfr *Irén.*, 13 (1936), 337.

arrivée à Belgrade pour saluer de la part de la Grande Église le nouveau PATRIARCHE GABRIEL et de régler avec l'Église de Serbie la question des orthodoxes de Hongrie. Mgr STÉFANE DE SOFIA a aussi rendu visite au Patriarche serbe.

En septembre une délégation du métropolite Bessarion de BUKOVINE s'est rendue à la LAURE POČAEV pour assurer l'Église orthodoxe de Pologne de sa sympathie dans les épreuves que celle-ci traverse.

A la suite de l'accueil fait à Jérusalem à un groupe de PÈLERINS BULGARES conduit par un évêque, le journal bulgare *Zora* écrivit « que pour le patriarcat de Jérusalem il n'y avait pas de SCHISME ». Conséquemment, une note officielle a paru dans *Nea Sion*, organe de l'Église de la Ville Sainte : « En vue de rétablir la vérité, il est rappelé que le clergé bulgare, de n'importe quel ordre qu'il soit, ne peut concélébrer avec celui du patriarcat, ni participer à aucune autre cérémonie sacramentelle. L'Église de Jérusalem prie pourtant pour la rapide solution du schisme, sur la base des conditions canoniques prévues par l'Église ». Cependant d'après *S*, nº 44, le patriarcat a informé le Synode bulgare que la question du schisme n'existe plus pour lui.

Une conférence des VIEUX-CROYANTS « bezpopovcy » (sans prêtres), événement assez insolite, s'est tenue les 13, 14 et 15 septembre à Wilno (Pologne) sous la présidence du vice-président du Conseil suprême de la confession, B. A. Pimonov (1).

Des délégués étaient venus de Lithuanie, Esthonie et Prusse orientale. Voici les résolutions : réunion d'un concile, premier en date depuis la guerre mondiale, à Riga ou Wilno. Une commission préparatoire de 14 membres siégera en février à Kaunas (Lithuanie) ; mesures pour la formation des clercs et catéchistes, pour l'édition

(1) *S*, nº 40. On trouve une relation dans *SŒPI*, nº 40.

des livres liturgiques, scolaires et des périodiques traitant de liturgie et de pédagogie religieuse.

Relations interconfessionnelles. — ENTRE ORTHODOXES ET ANGLICANS. — L'ANGLICAN AND EASTERN CHURCHES ASSOCIATION a fêté son 74e anniversaire le 9 novembre par une liturgie à l'église russe de Buckingham Palace Road et par une réunion l'après-midi.

La FELLOWSHIP DES SS. ALBAN ET SERGE. — Pour les détails de son activité on peut consulter *From the Secretary's Diary* dans *Sobornost*, nº 15. Nous y trouvons deux choses à noter ici.

Le Dr Zernov trouve que la dernière conférence de High Leigh a eu trois points d'un intérêt particulier : la participation plus nombreuse d'orthodoxes non-russes (roumains, serbes, bulgares et indiens), ce qui correspond au caractère de la *Fellowship* qui n'est pas anglo-russe, mais anglo-orthodoxe ; la participation d'étudiants russes de la jeune génération qui montrèrent autant d'intérêt que leurs aînés pour l'œuvre de l'Union ; la participation de chrétiens luthériens et des Églises libres. Ce dernier point a donné une réponse à la question de savoir quelle est la place des chrétiens non-anglicans et non-orthodoxes dans la *Fellowship* : celle-ci est un lieu de rencontre entre l'Occident et l'Orient chrétiens, et sa tâche de restaurer une conception intégrale de l'Église est facilitée et enrichie par le contact avec des traditions chrétiennes différentes, ce qui pare aussi au danger de provincialisme et de sectarisme.

On a décidé de donner en mémoire de BISHOP FRERE une icone pour sa tombe à Mirfield.

Des membres anglicans sont allés en été en ESTHONIE et ont participé à Petseri à la conférence du mouvement des étudiants chrétiens. Deux missionnaires catholiques s'y sont trouvés en même temps. Les hôtes anglicans ont dissipé l'idée de certains Esthoniens sur une Église anglicane luthéranisée (1).

(1) *CT*, 19 août.

Le Saint-Synode a confié à la Faculté de théologie d'Athènes l'étude scientifique de la question de la VALIDITÉ DES ORDINATIONS ANGLICANES. (On sait que l'Église de Grèce compte parmi les autocéphalies qui ne se sont pas encore prononcées à ce sujet).

L'ÉVÊQUE ANGLICAN de GIBRALTAR a visité pendant les mois de septembre et octobre les parties balkaniques de son diocèse.

A l'installation du nouveau CHAPELAIN ANGLICAN à BUCAREST, le 16 octobre, le R. P. Vintilescu, secrétaire du patriarche, lui a souhaité la bienvenue en déclarant que son ministère dépasserait de beaucoup le simple ministère paroissial, et en rappelant les prières qu'orthodoxes et anglicans font pour l'unité *(CT*, 4 nov., 504).

La colonie orthodoxe russe de SYDNEY (Australie) avait été autorisée par le curé anglican de *Christ Church, St. Laurence* à célébrer dans son église une liturgie pour fêter le 950e anniversaire du baptême de la Russie. L'archevêque anglican, le Dr Mowll, s'y est opposé pour de *grave constitutional reasons*. *CT*, 26 août, 205, exprime son étonnement devant cette mesure qui lui semble injustifiée et rappelle un cas récent d'intercommunion orthodoxo-anglicane (1).

Mgr EULOGE a assisté au CHURCH CONGRESS de Bristol au début d'octobre.

Le Rev. E. C. Boggers, exécuteur du testament littéraire de feu F. GAVIN, désirerait avoir en communication toutes les lettres de celui-ci qui pourraient se trouver dans les mains de ses correspondants (1).

ENTRE ORTHODOXES ET AUTRES CHRÉTIENS. — Nous avions annoncé le congrès international VIEUX-CATHOLIQUE à Zurich du 26 au 29 août (p. 267). Les principaux sujets œcuméniques traités furent : la conférence d'Édimbourg

(1) *LC*, 5 oct. ; *CT*, 28 oct.

1937, la relation entre Tradition et Écriture, le service de l'Église au monde. Les Églises orthodoxes de Roumanie, Yougoslavie, Tchécoslovaquie et de l'émigration russe étaient représentées. Le patriarche de Constantinople, spécialement invité par le Dr Küry, avait envoyé comme représentant Mgr Germanos de Thyatire. Du côté catholique notons la présence de M. O. Bauhofer. L'Église luthérienne de Suède s'était fait représenter par le Rev. G. A. Dannell (1).

W. ASSUR dans un article sur le christianisme en Lettonie constate par expérience la grande affinité entre le CHRISTIANISME PROTESTANT ET ORTHODOXE, qui se manifeste maintenant grâce à la dispersion russe et qui était trop peu connue au XVIe siècle lors de la Réforme (2).

MOUVEMENT ŒCUMÉNIQUE. — La réunion du comité de Continuation du MOUVEMENT FAITH AND ORDER tenu du 29 août au 1er septembre à Clarens, sous la présidence du Dr Temple, archevêque de York, s'est occupé du Conseil œcuménique (les mêmes difficultés que précédemment à Édimbourg se sont fait jour, mais il a été décidé à une grande majorité de poursuivre les négociations avec les Comités du Conseil ; ceux-ci modifieront ou plutôt préciseront en conséquence le projet de Constitution qui sera envoyé aux Églises), de la question des études théologiques et de la question de la liturgie et de l'intercommunion (où une grande réserve a été manifestée par les anglicans à l'instigation de l'archevêque de Dublin, mais les études liturgiques ont reçu une approbation).

Le Dr R. N. Flew, président du Wesley House de Cambridge, a été élu président du Comité d'études à la place du Dr Headlam, évêque de Gloucester. Ce comité aura une branche

(1) On peut trouver les détails dans *Int. Kirchl. Zeitschr.*, n° 4.
(2) *Eine Herde...*, n° 38.

américaine. Le sujet sera la nature de l'Église (1). Cette réunion a été suivie par les séances du comité administratif, du comité provisoire du Conseil œcuménique et de quelques collaborateurs intellectuels de différents mouvements œcuméniques, sous la présidence celle-ci du pasteur M. Boegner. Le comité provisoire du Conseil œcuménique se réunira à Paris du 28 au 30 janvier 1939.

Le premier projet de constitution du CONSEIL ŒCUMÉNIQUE a été approuvé par beaucoup de dénominations chrétiennes. On peut trouver leur liste dans le *Federal Council Bulletin* de septembre. Quant à la position orthodoxe envers le Conseil, Canon J. A. Douglas et le Rev. F. J. Bloodgood, délégué américain à la conférence de Clarens, ne sont pas d'accord. Le premier la trouve de plus en plus négative en se basant sur les revues orthodoxes, grecques, roumaines, etc., et sur de la correspondance privée, tandis que le second la trouve plus favorable (2). Nous n'avons rien trouvé dans la presse orthodoxe à part un article dans le *Messager* de Mgr Euloge dont il sera parlé plus bas et *S*, nº 38, qui est plutôt sympathique au Conseil, parce que ses décisions ne pourront lier l'Église orthodoxe ; cependant la représentation que celle-ci y aura est trop peu proportionnée à son importance.

A propos de la participation orthodoxe au Mouvement œcuménique le journal écrit : elle est nécessaire non seulement « pour être au courant de ce qui se fait dans ce domaine, mais aussi pour influencer — au moins en certaines occasions — la direction de ce Mouvement et pour que le monde hétérodoxe ait une idée plus correcte de l'Orthodoxie, pour qu'il apprenne à connaître sa doctrine, ses canons, sa liturgie et constitution ». Le Mouvement pourrait aussi rappeler aux autocéphalies orthodoxes la nécessité de s'unir davantage en vue de la convocation d'un concile œcuménique.

(1) Les minutes de Clarens ont déjà paru : *World Conference on Faith and Order. The 1938 Meeting of the Continuation Committee held at St. George's School, Clarens, Switzerland, August 29-September 1, 1938.* Nº 91. Cfr aussi *SŒPI*, nº 38-39 ; *LC*, 29 sept., 287, par un membre américain, le Rev. F. J. Bloodgood.

(2) *LC*, *loc. cit.*, et 26 oct., 402.

Nous avons annoncé la constitution en Angleterre d'un *Council on the Christian Faith and the Common Life.* Une proposition soumise aux Églises de Grande-Bretagne a paru sous forme de fascicule à Edinburgh House (Londres, 2 Eaton Gate) pour 3 d.

L'ALLIANCE UNIVERSELLE POUR L'AMITIÉ INTERNATIONALE PAR LES ÉGLISES a tenu son assemblée plénière à LARVIK (Norvège) du 26 au 29 août. Parmi les délégués orthodoxes Mgr Stéfane de Sofia et le Dr. Zankov.

Le nouveau président à la place de l'évêque Ammundsen décédé est le Dr. Merrith. L'Alliance s'est occupée de la question des minorités nationales et confessionnelles et des chrétiens persécutés. Un appel en faveur des chrétiens de Russie a demandé aux comités nationaux d'intervenir auprès de leurs Gouvernements afin qu'ils interviennent à leur tour en faveur de la religion en URSS. On attira l'attention sur la propagande universelle des sans-Dieu. On rappela à tous les chrétiens le devoir de tirer par leurs prières le plus de profit spirituel possible des martyrs en URSS. « Puisse le sang des martyrs être la semence de l'Église nouvelle » (*Les Églises à l'œuvre,* oct.). Avec ce fascicule cette revue cesse de paraître à cause des modifications qu'apportera dans le travail œcuménique le Conseil œcuménique.

A la réunion du Comité général de la FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS CHRÉTIENNES D'ÉTUDIANTS à Bièvres (France) du 8 au 18 août le secrétaire général, le Dr. W. A. VISSER 'T HOOFT, bien connu de nos lecteurs, a été élu président.

Sous la présidence du prof. E. Choisy, l'OFFICE CENTRAL D'ENTR'AIDE DES ÉGLISES s'est réuni à Bâle. Il a distribué en 1938 500 mille francs suisses aux chrétiens russes, arméniens et nestoriens (1).

Unionisme. — Le 22 juillet 1938, il y a eu cinquante ans

(1) *SŒPI,* n° 38-39.

qu'est mort M. J. Scheeben. Voici comment Mgr Grabmann caractérise sa méthode théologique :

Sa spéculation n'est pas une dialectique ni une syllogistique, mais une pénétration du contenu de la Révélation et de la foi, faite d'une connaissance organique, pragmatique et indépendante, de toute la Tradition théologique ; elle est une envolée spirituelle dans la réalisation de la *Fides quaerens intellectum*, un exposé des mystères du christianisme dans leur dépendance intérieure et leur réciproque illumination (*Der kath. Gedanke*, 1938, nº 3).

Hochland de juin, p. 183-93, a publié un article de D. Hildebrand Beck, O. S. B. : Urkirche und Ostkirche und die ökumenische Idee, qui retrace l'éclosion après guerre de l'intérêt dans l'Église catholique, d'Allemagne surtout, pour l'Église d'Orient, et le fléchissement subséquent de cet intérêt (les couleurs nous en semblent exagérées) par suite du manque d'études sérieuses pour le soutenir. (L'auteur qui était trop jeune alors vient de publier maintenant dans *Orient. Christ. Analecta* un volume : *Vorsehung und Vorherbestimmung in der theologischen Literatur der Byzantiner* pour tâcher de combler un peu cette lacune). En conclusion il émet quelques considérations très pertinentes. En voici deux :

Il faut volontiers concéder une chose : bien que l'Église catholique-romaine se réserve exclusivement la catholicité, sa catholicité n'embrasse pas, à cause des nombreux schismes, la plénitude extensive qui lui est propre en principe. Le danger peut aussi exister que ce que j'appelerais à contrecœur — pour ne pas être mal compris — la catholicité intensive ne soit rétrécie à cause des décalages et des changements qui se produisent. Il est tout naturel alors que l'Église, quel que soit l'accent qu'elle puisse mettre sur sa propre vérité, ne peut passer indifférente devant le travail pour la réunion. Et ceci pas seulement parce qu'elle doit considérer ce problème en liaison avec le salut des âmes de ceux qui sont en dehors d'Elle, et donc à cause de sa vocation pastorale, mais aussi et avant tout, parce que ce problème est lié à sa propre réalisation plénière et à la venue du Royaume de Dieu (p. 192).

N'est-ce pas, en d'autres mots, ce que l'article sur la

méthode irénique voulait signifier en distinguant l'unionisme « apostolique » et « œcuménique » (n° 3, p. 254) ?

Le domaine de ce travail (unioniste) est si délicat, ce travail lui-même dépend de tant d'influences incontrôlables, qu'il ne peut être dans l'esprit de l'Église et que ce serait aussi témoigner de peu de compréhension, que d'exiger à chaque occasion « convenable » un compte sévère de ceux qui consacrent pour ce grand but leurs force, paix et vocation, trois choses sans lesquelles on n'avancerait guère. N'y aurait-il donc plus d'*économie* (p. 193) ?

L'archiprêtre G. Lomako consacre au Mouvement œcuménique un article dans *Cerkovnyj Věstnik Zap.-evrop. Eparchii* (Messager de la juridiction de Mgr Euloge), n° 8 et 9-10, pour condamner les attitudes de certains orthodoxes russes, exprimées dans le Recueil orthodoxe sur le problème (cfr *Irén.*, 10 (1933), 305 suiv.) et l'article de L. Zander analysé dans le présent fascicule, p. 506.

Les critiques peuvent se ramener à deux chefs : l'idéologie œcuméniste inspirée d'une espèce de dialectique cherche une Église future et ne croit donc pas à l'existence actuelle de l'Église du Christ nonfaillie et infaillible ; les moyens qu'elle préconise pour atteindre ce but sont des moyens humains, politiques et autres. (Ce reproche est adressé au Conseil œcuménique ; les conférences œcuméniques de 1937 ont été, d'après un prélat orthodoxe qui y assistait, non des « conciles œcuméniques », mais des « tours de Babel »).

Le Mouvement œcuménique inspiré de cette idéologie amènera non l'établissement de l'Église du Christ, mais sa suppression. Les penseurs orthodoxes qui s'en sont laissés surprendre portent une lourde responsabilité. Le P. L. propose de son côté et dans la perspective de l'Union, une intensification de l'unité entre les autocéphalies orthodoxes (tandis que les « œcuménistes » voudraient constituer un bloc orthodoxe slave mystique vis-à-vis de l'Orthodoxie grecque juridique), afin de faire briller l'Église orthodoxe parmi les nations et les attirer dans sa seule arche de salut. Seule la collaboration avec les hétérodoxes dans les questions sociales serait possible et sans danger.

Faut-il dire que malgré des remarques judicieuses, la position du P. L. méconnaît l'existence d'une « dialectique » dans la vraie Église du Christ ?

Le dernier fascicule de PUT, nº 57, contient entre autres un article plein de nuances par G. P. FEDOTOV, *Langue slave ou russe dans la liturgie*, et *Un théologien anglican dans la Russie de l'empereur Nicolas Ier*, par N. ZERNOV.

Il nous faut nous arrêter plus longuement sur ce dernier article. L'A. explique la division de l'Église russe de l'émigration en face du problème œcuménique (on vient d'en voir un exemple plus haut) par une théologie insuffisante sur la nature de l'Église et ses limites, problème vital s'il y en a pour l'avenir du christianisme. Il faut donc l'étudier et c'est pour en poser quelques éléments que le Dr. Z. étudie les négociations de William Palmer avec les Églises orthodoxes, surtout avec les représentants de l'Église russe (*Irénikon* a traité ce sujet en 1932, 321-44). Les incompréhensions alors venaient de ce que Palmer parlait le langage du IVe siècle à des théologiens orthodoxes du XIXe, latinisés ou protestantisés. En conclusion, M. Z. croit que la position de P. était bien orientée. Notons l'accent que l'article met sur les traditions orientales de l'Église d'Angleterre, ranimées après la Réforme et qu'il souhaite, sans doute, encore voir s'intensifier.

Pour éclairer les relations anglo-orthodoxes le dernier fascicule de SOBORNOST apporte un article « illuminating » du Rev. M. A. Ramsey, *The Significance of Anglo-Orthodox Relations.*

Elle est de découvrir non tellement le schisme extérieur que le schisme intérieur entre la Doctrine, la *Worship* et l'Ordre dans la vie des chrétiens, duquel l'extérieur découle. Ce schisme intérieur est le moins prononcé chez les orthodoxes et les plus prononcé dans la «synthèse thomiste» dont l'erreur serait de vouloir être une synthèse, tandis que notre connaissance religieuse ne peut être que fragmentaire ici-bas.

Le Rev. G. W. H. HEWITT veut mettre les orthodoxes au courant du « *Romanism* » *in the Church of England* dont il décrit avec humour, charité et perspicacité les différentes orientations.

Enfin un compte rendu sur la traduction anglaise d'É. GILSON, *La Philosophie de saint Bonaventure*, constate avec

joie que philosophie scolastique ne s'identifie pas avec thomisme.

Un nouveau fascicule d'ŒCUMENICA apporte un article du Dr GOUDGE de *Christ Church, En marge de Mœhler* (à propos de la nouvelle traduction que nous avons signalée). Voici une passage à relever :

Après cet aveu constatons que le livre met en relief une fois de plus ces traits de l'Église romaine que les non-romains trouvent si fatigants, le mur contre lequel se brise *toute discussion sérieuse* : la tendance insupportable de toujours *parler de haut en bas*, d'ignorer les faits acceptés de tous, d'assumer des prémisses qui n'ont pas de fondement et de revendiquer une espèce de certitude mystique qu'on a raison, qui naturellement rend tout argument vain. Tout ceci doit aussi être changé si on veut faire quelque progrès.

« La certitude mystique qu'on a raison », qui, si elle est vraie, est la foi, ne peut pas évidemment disparaître des discussions, et ce n'est que mal comprise qu'elle pourra empêcher de voir les complexités humaines.

Le R. P. HEBERT donne un article intéressant sur *Autorité de l'Écriture et de la Tradition*. Dans l'Éditorial un passage à propos du *Doctrinal Report* fondamental pour toute la position du « catholicisme non-romain » :

Mais l'essentiel est ceci ... un appel est fait à l'*autorité intrinsèque de la vérité elle-même* et non seulement à l'autorité extérieure de la tradition ecclésiastique. Nous devons croire ces choses parce qu'elles sont vraies et non pas simplement parce qu'il nous est enseigné d'y croire.

Mais si le magistère ecclésiastique enseigne de croire à des choses n'est-ce pas parce qu'elles sont vraies ?

Nous trouvons dans *S*, n° 33-34, p. 4, un résumé d'un mémoire sur l'UNION EN POLOGNE par Mgr BUKRABA, évêque de Pinsk.

Les principaux obstacles qu'il voit sont : 1) l'absence chez les orthodoxes de la conscience que leur religion est fausse ; 2) la présence

chez eux de la conscience que le catholicisme est la religion polonaise et celle des seigneurs ; 3) l'animosité du clergé orthodoxe envers les conversions au catholicisme à cause de la diminution subséquente de leurs revenus ; 4) le peu de sympathie que les autorités civiles ont pour l'Union. Mgr B. propose le retour aux traditions de Brest et de Florence, c'est-à-dire les négociations avec la hiérarchie orthodoxe.

A propos du CONCILE DE FLORENCE dont on a commencé du côté catholique à fêter le centenaire, le professeur H. ALIVISATOS exprime encore une fois l'opinion orthodoxe courante qu'il n'a été qu'un événement politique dénué de tout sens religieux et regrette les manifestations catholiques à son propos (*Ἱερὸς Συνδεσμός*, 29 octobre et 26 novembre 1937).

Nous avons recensé *Der Katholizismus, sein Stirb und Werde* cette année, p. 394 suiv. Le Rev. W. K. Lowther Clarke lui consacre une longue analyse dans *Theology* de novembre, qui finit par cette boutade :

Mon seul commentaire est que tout le point de vue est si essentiellement anglican, que je me demande si je trouverais bienvenue une réforme dans cette direction. Par là Rome ne perdrait-elle pas ce qui la distingue de nous et fait son exemple si précieux ?

Les ÉDITIONS DU CERF viennent de publier *un nouveau cahier pour le protestantisme*, LA SENSIBILITÉ PROTESTANTE, I. Remarquons-y au milieu d'autres articles de valeur deux études sur Rembrandt d'un point de vue protestant et catholique. Il aura non moins de succès que celui que méritèrent ses prédécesseurs dans les milieux qu'ils désirent atteindre.

Depuis janvier 1939, la revue américaine CHRISTENDOM deviendra formellement œcuménique comme organe du *Joint Executive Committee of the American Section on Life and Work and Faith and Order*, et sera dirigée par un comité dont le rédacteur en chef sera le Dr. H. P. DOUGLASS (Willett, Clark and Co, 40 South Dearborn St., Chicago, Ill.).

MYSTAGOGIE DE SAINT MAXIME (1)

Ne nous éloignons donc pas de la sainte Église de Dieu qui renferme dans le saint ordre des divins symboles qui s'y accomplissent, les grands mystères de notre salut, par lesquels, formant selon le Christ chacun de nous qui se conduit dignement d'après sa compréhension, elle met à lumière la grâce de l'adoption qui nous a été donnée par le saint baptême dans l'Esprit-Saint ; mais de toutes nos forces et notre zèle rendons-nous dignes des divines grâces, plaisant à Dieu par de bonnes actions, ne nous comportant pas « comme les païens qui ne connaissent pas Dieu, dans la passion de la concupiscence » (I Thess., 4, 5), mais comme dit le saint apôtre, « mortifiant nos membres qui sont sur la terre, la fornication, l'impureté, la luxure, toute mauvaise convoitise et la cupidité qui est une idolâtrie, par lesquelles vint la colère sur les fils de l'incrédulité, et toute colère et animosité et les paroles déshonnêtes et le mensonge » (Col., 3, 5-9), et pour être bref, « mettant de côté tout le vieil homme, corrompu par les convoitises trompeuses (Éph., 4, 22) avec les œuvres et les convoitises (Col., 3, 9), marchons d'une manière digne de Dieu qui nous a appelés à son royaume et à sa gloire (I Thess., 2, 12) ; ayant revêtu les entrailles de miséricorde, la bonté, l'humilité, la douceur, la patience, nous supportant les uns les autres dans la charité et nous pardonnant réciproquement si l'un a sujet de se plaindre de l'autre, comme le Seigneur nous a pardonné, et surtout le lien de la perfection, la charité et la paix, à laquelle nous avons été appelés dans un seul corps » (Col., 3, 12-15), et pour le dire en résumé, « le nouvel homme qui se renouvelle sans

(1) Cfr *Irénikon*, 13 (1936), 466-472 ; 595-597 ; 717-720 ; 14 (1937), 66-69 ; 182-185 ; 282-284 ; 444-448 ; 15 (1938), 71-74 ; 185-186 ; 276-278 ; 390-391.

cesse selon la science parfaite à l'image de celui qui l'a créé » (Col., 3, 10). Si nous vivions ainsi nous pourrions arriver au but des promesses divines avec une bonne espérance et « être parfaits quant à la connaissance de sa volonté, portant des fruits en toute sagesse et intelligence spirituelle et croissant dans la connaissance du Seigneur, nous fortifiant en toute puissance selon le pouvoir de sa gloire pour toute édification et longanimité avec joie, rendant grâce au Père qui nous a rendus capables de la participation au sort des saints dans la lumière » (Col., 1, 9-12).

La preuve certaine de cette grâce est la libre disposition de bonne volonté envers le semblable, par laquelle il se fait que chaque homme qui a besoin en quelque chose de notre aide nous devienne familier comme Dieu et que nous ne le laissions pas abandonné et négligé, mais que nous lui montrions avec le zèle convenant, selon nos forces, la disposition qui vit en nous envers Dieu et envers le prochain. L'œuvre est la démonstration de la disposition. Rien en effet n'est tellement facile pour la justification, ni si apte à la déification, si l'on peut ainsi appeler la proximité à Dieu, que la miséricorde offerte de l'âme aux nécessiteux, avec volupté et joie. Car, si le Verbe a montré que celui qui a besoin de bienfaisance est Dieu — « Car, dit-il, tout ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits vous l'avez fait à moi » (Math., 25, 40) — Dieu qui l'a dit, montrera d'autant plus vraiment Dieu par la grâce et la participation, celui qui peut faire le bien et le fait, parce qu'il a pris par une bonne imitation la force et la propriété de sa propre bienfaisance. Et si le pauvre est Dieu par la condescendance de Dieu qui s'est fait pauvre pour nous (II Cor., 8, 9) et qui a pris sur Lui par ses propres souffrances les souffrances d'un chacun et qui jusqu'à l'accomplissement du siècle en proportion de la souffrance de chacun souffre toujours mystiquement par sa bonté, avec d'autant plus de raison et en vérité sera Dieu celui qui guérit lui-même de manière divine par la philanthropie en imitation de Dieu les souffrances de ceux qui souffrent, et qui se montre avoir dans sa disposition et toute proportion gardée la même puissance de la providence salvatrice que Dieu a.

Qui est donc si lent et paresseux, par rapport à la vertu, pour ne pas désirer la divinité quand on peut acquérir celle-ci à si bon

compte, avec tant de facilité et d'aisance ? Sûre et inviolable est la garde de ces choses, aisée la voie qui mène au salut ; je crois qu'aucun des biens ne sera conservé sans détriment pour celui qui les possède en dehors de cette voie : l'indépendance ou le soin de soi-même, par lesquels, apprenant à voir et à considérer les choses qui nous regardent nous seuls, nous nous libérons des souffrances vainement dommageables causées par les autres. Car si nous apprenons à nous voir et à nous examiner uniquement nous-mêmes, jamais nous ne nous occuperons des choses d'autrui quelles qu'elles soient. Reconnaissant comme l'unique juge, sage et juste, Dieu qui juge sagement et justement toutes les choses qui arrivent selon la raison, d'après laquelle elles existent, et non selon la manière dont elles sont apparues ; selon cette même raison aussi les hommes pourraient peut-être juger, eux qui regardent vaguement les apparences, alors que ce n'est pas toujours en elles qu'est la vérité ni la raison de ce qui se fait. Mais Dieu, voyant le mouvement caché de l'âme et l'invisible impulsion, et la raison même d'après laquelle l'âme se meut, et le but de cette raison intime, c'est-à-dire la fin prévue de chaque action, juge justement, comme j'ai dit, toutes les actions des hommes ; et si nous nous efforçons d'accomplir cela, et si nous nous limitons à nous-mêmes sans nous mêler des choses du dehors, nous ne permettrons pas à l'œil ou à l'oreille ou à la langue ni de voir ni d'entendre, ni de dire ce qui regarde les autres, et cela d'aucune manière, s'il est possible ; sinon en nous permettant de nous occuper de ces choses plutôt avec sympathie mais sans nous abandonner à la passion, nous nous autoriserons à les voir, entendre et dire pour notre avantage, et seulement pour autant qu'il semble bon à la raison divine qui les dirige. Car rien ne glisse plus facilement vers le péché que ces organes lorsqu'ils ne sont pas réglés par la raison, et d'autre part, rien n'est plus apte à la rédemption que ceux-ci, lorsque la raison les commande, les mesure et les conduit vers le devoir et où elle veut.

Ne négligeons donc pas selon nos forces d'obéir à Dieu, qui nous appelle à la vie éternelle et à une fin bienheureuse, par l'accomplissement de ses divins et salutaires commandements, pour obtenir miséricorde, et trouver grâce en vue du secours opportun. Car la grâce, dit le divin apôtre, est avec tous ceux qui aiment Notre-

Seigneur Jésus-Christ dans l'incorruptibilité, dans la vertu, et avec la sainteté pure et sincère de la vie, en faisant sa volonté et en ne falsifiant aucun de ses commandements divins.

Tout ceci à ce sujet, je l'ai exposé selon mes forces, comme on me l'a appris, comme solde de l'obéissance, n'osant pas toucher à des choses plus mystiques et plus élevées. Si toutefois quelqu'un parmi ceux qui sont désireux d'apprendre, veut les connaître, qu'il aborde ce qui a été élaboré divinement par saint Denys l'Aréopagite et il trouvera la vraie révélation de mystères ineffables, dont le genre humain a été gratifié par son intelligence et sa langue divines « pour ceux qui hériteront le salut ». Et si ces choses ne sont pas tombées loin de votre désir, grâce en soit rendue au Christ, le dispensateur de tous les biens et à vous qui m'avez contraint à ce qu'elles soient dites. Mais si elles sont restées loin et beaucoup au-dessous de votre espoir, qu'est-ce que je souffrirai ou ferai, moi qui n'ai pas eu la force de les dire ? Car il faut pardonner, non punir la faiblesse, il faut plutôt approuver et non blâmer de se permettre cette tâche et d'accepter, surtout par vous, auquel il a été enjoint d'aimer pour Dieu. Et à Dieu plaît tout ce qui d'après les propres forces est proféré par l'âme sincèrement, même si cela semble être petit, en comparaison des grandes choses : celui qui n'a pas même repoussé la veuve offrant ses deux oboles, quelle qu'ait été cette veuve et ses deux oboles — que ce soit l'âme devenue veuve du vice, qui a rejeté comme son mari l'ancienne loi, n'étant pas encore digne de la sublime conjonction avec le Verbe et Dieu, mais offrant toutefois en qualité de gage comme des oboles, une raison et une vie jusqu'alors conformes entre elles ; ou bien la foi et la bonne conscience ; ou l'habitude et l'activité dans les choses bonnes ; ou la contemplation et l'ascèse qui leur correspondent ; ou la gnose et la vertu proportionnée ; ou les raisons qui sont un peu plus élevées, je veux dire celles qui sont dans la loi matérielle et écrite : quand l'âme a acquis ces raisons, elle les offre en les dépassant et abandonnant comme toute sa vie et son existence, voulant uniquement être unie au Logos et à Dieu : et elle accepte d'être veuve des modes et des usages et coutumes violentes selon la nature et la loi, tout comme on devient veuve des hommes — à moins que le sens de ce passage ne fasse allusion par la lettre qui s'est accomplie

dans l'histoire à quelque chose de plus spirituel que tout ceci et visible seulement à ceux qui ont l'intelligence pure, car toutes les choses qui semblent grandes en vertu aux hommes, sont petites comparées à la raison initiée à la théologie ; mais quoiqu'elles soient petites, de matière ordinaire et de peu de valeur, elles portent quand même comme les monnaies d'or, matière la plus précieuse que les riches offrent, le même cachet royal ayant en plus l'intention de celle qui les donne de toute son affection.

Imitant moi aussi cette veuve, j'ai offert à Dieu et à vous bien-aimés, ces pensées et paroles sur le sujet que vous m'avez demandé, provenant d'une intelligence et d'une langue mesquines et pauvres, je les ai offertes comme des oboles, tout en priant votre âme bénie et sainte : d'abord de ne pas demander une explication écrite de ce que j'ai dit pour deux raisons, premièrement parce que je n'ai pas encore acquis la chaste et constante crainte de Dieu, ni la solide habitude de la vertu, ni la stable et calme fermeté de la vraie justice qui procurent le plus l'assurance aux paroles, deuxièmement parce que, étant encore troublé par une grande agitation des passions, comme par une mer sauvage, et étant encore loin du port de la divine tranquillité, et voyant encore dans l'obscurité le terme de la vie, je ne veux pas avoir comme accusateur en plus de mes actions la parole écrite ; ensuite ayant accepté le don de mon obéissance, s'il est nécessaire, recommandez-moi par vos prières au Christ, le grand et seul Dieu et Sauveur de nos âmes, auquel soient la gloire et la force, avec le Père et le Saint-Esprit, dans tous les siècles. Amen.

Revue des Revues anglaises
1936, 1937.

On remarque dans les Revues anglaises catholiques et non-catholiques durant ces deux années, une double tendance : d'abord le désir de connaître de façon plus approfondie les doctrines des autres confessions, et ensuite, conséquemment, un effort à approfondir les doctrines des propres confessions sur les points où elles diffèrent des autres. Cette double tendance, en raison des questions d'Union et d'intercommunion débattues entre anglicans et orthodoxes, se manifeste surtout à l'endroit des notions d'Église, d'Évangile, de Symbole de foi, de Sacrement, d'Épiscopat (termes empruntés au Quadrilatère de Lambeth 1920), avec une préoccupation de rechercher leur signification en remontant aux réalités plus fondamentales de Corps mystique, Parole de Dieu, Tradition, Ministère, Hiérarchie.

Les Revues que nous analyserons prêtent aussi une attention toute spéciale à l'activité « œcuméniste », c'est-à-dire celle qui concerne les relations des confessions entre elles pour déterminer leur position respective sur le terrain doctrinal, canonique ou simplement social. Cette activité « œcuméniste » est aujourd'hui sous le signe de ce que le R. P. Pribilla appelle : *Die Ueberwindung der konfessionellen Fremdheit* (*Stimmen der Zeit*, sept. 1936). Cet effort de compréhension se concentre dans les Revues catholiques anglaises et américaines sur les doctrines et la vie religieuses de l'anglicanisme — nous le signalons à titre d'information — dans les Revues anglicanes sur les doctrines et la vie religieuse des orientaux.

Toutes les Revues montrent un égal intérêt pour la situation religieuse en URSS ; nous n'oublierons pas d'en parler.

REVUES ANGLAISES

A. REVUES CATHOLIQUES

THE CLERGY REVIEW. Revue mensuelle de culture religieuse rédigée par le clergé anglais. Vol. XI, 1936.

Derek Harbord. — The Future of Anglicanism (p. 85-100). L'anglicanisme ne provoquera pas la séparation entre l'Église et l'État en Angleterre.

Rev. C. C. Martindale, S. J. — Anglo-Catholicism from Another Point of View (p. 120-126).

Vol. XII, 1936.
I. C. Brook. — The Psychological Conflict of the « Roman Anglicans » (p. 382-387).

Vol. XIII, 1937 ; vol. XIV, 1937.
Beck. — The Reformation Mind (p. 31-42).

BLACKFRIARS. Revue mensuelle de culture générale publiée par les dominicains anglais. Vol. XVIII, 1936.

V. White, O. P. — An Evangelical Approach to Catholicism (p. 827-832).

Vol. XVIII, 1937.
H. Saint-John, O. P. — Pietas Anglicana (p. 190-197). Expose ce qui a retenu Lord Halifax dans l'anglicanisme.

M. J. Congar, O. P. — Rome, Oxford, Edinburgh (p. 646-659).

H. Saint-John, O. P. — Faith and Order (p. 828-834). Recension du tome second de l'ouvrage de M. Messenger : *The Reformation, the Mass and the Priesthood* ; critique du point de vue œcuménique.

J. Danzas. — Russian Sophiology (p. 762-773 ; 842-848). Étude substantielle sur l'origine, le développement et la valeur de la doctrine sophiologique en Russie.

THE MONTH. Revue mensuelle de culture générale publiée par les jésuites anglais. Vol. CLXVII, 1936 ; Vol. CLXVIII, 1936.

J. K. — The Church, Without and Within (p. 174-178). Les mots « Église » et « catholique » devraient être réservés à la seule Église romaine.

Vol. CLXIX, 1937.
R. J. Dingel. — A Methodist Revival (p. 44-49). Signale des tendances romanisantes chez les méthodistes du Pays de Galles et des Cornouailles.

L. Hicks. — The Protestantism of Anglicanism (p. 150-158). Les premiers théologiens anglicans ne professaient pas pour S. Augustin, l'apôtre de l'Angleterre, et S. Bède, la vénération qu'on trouve aujourd'hui chez les prélats anglicans et jusque chez le chef de leur hiérarchie.

J. K. — The Anglican Scene (p. 170-173). Les anglicans sont loin d'admettre la doctrine de l'Eucharistie telle qu'elle existe chez les orthodoxes.

A. G. Herring. — Modernism, Solvent of Faith (p. 306-312). La théologie de Barth, réaction contre le modernisme, est pire que cette erreur.

D. Attwater. – The Orthodox Eastern Church (p. 501-509). Renseignements généraux sur l'Église byzantine orthodoxe ; l'auteur note qu'elle n'a jamais adhéré aux compromissions de doctrine des conférences pan-chrétiennes, mais s'y est rendue uniquement « pour témoigner la vérité ».

Vol. CLXX, 1937.

D. Attwater. – The Faith of the Orthodox (p. 41-48). Indique les divergences de doctrine entre catholiques et orthodoxes concernant l'Église, l'Eucharistie, l'Immaculée Conception, le Mariage.

J. Murray. – Origen, Augustine and Plotinus (p. 107-117). Précise l'influence de Platon sur Origène et de Plotin sur S. Augustin.

A. Goodier, S. J. — East and West. A Theological Approach (p. 407-413).

Analyse l'ouvrage de S. Bulgakov : La sagesse de Dieu (Sophiologie) ; conclusion : sur les choses fondamentales, l'Orient et l'Occident sont d'accord et, dans la doctrine de l'Église, en poussant l'exposé des divergences, celles-ci pourraient reconnaître des accords.

THE TABLET. Hebdomadaire contenant des articles de large information sur les questions religieuses actuelles. Vol. CLXIX, 1937.

D. B. Winslow, O. S. B. — The Anglicans and Rumanian Orthodox Relations (p. 154-156).

Vol. CXX, 1937.

THE EASTERN CHURCHES QUARTERLY. Revue trimestrielle consacrée à l'étude de l'Orient chrétien. Vol. I, 1936.

F. Grivec. — The Church the Body of Christ (p. 1-5 ; 29-32). La doctrine du Corps mystique suppose une hiérarchie avec un chef unique et une large coopération des fidèles à la vie liturgique et ecclésiastique : par ce côté on peut retrouver des éléments de la doctrine orthodoxe de la « Sobornost ».

Vol. II, 1937.

D. B. Winslow, O. S. B. — The Orthodox and Anglican Orders (p. 1-9 ; 53-65).

D. Th. Wesseling. — Vladimir Soloviev (p. 12-26 ; 65-78 ; 121-137; 185-202). Étude sur le théandrisme et la sophiologie de V. S. basée presque exclusivement sur l'ouvrage « La Russie et l'Église Universelle ».

B. REVUES NON-CATHOLIQUES

THE HIBBERT JOURNAL. Périodique trimestriel de culture générale. Vol. XXXIV, 1935-1936.

J. B. Prat. — The Function of Religion in Modern Life (p. 418-429). La religion est purement immanente ; le « sens de Dieu » c'est le « sens cosmique » qui est en nous.

Vol. XXXV, 1936-1937.

M. C. Pearce. — Karl Barth as a Post-War Prophet (p. 365-379). La religion de Barth est totalement transcendante.

THE CHURCH QUARTERLY REVIEW. Revue trimestrielle de la Faculté de théologie de King's College à Londres. Vol. CXXII, 1935-1936.

A. G. Hebert. — Open Communion (p. 32-46). Préconise l'absorption des non conformistes par l'Église d'Angleterre : l'intercommunion sans absorption étant contraire à l'unité de foi, à la doctrine de la grâce et de l'Église.

N. Zernov. — Moscow the Third Rome (p. 257-282). Prétend que la vie de communauté dans l'Église romaine est basée sur la crainte et la violence ; la Russie orthodoxe introduira une nouvelle vie de liberté et d'amour.

Vol. CXXIII, 1936-1937.

Bishop of Gloucester. — Church and State (p. 15-23). « Je crois que la seule base d'un statut ecclésiastique (Church order) est la loyauté vis-à-vis des exigences spirituelles de l'Église et de l'autorité de l'évêque, qui lui-même se montre loyal à ces exigences ».

J. A. Douglas. — The Practice of the Orthodox Communion in the Matter of Divorce (p. 105-111). L'auteur émet l'opinion que la multiplicité des divorces dans l'Église byzantine non-catholique a été introduite il y a mille ans par une interprétation métaphorique du précepte de S. Paul, qui déclare un des époux libre à la mort de l'autre ; à cette époque la mort morale d'un époux vis-à-vis de l'autre était regardée comme une raison suffisante pour que l'autorité ecclésiastique déclare le divorce.

Finland and Rumania (p. 322-336). Préliminaires, texte des accords intervenus entre l'Église d'Angleterre d'une part, d'autre part l'Église orthodoxe de Roumanie, ensuite les luthériens de Finlande.

Vol. CXXIV, 1937-1938.

THEOLOGY. Organe mensuel de la *Society for Promoting Christian Knowledge*. Vol. XXXII, 1936.

A. H. Simpson. — The Bolshevist View of Life (p. 203). Le bolchevisme exige la foi dans le matérialisme et se maintiendra ou tombera avec ce dogme. Ce matérialisme a rejeté l'idéalisme hégélien, il en conserve la dialectique.

Vol. XXXIII, 1936 ; Vol. XXXIV, 1937.
B. J. Kidd. — Validity, Name and Thing (p. 19-28). Expose la doctrine de S. Augustin et de S. Thomas d'Aquin sur la validité et la licéité des ordinations.

N. Zernov. — The Eucharist and the Unity of the Church (p. 153-159). Oppose la méthode qu'il appelle « autoritaire » par décision doctrinale à une méthode dite eucharistique, c'est-à-dire l'union dans le culte sans intercommunion et qui donnerait la conviction d'être un même corps dans le Christ (méthode à tout le moins très subjective).

THE EAST AND WEST REVIEW. Revue trimestrielle missionnaire de la S. P. C. K. à Londres. Vol. II, 1936.

A. H. Rees. — Ethiopia and her Church (p. 22-29).

Vol. III, 1937.
R. S. Heywood. — Movements towards Union in East-Africa (p. 28-34). Obstacles à l'union dans les missions protestantes : concurrences des sectes, manque de coopération, manque de décision.

THE CHURCH TIMES. Hebdomadaire anglo-catholique d'information religieuse. Vol. CXIV, 1936.

We Appeal for Unity (p. 216-217). La Commission établie par l'archevêque de Cantorbéry pour étudier les rapports de l'Église et de l'État en Angleterre a émis entre autres ce vœu : « qu'on crée une plus grande unité de vue entre les différentes écoles de pensée », et ce vœu plus pressant encore que « lorsque l'Église (anglicane) a exprimé librement sa pensée c'est le devoir des fidèles de se soumettre à ses directives ».

Vol. CXV, 1936 ; Vol. CXVI, 1936 ; Vol. CXVII, 1937.

S. T. P. — The Church and the Liturgy (p. 102-103). Critique de l'édition anonyme et sans autorisation ecclésiastique d'un nouveau Missel pour l'usage du clergé anglo-catholique.

Ordained to Teach Faith (p. 289). Rappelle à l'époque des ordinations anglicanes combien est important le ministère de la prédication que les nouveaux ecclésiastiques vont remplir.

THE MODERN CHURCHMAN. Revue mensuelle anglicane destinée à promouvoir la pensée libérale et moderniste. Vol. XXVI, 1936.

V. Rev. W. R. Matthews. — What is Man ? (p. 148-153). Rejette la doctrine catholique de la justice originelle.

H. P. Kingdom. — The Church in which We Believe (p. 322-334). Souhaite une Église où la doctrine soit ouverte à toutes les opinions, les églises ouvertes à tous les cultes ; où il n'y ait pas d'organisation ecclésiastique mais un même esprit.

Rumanian Negotiations (p. 589-594). Le Conseil du *Modern Churchman* proteste contre l'exposé fait à Bucarest de la doctrine anglicane.

P. D. Richardson. — Rumanian Ruminations and Resolves. (p. 658-671). La doctrine admise par la délégation anglicane à Bucarest était amendée dans le sens du concile de Trente.

Vol. XXVII, 1937.

XXIVe Conférence du Modern Churchman, Cambridge (30 août-4 sept).

Right Rev. E. W. Barnes constate qu'une philosophie indépendante de la religion est admise aujourd'hui chez les protestants et les orthodoxes. Il va même jusqu'à affirmer que la morale du communisme est conciliable avec le communisme des premiers chrétiens à Jérusalem.

F. M. Hink. — Œcumenism and Liberal Churches (p. 440-452). L'anglicanisme libéral est le pivôt de l'œcuménisme.

THE NEW GREEN QUARTERLY. Revue trimestrielle anglo-catholique de vulgarisation et d'information religieuses. Vol. II, 1936 (a cessé de paraître).

Sir B. Pares. — Soviet Russia To-Day (p. 218-224). Note les changements survenus depuis quelques années dans la politique, l'éducation, la morale en Russie soviétique. Cette orientation nouvelle se retrouve dans la Constitution ; elle est attribuable au danger de l'hitlérisme qui date de 1933.

REUNION. Bulletin trimestriel anglo-catholique catholicisant. Vol. II, 1936 et 1937.

Rev. Spencer Jones. — Lambeth and Loyalty (p. 259-266). La loi et la soumission à l'Église ne sont que loyauté à l'Église.

D. Rea. — Corporate Reunion (p. 279-286). La réunion se ferait dans un « supraconfessionalisme ».

V. White, O. P. — The Setting of Papal Infallibility (p. 433-448). Explique comment le magistère infaillible a toujours existé dans l'Église et s'est concrétisé dans la personne du Pape.

THE CHRISTIAN EAST. Revue d'information très complète sur la vie religieuse des chrétientés orientales. Vol. XVI, 1936.

Relation sur la visite du patriarche de Roumanie à Londres (juin-juillet 1936) et sur les tractations précédentes entre anglicans et orthodoxes pour la reconnaissance des ordinations anglicanes. Il est à remarquer que le S[t] Synode de Bucarest ne déclare pas ces ordinations valides, mais approuve la conclusion théorique d'un rapport où cette validité est admise.

Vol. XVII, 1937.

Renseignements sur le concordat entre Rome et la Yougoslavie, le Congrès pan-orthodoxe des théologiens, le Mouvement Zoï en Grèce, la formation des prêtres en Bukovine ; enfin sur l'acceptation du rapport de Bucarest par les Convocations de Cantorbéry et d'York. La première Convocation n'a admis le rapport que pour autant qu'il ne contenait rien de contraire à la doctrine anglicane. Position prudente, mais qui laisse l'admission de la doctrine en suspens.

Au sujet de la conférence d'Édimbourg le chan. Douglas écrit que chez les protestants et chez les orthodoxes, le même désir existait d'arriver à un accord sans compromis de doctrine, mais « d'aller au delà des désaccords dogmatiques précis entre les Églises pour chercher jusqu'où à leur base il y a une doctrine rationnelle commune » (p. 68).

SOBORNOST. Bulletin trimestriel de la Fellowship de S. Alban et S. Serge, organe de rapprochement d'idées entre anglicans et orthodoxes. 1936.

S. Bulgakov. — Freedom of Thought in the Orthodox Church (n° 6, p. 4-8).

« Le S[t] Esprit sauve l'Église de l'erreur, mais personne ne peut dire comment où de de quelle manière la décision viendra. Seule la conviction interne de la conscience de chacun peut en témoigner. De là naturellement des conflits tragiques sont inévitables ».

A. Nicov. — The Church of Rumania and Anglican Orders (nº 6, p. 30-32).

L. Zander. — A Philosophical Discipleship (nº 7, p. 20-25). Exposé de la doctrine de S. Bulgakov sur la création, l'homme, le Christ, la Sainte Vierge.

1937.

N. Zernov and E. Mascall. — The Theological Task of the Fellowship (nº 9, p. 35-37). Dans ses nombreuses réunions de propagande, la Fellowship met en présence les doctrines orthodoxes et anglicanes pour faire ressortir les accords et les divergences.

E. I. Watkin.— The Transfiguration of the Cosmos (nº 10, p. 15-21). Cette transfiguration se fera dans l'Église catholique romaine ; elle se fera par la synthèse de la nature et de la grâce, enseignée par le thomisme.

ŒCUMENICA. — Revue consacrée au Mouvement œcuménique. De nombreux articles sont des comptes rendus développés.

A. G. Hebert. — L'Idée d'oblation dans la liturgie primitive (p. 201). Résumé du livre de Lietzmann, *Messe und Herrenmahl.*

GOODWILL. Organe trimestriel de la *World Alliance for Promoting International Friendship through the Churches.* Vol. XI, 1936.

The Lord Bishop of Gloucester. — The Orthodox Church in Yugoslavia (p. 102). L'évêque de Gloucester a séjourné dix jours chez Mgr Irénée Djordjevic, évêque orthodoxe de Dalmatie durant le mois de mai 1936. Les relations de la minorité orientale avec la population latine catholique qui a la majorité, sont très courtoises et les chefs des deux hiérarchies se prêtent parfois un concours ; l'évêque anglican note surtout dans les offices le mélange de cérémonial et de spontanéité qui l'attire toujours.

Vol. XII, 1937.

The Religious Situation in Russia (p. 17). Le Gouvernement des Soviets considérant la religion comme incompatible avec le communisme lui applique une méthode non répressive, mais préventive et curative (plan quinquennal antireligieux) ; il laisse en outre la génération des chrétiens, qui vivent en dehors de la vie sociale, s'éteindre d'elle-même.

REVUES D'AMÉRIQUE

A. REVUES CATHOLIQUES

The Ecclesiastical Review. Vol. XCIV, XCV, 1936 ; Vol. XCVI, XCVII, 1937.

B. REVUES NON-CATHOLIQUES

THE JOURNAL OF RELIGION. Revue trimestrielle de l'Université de Chicago, consacrée à l'étude des religions. Vol. XVI, 1936.

F. C. Grant. — The Function of the Church in the Modern World (p. 127-140). Elle serait, d'après l'auteur, une communauté et non une institution ; l'enseignement devrait être didactique et non moral, l'union devrait être interconfessionnelle sur la base de concessions et non d'absorption.

Vol. XVII, 1937.

THE AMERICAN CHURCH MONTHLY. Revue anglicane mensuelle de culture religieuse, ouverte mais non sympathique aux idées modernistes. Vol. XXXIX, 1936.

Catholic Congress News (p. 252). La prochaine assemblée des anglo-catholiques aura lieu en 1940 et aura pour sujet l'unité de l'Église : I. Désir de l'union ; II. Causes de division ; III. L'état présent de groupement des chrétientés ; IV. Possibilité d'un christianisme uni ; V. Principes essentiels du christianisme uni.

Vol. XL, 1936.
S. Bulgakov. — Orthodoxy in its Relation to non-Orthodoxy (p. 251). Rejette la doctrine de l'efficacité des sacrements *ex opere operato.*

F. L. Cirlot. — The Anglican View of Catholic Teaching Authority (p. 330 et 429). En vertu de la « continuité » de l'Église anglicane, celle-ci admet comme vraie toute doctrine qu'elle tenait jadis avec les Églises du Continent et qu'elle n'a pas repoussée.

C. A. Manning. — The Uniat Church (p. 354). Histoire des chrétientés de rite non-latin dans l'Église romaine. L'auteur estime qu'elles se latiniseront surtout en Amérique.

Vol. XLI, 1937.
C. C. Edmunds. — Is « Religious Experience » Sufficient Authority ? (p. 38). Si l'expérience est subjective comme une dévotion sensible elle ne peut suffir. Elle doit être objective, avoir l'appui du consentement des fidèles, de la tradition et alors elle est seulement une forte probabilité.

F. L. Cirlot. — The Official Anglican Position on the Church and Ministry (p. 327 et 369). Démontre en se basant sur les formulaires anglicans que l'ordre conféré par les anglicans est un sacrement au sens des catholiques et des orientaux non-catholiques. Cette opinion est combattue dans l'ouvrage de M. Messenger sur la Messe et le Sacerdoce.

Vol. XLII, 1937.
E. L. Pennington. — S. Benedict (p. 35). Montre en S. Benoît le réformateur du monachisme qui a enseigné que les actes d'humilité sont des moyens de culture, par lesquels les sommets les plus élevés de la charité peuvent être atteints.

THE LIVING CHURCH. Hebdomadaire anglo-catholique de doctrine et d'information religieuse. Vol. XCIV, 1936.

W. Dunphy. — Communism and Christian Ethics (p. 520). Réfute les allégations de la presse soviétique, suivant lesquelles l'Église aurait failli en Russie à sa tâche d'interpréter l'Évangile.

W. G. Peck. — Russia in the West (p. 129). En Amérique la *Fellowship of S. Alban and S. Sergius* par sa propagande « intensifie le caractère mystique des anglicans et élargit l'horizon social des orthodoxes ».

Can. J. A. Douglas. — Anglicans and Orthodox (p. 497). Cinq chrétientés autocéphales ont reconnu les ordinations anglicanes, cinq autres ne se sont pas prononcées, une ne pourrait le faire.

Vol. XCV, 1936.
P. B. Anderson. — « Sobornost » (p. 393 et 431). En Amérique certains groupes orthodoxes collaborent avec les anglicans et admettent que l'Église est une Communauté et non pas une organisation, que sa doctrine doit être adaptée à l'influence sociale qu'elle doit exercer.

Vol. XCVI, 1937.
T. L. Harris. — Is it True What They Say About Russia ? (p. 9). Impression d'un voyageur : le communisme qui lance un défi à la religion n'est pas satanique mais l'expression de sentiments humains.

Vol. XCVII, 1937.
F. Gavin. — Oxford and Church Unity. (p. 157). A la fin de la conférence se sont avérées les divergences de vue sur la signification des mots Église, État, Communauté, autour desquels tournait toute la conférence. — La 52e Assemblée de l'Église épiscopalienne en Amérique (p. 429) qui a tenu ses assises à Cincinnati au mois d'octobre a, dans la section chargée des relations avec les quatre Églises, émis le vœu que des sous-commissions soient chargées séparément des relations avec les grandes confessions religieuses.

Bibliographie.

COMPTES RENDUS

Doctrine.

W. G. de Burgh. — Towards a Religious Philosophy. Londres, Macdonald et Evans, 1937 ; in-8, 260 p., 10/-

Ces douze essais déjà publiés précédemment dans différentes revues et traitant de : La logique et la foi ; Connaissance métaphysique et religieuse ; L'idée d'une philosophie religieuse ; Théorie de l'immanence ; Processus du temps, éternité et Dieu ; Dieu et l'ordre du monde, etc., pourraient s'intituler : « Pour un nouveau moyen-âge », pour une nouvelle synthèse de la foi et de la raison contre tous les systèmes qui l'ignorent : rationalisme, immanentisme, irrationalisme, intuitivisme, etc. Mais cette synthèse sera différente de la scolastique parce qu'au lieu d'être une superposition de la foi et de la raison, elle sera leur fusion, l'expérience religieuse devenant le sol nourricier de la spéculation rationnelle inadéquate mais nécessaire dans l'état terrestre de l'homme. Les « etc. » de ce compte rendu marquent la file des ricochets de la pensée un peu estompée de l'auteur sur l'océan de la philosophie dont il possède à la fin de sa carrière une vue vaste et sereine. D. C. L.

Pierre Leiris. — Cogitationes. Chez l'auteur, château de l'Hautil, Triel (S.-et-O.), 1937 ; in-8, 78 p.

Un disciple et admirateur du P. Laberthonnière, développe avec élan mais sans toutes les nuances que son maître y aurait sans doute mises le « panmoralisme — métaphysique vraie ». Ceux qui aiment le repos contemplatif des aphorismes, se reposeront agréablement ; s'ils sont unionistes ils dresseront l'oreille à : « La religion fait local, géographique. Où les orthodoxes français, les catholiques russes, les protestants syriens, les bouddhistes occidentaux ? » (p. 51). D. C. L.

Paul Stöcklein. — Ueber die philosophische Bedeutung von Platons Mythen. (Philologus, suppl. 30,5). Leipzig, Dieterich, 1937 ; in-8, 58 p.

Cette étude a pour objet la valeur philosophique du mythe platonicien.

Celui-ci n'est pas une forme d'expression définitive et close en soi, mais un prélude au Logos, un tâtonnement par l'image vers l'idée. Il n'est donc pas exclusivement « impuissance de la pensée » (Hegel), mais plutôt le premier soupçon, la première saisie d'une nouvelle teneur idéale. C'est cette anticipation mythologique et le processus de maturation du concept, que l'A. de cet opuscule s'efforce d'exposer. Il le fait en poursuivant les quatre idées suivantes, que l'on trouve dans les œuvres de Platon : l'immortalité de l'âme, la rémunération du bien et du mal dans l'au-delà, la liberté métaphysico-éthique et l'idée de divinité. Ce travail a son intérêt, sans rien apporter toutefois d'essentiellement neuf.

D. T. S.

Dr. Rosa Feifel. — Die Lebensphilosophie Friedrich Schlegels und ihr verborgener Sinn. (Grenzfragen zwischen Theologie und Philosophie, VII). Bonn, Hanstein, 1938 ; in-8, 140 p.

Lorsque, en 1828, Hegel sans avoir pu saisir la *Lebensphilosophie* par suite de son insensibilité à la mystique, se moqua de son manque de système, il ne se doutait pas du point de vue spécial de Sch. qui anticipait les tendances de l'« existentialisme ». Cependant Hegel avait vu un côté important que touche aussi la présente recherche : la pensée sous forme de « fragments » et d'« idées » dont le Dr. F. tâche de donner une interprétation basée sur les lettres à Mme de Stransky, amie stigmatisée du philosophe, à laquelle il révélait sa conviction d'être un nouveau guide à travers « la mer rouge ». En résumé F. Sch. est un gnostique chrétien qui commence à intéresser de nouveau la pensée allemande. La lecture du livre n'est pas facile parce qu'il comporte la technicité d'une thèse de doctorat, mais elle est utile, sinon indispensable, à tout étudiant de philosophie religieuse.

D. B. S.

Giovanni Necco. — Realismo e idealismo nella letteratura tedesca moderna. Caratteristiche e saggi da Goethe a Carossa. (Bibl. di cult. mod., 309). Bari, Laterza, 1937 ; in-8, 258 p.

Recueil d'essais déjà parus en différentes revues italiennes, sur la littérature allemande, où l'A. se montre un bon connaisseur de son sujet. Ce n'est que la dernière centaine de pages qui correspond pleinement au titre du livre. Les 80 premières pages sont occupées par Goethe. Après des considérations plus courtes sur Wackenroder, Hoffmann et Heine, c'est Nietzsche qui en occupera presque autant. On entre en pleine matière annoncée avec l'étude sur l'expressionisme et le néoréalisme. La philosophie de la *Wesensschau* ne fut pas pour peu dans ce nouveau tournant réaliste de la littérature moderne en Allemagne. Dans les dernières 50 pages du volume on trouvera des courtes études sur Rilke, Kafka, Bronnen, Roth et Carossa.

D. T. S.

DDr. Johannes Hessen. — Wertphilosophie. Paderborn, Schöningh, 1937 ; in-8, 262 p., 5,80 M.

Le philosophe et théologien de Cologne, dans sa lutte pour l'esprit contre le *bios*, donne une très convaincue et utile introduction (parce que inexistante jusqu'ici) à une *théorie* plutôt que philosophie des valeurs, puisqu'elle comprend aussi leur théologie. Dans sa conclusion il s'attend, parce que s'attachant d'une part à l'« esprit » et d'autre part à la tradition augustinienne, à être attaqué par les « biologistes » et par les thomistes ; il se prépare à relever seulement ceux des défis qui lui viendraient d'adversaires également compétents. Je me garderai donc bien de faire de vraies critiques et me limiterai à ceci : la gnoséologie et l'anthropologie des valeurs contiennent les choses les plus intéressantes et les plus capables d'aider la cause de l'« esprit ». Quant à leur « théologie », elle est, on le prévoit, confinée à du « spirituel » mais trop humain encore. On y voudrait voir une « épiclèse ». Dom C. Lialine.

Nikolaus von Cues in deutscher Uebersetzung, hrsg. von **Ernst Hoffmann.** T. *2*, **Ueber den Beryll** von **Karl Fleischmann** ; une introduction de **Ernst Hoffmann, Die Vorgeschichte der Cusanischen Coincidentia oppositorum.** (Philosophische Bibliothek, B. 217) Leipzig, Meiner, 1938 ; in-12, 164 p., 4,50 M.

L'édition allemande très soignée de N. de C. (cfr *Irén.*, 14 (1937), 502) présente dans son second volume le traité gnoséologique capital du *Beryll* qu'on pourrait intituler autrement : *De la connaissance spirituelle*, et dans lequel est combattu positivement ce que l'auteur considérait comme les deux erreurs de la scolastique : mesurer l'Infini avec des mesures finies et ne pas voir ce que la connaissance humaine a de créateur. Ce volume répète les qualités techniques et les tendances idéologiques (préface) de son prédécesseur. D. C. L.

Henri de Lubac, S. J. — Catholicisme. Les aspects sociaux du dogme. (Unam Sanctam, 3). Paris, Éd. du Cerf, 1938 ; in-8, 274 p.

Nous voici devant le troisième volume de la série *Unam Sanctam*, dirigée par les dominicains du Saulchoir. Ce travail, dû à un jésuite de la province de Lyon, est consacré aux aspects sociaux du dogme.

En s'attachant au côté social de la théologie, l'A. savait être dans la ligne de ce qui est actuellement une des préoccupations les plus graves de la pensée moderne, non seulement en matière religieuse, mais aussi en tous les autres domaines de la vie des peuples, à savoir les rapports entre la Communauté et la personne humaine. Trop longtemps, en effet, on avait pu accuser les chrétiens de ne s'intéresser qu'à la vie future et d'être déserteurs civiques, de se débarrasser des soucis et du travail de la vie de la cité, en évoquant le trop facile prétexte de la primauté de la vie éternelle. A ces reproches l'A. oppose, comme d'autres écrivains catholiques moder-

nes, l'enseignement de l'Église, traditionnel, mais hélas, trop oublié : « On nous reproche d'être des individualistes... En réalité le catholicisme est essentiellement social. Social dans le sens le plus profond du terme... à un tel point que l'expression du « catholicisme social » aurait toujours du paraître un pléonasme ».

Dans une première partie l'A. montre comment toute la religion, dans les principaux articles du Credo (c. 1), dans sa constitution vivante (c. 2), dans son système sacramentaire (c. 3), dans le terme qu'elle fait espérer (c. 4), présente un caractère essentiellement social. Dans la deuxième partie sont réunies les conséquences de cette thèse fondamentale. Et dans la troisième, l'A. combat quelques préjugés et erreurs qu'on rencontre au sujet du catholicisme. Enfin, en annexe, nous trouvons à notre grande joie, un certain nombre de textes anciens qui illustrent, mieux que tous les syllogismes, la grande et éternelle vérité du catholicisme. A.

Živoe predanie (La Tradition vivante. L'Orthodoxie dans le monde contemporain ; en russe). Paris, YMCA-Press, s. d. ; in-8, 195 p.

Voici le sommaire de ce remarquable recueil d'articles écrits par des penseurs religieux de l'émigration russe et qui revendiquent tous en faveur de l'Orthodoxie à cause de son caractère *théandrique* essentiel un certain dynamisme que des théologiens orthodoxes moins au courant des exigences théandriques et des besoins du monde moderne lui refusent : Archipr. S. Bulgakov — *Le dogme et la dogmatique* ; A. Kartašev — *La liberté des recherches de la science théologique et l'autorité ecclésiastique* ; J. Lagovskij — *Le retour dans la maison du Père* ; V. Zenkovskij — *Le problème du Cosmos dans le christianisme* ; N. Afanasjev — *L'inchangeable et le temporel dans les canons ecclésiastiques* ; V. Iljin — *De la création* ; G. Fedotov — *L'arbre sur la pierre* ; L. Zander — *« Et nous glorifions unanimement l'Esprit très saint »* ; Archimandrite Cyprien — *Le lévitisme et le prophétisme comme types du pastorat* ; Archimandrite Cassien — *La Tradition ecclésiastique et la science du Nouveau Testament* ; B. Sove — *L'Eucharistie dans l'Église ancienne et la pratique contemporaine*. — Il est impossible d'entrer dans le détail ; un étudiant des choses orthodoxes devra lire tout le livre et le méditer. Je m'arrêterai au seul article de M. Zander qui intéresse *Irénikon* spécialement (ses versions en langues occidentales y ont été indiquées en 1937, p. 505). Conformément à la tendance générale du recueil, il se propose d'analyser sommairement — l'analyse approfondie demanderait tout un traité — la nouvelle attitude *doctrinale* que l'Orthodoxie devrait prendre envers le « fait *spirituel* » de l'œcuménisme envers lequel son attitude pratique est nette, tout en exigeant cette justification. Ce fait étant une « Christophanie », une révélation des chrétiens les uns aux autres, demande des approfondissements nouveaux des notions d'hérésie, sacrement, etc., les anciennes définitions scolaires ayant été dépassées par la vie. La théologie s'y attellera et aura un caractère prophétique, d'où le titre de l'article. Nous attendrons un

approfondissement ultérieur avant d'oser nous prononcer sur ces problèmes dont il serait malheureux de ne pas voir l'importance, car toute revision n'est pas nécessairement du « modernisme ». Dom C. LIALINE.

Nichifor Crainic. — Puncte cardinale în haos. Bucarest, Editura « Cugetarea », s. d. ; in-8, 317 p.

Recueil d'articles (en partie) que l'A. avait publiés dans sa revue *Gândirea* et dans lesquels il a voulu donner des directives opportunes, des idées fondamentales de ralliement, surtout pour la jeunesse estudiantine roumaine complètement déroutée depuis la guerre mondiale. Le professeur Crainic a des convictions chrétiennes fortement enracinées, et c'est dans le christianisme traditionnel de son peuple, le christianisme byzantin, comme dans ses autres traditions culturelles qu'il cherche et trouve les principes qui doivent guider les hommes d'action en Roumanie. L'opposition que ces principes ont eu et auront à vaincre de la part de courants d'idées venues surtout de l'Occident était et sera très envahissante. Ce livre constitue ainsi une revue de la plupart des problèmes religieux, sociaux et littéraires qui se discutent dans les milieux intellectuels roumains.

D. I. D.

H. J. Demmel. — Was ist alt-katholisch ? (Katholisch-Nationalkirchl. Bewegung, 7). Bonn, Willibrordbuchhdlg., 1937 ; in-8, 430 p.

Cette brochure de propagande, après avoir expliqué la naissance du vieux-catholicisme lors du concile du Vatican, montre que cette communauté est en réaction, sur divers points, contre le catholicisme romain. Le ton de ces développements est parfois assez aigre, ce qui ne devrait pas être, puisque l'A. accuse précisément, et parfois avec raison, les catholiques de manquer de charité envers les vieux-catholiques. On trouve parfois dans le texte des points qu'il serait utile de méditer. A.

Abbé Nicolas Ladomersky. — Une histoire orthodoxe du dogme de la Rédemption. Étude sur l'exposé du Russe J. Orfanitsky. Paris, Gabalda, 1937 ; in-8, 176 p.

Cette thèse de doctorat en théologie de l'Université de Strasbourg, étudie dans une thèse du prêtre russe Orfanitsky sur l'histoire du dogme de la Rédemption, parue en 1904, l'éclosion dans la théologie russe d'un point de vue qu'on voulait plus conforme à la tradition orientale et faisant de ce dogme un nouveau point d'opposition entre l'Orient et l'Occident chrétiens, cas particulier du reste d'une réaction générale dans la théologie orthodoxe tout entière. Après avoir parlé de la genèse de la thèse en question, des sources de la foi de l'Église russe (comme si elles n'étaient pas celles de toute l'Église orthodoxe), l'A. expose et critique l'exposé d'O. en entier, pour conclure que l'exclusive qu'il prononce contre la tradition théologique de l'Occident sur la Rédemption provient d'une conception

statique de la Tradition et d'une conception primitive de la théologie, voisine de celle des Pères et du *Reverent Agnosticism* des théologiens anglicans ; la recherche de la tradition orientale est cependant déclarée légitime en soi, ainsi que son droit de coexister *salva fide*, à côté de l'occidentale dans l'Église et même d'être préférée par les orientaux si bon leur semblait. Il y aurait beaucoup à dire sur ces conclusions et encore plus sur le corps du travail qui n'est autre chose, à travers Orfanitsky, qu'une étude sommairement critique de l'histoire du dogme de la Rédemption ayant pour source et critère principaux *Le dogme de la Rédemption* et *La Rédemption* (art. dans le *Diction. de théologie cath.*) de M. Rivière ; mais étendre la critique équivaudrait à peu près à récrire le livre. D. C. L.

Métropolite Éleuthère. — De la Rédemption. Lettres au métropolite Antoine (Chrapovickij) à propos de ses écrits : *Le dogme de la Rédemption* et *Essai d'un catéchisme chrétien orthodoxe* (en russe). Paris, 5, rue Pétel, 1937 ; in-8, 198 p.

A l'occasion des vingt-cinq ans d'épiscopat du métr. Él., une des œuvres de sa paroisse parisienne publie, le métr. Antoine étant mort, une polémique vieille de dix ans ; elle est caractéristique d'une réaction contre une première réaction, jugée exagérée celle-ci, contre les théories juridiques de la Rédemption. Ces lettres très prolixes et appuyées presque exclusivement sur la liturgie byzantine veulent être une mise au point de la doctrine traditionnelle. P. 165 une explication psychologique du moralisme de Mgr Antoine en théologie. L'intérêt du volume est plus symptomatique que théologique. D. C. L.

E. B. Allo. — Saint Paul : Seconde épître aux Corinthiens. (Études Bibliques). Paris, Gabalda, 1937 ; in-8, LXXVI-388 p.

Il se fait que la 2e Épître aux Corinthiens qui « présuppose des conditions matérielles et morales si changées » par rapport à la première ne reçoit aucune lumière des « Actes des Apôtres ». Comme, d'autre part, les quatre derniers chapitres sont écrits avec une véhémence que la première partie ne fait pas prévoir aussi forte, les commentateurs se sont posé une foule de problèmes. Le P. Allo fait l'inventaire de ces questions et des réponses qu'on y a données ; il y ajoute ses propres solutions. L'A. n'est pas dupe de sa subtilité et le premier, il signale ce qui, dans sa reconstitution, n'est qu'hypothétique. Grâce à son immense travail, toutes les difficultés sont indiquées avec les meilleurs moyens, à l'heure actuelle, pour les résoudre. On ne peut souhaiter maître plus averti pour comprendre cette belle lettre. La traduction, qui a été louée comme étant une photographie fidèle de l'original, est bien dure par endroits. Était-il vraiment nécessaire de mettre entre crochets tant de mots français qui, en réalité, ne sont pas toujours des ajoutures au grec ? Le commentaire est parfois un peu long et les remarques grammaticales devraient être réduites. D'avoir réservé

à des excursus les problèmes de la lettre aère beaucoup ce gros travail. Signalons p. 12, qu'il faut lire (v. 8) *ἐν* au lieu de *ὅν*. D. B. M.

E. Schwartz. — Zwei Predigten Hippolyts. (Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften. Philos.-hist. Abteilung, 1936, H. 3). Munich, Verlag der Bayerischen Akademie der Wissenschaften, 1936 ; in-8, 51 p.

Édition du texte grec et commentaire historique de deux homélies de S. Hippolyte. La deuxième homélie explique le psaume 68 dans le sens messianique. La première dont le début manque et dont Théodoret a cité toute une partie démontre que le *Logos* divin venant au monde s'est révélé comme homme véritable et parfait. Dans les Noétiens contre lesquels elle est dirigée, elle vise surtout le rival, le pape Calliste, et sa communauté. Demandons-nous si le titre de *presbyteros* qu'Hippolyte applique à S. Irénée dans le sens d'évêque ne doit pas être interprêté suivant la même signification que lorsque les contemporains l'appliquaient à l'antipape ; Eusèbe et S. Jérôme ne firent que traduire ce terme dans le langage de leur temps quand ils parlaient de l'évêque Hippolyte.
D. I. D.

Apologétique. Nos raisons de croire, réponses et objections. Publiée sous la direction de M. **M. Brillant** et de l'abbé **M. Nédoncelle.** (Les manuels catholiques d'action). Paris, Bloud et Gay, 1937 ; in-8, 1980 p., 96 pl. hors-texte, 120 fr.

Plus encore que ses devanciers, ce volume de la série des manuels encyclopédiques publiés par la maison Bloud et Gay présente l'aspect d'une Somme. Cela tient à ce que l'apologétique, étant elle-même une science moderne, trouve ses appuis connaturels dans les sciences modernes. Le plan sommaire de l'ouvrage dépasserait déjà les limites d'un compte rendu. Une 1re partie traite du fait religieux et de tous les préambules de l'apologétique chrétienne (9 titres, partagés entre 6 collaborateurs) ; la 2e aborde, en 23 divisions, l'apologétique proprement dite et considère, sous ce point de vue, l'Ancien Testament, les Évangiles, les origines chrétiennes, les divers aspects de l'Ecclésiologie, les hérésies et les schismes, les grandes religions non-chrétiennes et la foi de notre temps ; la 3e s'occupe d'objections spéciales, qui sont l'objet d'un approfondissement particulier et pour lesquelles on a fait appel de préférence à des professeurs d'université, notamment de l'université de Louvain : la Bible (M. Cerfaux), l'Ancien Testament (M. Coppens), le Nouveau Testament (R. P. Rigaux), la théologie dogmatique (M. Goossens), l'évolution des dogmes (M. Draguet), etc. Cette dernière étude, fruit de longues réflexions, nous a paru la plus remarquable. L'A. y entreprend entre autres une critique détaillée de l'explication un peu trop artificielle donnée jadis par le P. Marin-Sola, O. P., et apporte une solution plus nuancée, certainement en progrès

sur la rationalisation atomistique de l'acte de foi et de tout ce qui lui est connexe. D. O. R.

Dr. Georg Feuerer. — Unsere Kirche im Kommen. Fribourg en Br., Herder, 1937 ; in-8, 228 p.

L'Église est envisagée dans son état de transition entre la Croix et la Résurrection, comme lieu où est annoncé l'Évangile mais aussi comme lieu du silence du Christ jusqu'à son retour. L'exposé est très riche (il y a un index des matières), en voici les principaux chapitres : Le chemin vers l'Église, l'Église chrétienne à son origine, la figure sacramentelle de l'Église, le mystère historique de l'Église, le mystère de la communauté, la figure essentielle de l'Église. L'ensemble est le fruit de longues années de travail (on se rappellera l'étude du même A. sur l'ecclésiologie dialectique, cfr *Irén.*, 12 (1935), 426), la confession d'un croyant et la tentative réussie d'un théologien de dire ce qu'il a vu (et il a vu beaucoup en l'occurrence) du mystère inépuisable de l'Église. D. N. O.

Kuno Brombacher. — Wahrheit oder Fälschung ? (Kath.-Nationalkirchl. Bewegung, 8). Bonn, Willibrord-Buchhdlg., s. d. ; in-8, 44 p.

Nous trouvons, dans cette brochure, destinée à la progagande vulgarisatrice de l'Église vieille-catholique, une réédition de toutes les objections des non-catholiques contre la Primauté. Il n'y a ici rien de particulièrement neuf, sinon certaines attitudes psychologiques qu'il serait bon de signaler aux spécialistes de l'apologétique catholique. Ainsi, par exemple, l'A. prétend trouver confirmation de la thèse dans la parole du saint cardinal Bellarmin (sans référence) qui appelle le pape un « vice-dieu ». — La brochure représente ce qu'en France on appellerait un champignon gallican. Elle est, assez curieusement, dans la ligne du racisme germanique. A.

Wilhelm Stählin. — Das Gebet der Kirche. Potsdam, Stiftungsverlag, s. d. ; in-8, 28 p., 0,50 M.

La petite brochure que nous avons sous les yeux est de premier choix dans l'ordre de la théologie liturgique. L'A. ne se contente pas de souligner que prier collectivement représente une force accrue, mais il montre magnifiquement que la collectivité vraie est un organisme vivant, un Christ plus complet que les chrétiens individuels ; que prier avec l'Église veut dire, pour chaque chrétien, s'épanouir dans le cadre de la communion des saints et que c'est ainsi seulement que le Sacrifice commun devient véritablement à nouveau l'acte par excellence de la Rédemption nouvelle. A.

Dr. Marcus Antonius van den Oudenrijn, O. Pr. — Das Officium des heiligen Dominicus des Bekenners im Brevier der « Fratres

Unitores » von Ostarmenien. Rome, Institut historique des FF. Prêcheurs, 1935 ; in-4, 192 p., 7 pl.

Même avec le sous-titre *Une contribution à l'histoire des missions et de la liturgie du XVIe siècle*, le titre n'indique pas complètement le riche contenu du travail de l'éminent arménologue. Une longue introduction nous renseigne sur l'origine des Frères Uniteurs et de leurs bréviaire et missel qui, d'après la tradition, auraient été traduits en arménien par le Fr. Barthélemy de Bologne, O. P. Comme on le sait, la Congrégation des Frères Uniteurs dont le premier nom était *Congrégation de S. Grégoire l'Illuminateur* fut fondée dans la première moitié du XIVe siècle à Qrnay et eut dès le début des relations très étroites avec l'ordre des dominicains dans lequel elle fut incorporée comme *Provincia Naxivanensis* en 1583. Elle a existé jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. La traduction date déjà de 1337, (avant la reconnaissance canonique de la congrégation), mais le travail principal en revient au moine de Qrnay, Yakobos l'Interprète, qui entra chez les dominicains. L'A. donne ensuite une étude minutieuse des manuscrits qui ont conservé l'office de S. Dominique dont il publie le texte avec un commentaire très riche. D. I. D.

Office férial selon le rite des Syriens Maronites. Office du dimanche Djounié, Liban, 1935 ; in-16, 105 p.

Le présent fascicule ne contient que l'office férial du dimanche. Commençant aux vêpres du samedi soir, il s'achève avec none du dimanche. Les prières qui précèdent chaque office se trouvent en tête et, après none, on a ajouté les prières finales. Ne se contentant pas des textes scripturaires, les offices maronites empruntent beaucoup aux Pères, notamment à S. Éphrem. — Les Missionnaires du Liban de Djounié ont réussi une impression très soignée, qui se lit facilement. Le format est pratique et des procédés typographiques mettent de la clarté dans ces pages.

D. B. M.

'Εμμ. Γ. Παντελάκης. — *Τὰ Σιναϊτικὰ χειρόγραφα τῶν λειτουργικῶν βιβλίων τῆς ὀρθοδόξου ἐκκλησίας.* Extrait des *Πρακτικὰ τῆς Χριστιανικῆς 'Αρχαιολ. Ἑταιρείας*. T. 2 (1936), p. 129-157.

Édition et commentaire de plusieurs tropaires inédits de la Paraklitiki, du Triodion, du Pentikostarion et des Ménées d'après des manuscrits du monastère du Sinaï. D. I. D.

Johannes Baptist Sägmüller. — Zur Geschichte des päpstlichen Gesetzgebungsrechtes. Die Entstehung und Bedeutung der Formel « Salva Sedis Apostolicae auctoritate » um die Mitte des 12. Jahrhunderts. Rottenbourg, Bader, 1937 ; 2e éd. in-8, 20 p., 1,50 M.

M. Sägmüller, professeur à Tubingue, examine la thèse du canoniste de Graz, Thaner, sur l'apparition de la formule susdite sous Célestin II

et la trouve confirmée par l'examen des *Berichte* de M. Paul Kehr dans les *Nachrichten* de Gœttingue. La formule avait alors déjà une signification théorique générale. Il n'est pas prouvé que la chancellerie romaine l'ait adoptée ainsi sous l'influence du Décret de Gratien. Ce serait plutôt le résultat du fait que l'idée de la primauté romaine reçut alors une définition toujours plus nette. D. I. D.

Ὑακίνθου Δημητρίου. — Ἡ Ἑβδομάς. Athènes, 1937 ; in-16, 190 p. Méditations pieuses et exhortations morales d'un prêtre catholique, divisées d'après les jours de la semaine ; elles ont pour objet principal les vérités dogmatiques ou les saints auxquels ces jours sont consacrés dans le rite byzantin.

Ignace Beaufays, O. F. M.— La Madone dans son cadre palestinien. Paris, Libr. S. François, 1937 ; in-8, XI-215 p., gravures et cartes.

Familiarisé avec les coutumes et les mœurs du pays, qu'il a habité et étudié, l'auteur fait évoluer la Madone dans le cadre et les occupations journalières qui ont été les siens. Les citations scripturaires fleurissent sous sa plume, prenant corps avec le récit, soulignant son authenticité. Elles risquent même de passer inaperçues, tant elles sont là bien à leur place. Merveilleux et poétique récit qu'on lira avec piété et avec joie, avec foi et avec intérêt, car il est à la fois scientifique, agréable et vivant.

D. E. L.

Ernst v.Hippel.— Die Krieger Gottes. Die Regel Benedikts als Ausdruck frühchristlicher Gemeinschaftsbildung. (Schriften der Königsberger gelehrten Gesellschaft. Geisteswissenschaftl. Klasse, 13 Jahr., N. 1). Halle, Niemeyer, 1936 ; in-8, 90 p., 6,90 M.

Explication très originale de la Règle qui vise à faire voir en toutes choses un ordre spirituel, lui-même reflet du monde spirituel dans lequel l'ancien moine vivait et dont le matérialisme moderne n'a plus aucune idée. On apprend beaucoup à lire ce livre mais on reste surpris devant la conclusion : Pour concilier l'esprit de la Règle avec l'esprit moderne on ne peut recourir à une explication qui s'approche du matérialisme contemporain (Butler), ni garder les formes primitives insupportables pour la véracité de l'homme moderne ; ne saura renouveler les valeurs spirituelles de la Règle que l'homme libre qui ayant lui-même retrouvé ce monde spirituel saura, avec une responsabilité indépendante, le faire fructifier pour son temps. Il nous semble que par cette approche relativiste et pragmatique de la réalité objective religieuse et spirituelle de la Règle, l'A. a été lui-même victime d'une mentalité étroitement liée au matérialisme qu'il attaque. D. N. O.

Dom Cuthbert Butler. — Chemins de Vie chrétienne. Spiritualité d'autrefois pour âmes d'aujourd'hui. Trad. de M. le chan. P. Huré. (Coll. « Pax », 40). Paris, Desclée de Brouwer, Maredsous, Abbaye, 1937 ; in-12, 266 p., 12 fr.

Nous avons déjà rendu compte de cet ouvrage lors de sa parution en anglais (*Irénikon*, 9 (1932), 345), et nous saluons avec joie cette bonne traduction qui permettra aux « hommes de bonne volonté » de langue française de puiser à cette source, doctrine et encouragement en même temps que des directives. « Par hommes de bonne volonté, nous entendons ceux qui s'abstiennent de toute faute délibérée, et veulent vivre selon l'Esprit afin de plaire à Dieu » (p. 46). A noter spécialement les pages sur la renaissance liturgique et la contemplation. « Pour les fidèles, il n'y a aucun état de vie, d'où puisse être exclue la grâce de la contemplation » (p. 223). D. E. L.

R.-G. Renard, O. P. — L'Église et la question sociale. Paris, Éd. du Cerf, 1937 ; in-8, 232 p.

L'A. nous apprend dans l'avant-propos, qu'en l'âge de sa première communion il fut étonné et presque scandalisé par la hardiesse sociale de l'encyclique *Rerum Novarum*. Heureusement, plus tard il comprit toute la portée de ces thèses, et il a entrepris de les expliquer ici.

La « question sociale » est donc exposée, sommairement, en ses rapports avec l'individualisme, le capitalisme, le socialisme, le corporatisme. A la fin du livre nous trouvons une Table analytique, qui permet de trouver les questions spéciales à ceux qui n'auraient pas le temps de lire tout le travail. A.

Πρακτικὰ τῆς ἐν Ἀθήναις χριστιανικῆς ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας τοῦ ἔτους 1933. Athènes, Byz.-Neugr. Jahrbücher, 1937 ; in-8, 160 p.

La belle publication de la Société d'Archéologie d'Athènes édite avec quelque retard mais avec un soin luxueux, les travaux qui lui furent présentés en 1933. Le prof. G. Sotériou, son secrétaire général, y étudie les ornementations arabes dans les monuments byzantins de Grèce. A M. Nikos Bees est due une dissertation sur les relations entre le couvent de S. Luc en Phocide et une confrérie de la Mère de Dieu de Naupacte, ainsi qu'une note sur le métropolite Luc de Sougdaia. M. Antoniadès traite longuement de l'*allelouiarion* et du *prokeimenon* dans les Offices liturgiques. Orphée et ses représentations dans l'art chrétien primitif font l'objet d'une communication de M. Trembelas. Un *epigonation* du Musée byzantin d'Athènes, portant en broderie d'or l'image du Christ descendant aux enfers, amène Madame Marie Sotériou à étudier diverses reproductions de ce dogme chrétien. M. Pantelakis fait part des précieux résultats de ses voyages au Sinaï en parlant des manuscrits liturgiques qui y sont conservés. Une note de M. Savrami sur la troisième déposition du métro-

polite Néophyte de Corinthe et le Catalogue des manuscrits du Musée byzantin d'Athènes, dressé par M. Palla, terminent ce copieux fascicule.

Hiéromoine PIERRE.

Henri Stahl et Damian P. Bodgan. — Manual de paleografie slavo-română. Bucarest, Fundaţia « Regele Carol II», 1936 ; in-8, 193 p., nombr. ill., 140 lei.

En 1863, la Roumanie échangea officiellement l'alphabet cyrillique contre les caractères latins. Jusqu'au milieu du XVIIe siècle, les documents privés et publics ont été rédigés en slavon. On comprend dès lors la nécessité pour tout Roumain ou étranger qui veut étudier l'histoire du pays d'après les anciens documents, de connaître la langue slavonne et son écriture. Les auteurs ont voulu présenter aux étudiants un manuel pratique de la langue slavonne telle qu'elle apparaît surtout dans les chartes des princes moldaves et valaques, et un traité simple de paléographie cyrillique. Ils visent en premier lieu à faire lire et comprendre exactement les anciennes chartes et inscriptions. Le livre composé avec une bonne méthode pédagogique — chaque leçon consiste dans un exercice pratique — rendra certainement un grand service aux étudiants guidés par un professeur qui connaît parfaitement la langue slavonne et qui corrigera aussi les petites fautes de lecture qui se sont glissées dans la transcription des textes.

D. I. D.

Dr. Alfred Alexej Hackel. — Das altrussische Heiligenbild : die Ikone. (Disquisitiones Carolinae, Fontes et Acta philologica et historica, ed. Th. Baader, T. X). Préface de Th. Baader. Nimègue, Zentraal Drukkerij N. V., 1936 ; in-8, 142 p., 26 pl.

Dans la préface le Dr. B. félicite les émigrés russes d'avoir par leur exil douloureux fait connaître à l'Occident leurs icones ; M. H. participe, grâce à son livre, à ce mérite : il a réussi à y unir à une érudition étonnante, une claire simplicité pour donner un bref mais riche résumé à l'histoire des icones, des grandes figures de l'hagiographie, de la communion des saints dans l'iconostase ; un dernier chapitre nous rappelle que l'A. a écrit naguère *Die Trinität in der Kunst* (cfr *Irén.*, 9 (1932), 519) parce qu'il traite de la Trinité de Rublev d'une façon assez subtile bien qu'il ne croie pas qu'on puisse attribuer trop de pensées subtiles à cet iconographe. On apercevra facilement que la lecture du livre est enrichissante ; quelques petites remarques : le titre d'archistrategos n'est pas exclusif à S. Michel (p. 63, 132) ; dans l'iconostase la place des anges est avant les apôtres (p. 67).

D. J. L.

Histoire.

Horst Rüdiger. — Wesen und Wandlung des Humanismus. (Europa Bibliothek). Hambourg, Hoffmann et Campe, 1937 ; in-8, 316 p.

Devant le manque d'aperçus qui traitent de l'humanisme en soi, et en

dehors de ses liaisons avec les questions de la Renaissance, de la Réforme et de la culture classique, l'auteur donne ici une esquisse de ce que l'humanisme aurait à dire à l'esprit européen en traçant le portrait de neuf personnages (Cicéron, Pétrarque, Hutten, Érasme, Opitz, Winckelmann, Humboldt, Burckhardt, S. George) représentatifs chacun pour son époque et pour un certain état de la conception humaniste. Œuvre de vulgarisation, bien que pourvue de quelques indications de sources, et qui reste naturellement à la surface ; aussi l'humanisme « en soi » est-il un squelette sans vie, même si on le met dans un « jardin en fleur ». D. B. S.

C. Silva-Tarouca, S. J. — Epistularum Romanorum Pontificum ad Vicarios per Illyricum aliosque Episcopos Collectio Thessalonicensis (Textus et Documenta). Rome, Université Grégorienne, 1937 ; XVII-87 p.

C'est une contribution importante à l'histoire du Vicariat de Thessalonique et de l'Illyricum que cette publication. Elle reproduit le Cod. Vat. Lat. 5751, qui contient une collection de documents relatifs aux rapports du Siège Apostolique avec le dit Vicariat. A l'origine de ce recueil il faut placer la mission remplie à Rome par Théodore, évêque d'Echinia, au nom de son métropolitain Étienne de Larissa, inculpé devant le tribunal de l'évêque de Constantinople et détenu en cette ville. Théodore est entendu à Rome en un synode tenu en décembre 531 : il introduit sa requête et l'appuie par les documents dont mention ci-dessus ; leur but est de prouver la dépendance qui a existé entre Rome et l'Illycum. D'après les actes du synode le pape Boniface ordonna la confrontation de ces documents avec ceux conservés dans sa chancellerie. Outre les dits actes, cette collection groupe 27 documents. H. P.

The Advancing Church. The Unified Statement, 1937-38. Westminster, Church House, 1937 ; in-8, X-192 p.

Voici le résumé officiel de toute l'activité de l'Église anglicane, dans tous les domaines et dans toutes les contrées du monde, pour autant que ces activités puissent s'exprimer en chiffres. Quiconque s'intéresse à l'Église anglaise doit posséder et consulter souvent cette encyclopédie. La plus curieuse statistique termine ce volume : annuellement la nation anglaise dépense 240 millions de livres sterling pour la boisson alcoolique, 125 pour le tabac, 50 pour du chocolat et des bonbons, autant pour les cinémas, le thé, 14 millions pour les hôpitaux (contributions volontaires), 7 millions pour des cosmétiques, 3 millions pour les permis d'avoir des chiens, et un million pour les missions. A.

Otto Hoetzsch. — Osteuropa und deutscher Osten. Königsberg, Ost-Europa, 1934 ; in-8, XVI-432 p., 9 M.

Recueil d'études historiques sur l'Orient allemand à l'époque moderne

et contemporaine. Cette partie n'intéresse pas directement notre revue. Signalons plutôt ici trois études remarquables au point de vue de la connaissance de la Russie. La plus longue (148-249) date de 1913 et est consacrée à la politique coloniale du tsarisme dans le Turkestan ; elle montre combien les tendances absolutistes et bureaucratiques étaient un obstacle au développement économique du pays. — Les deux autres sont deux courtes notices biographiques ; l'une consacrée à l'historien S. F. Platonov (250-255), le consciencieux érudit et l'auteur de la meilleure histoire classique de la Russie en russe. L'autre est consacrée à M. N. Pokrovskij (256-267), historien marxiste ayant joui d'un grand crédit en U.R.S.S., mais auquel l'A fait le reproche de sacrifier l'objectivité de la méthode historique à ses vues personnelles concernant la philosophie matérialiste.

D. T. B.

Athanase Gegaj, O. F. M. — L'Albanie et l'Invasion turque au XV[e] siècle. (Université de Louvain. Recueil des Travaux publiés par les Membres des Conférences d'Histoire et de Philologie). Louvain, Bibl. de l'Université, 1937 ; in-8, XX-170 p.

C'est une matière historique bien confuse que le présent travail a entrepris d'éclaircir. Reconnaissons que, dans son ensemble, l'A. y est parvenu. Si la figure de Georges Scanderbeg domine toute cette histoire, pourtant la situation politique de l'Albanie au XV[e] siècle ne manque pas d'être précisée avec soin. Le chapitre consacré aux familles féodales, qui se divisaient le pays, est peut-être le plus neuf et le plus important de ce volume ; il éclaire tout le reste du récit et permet de se retrouver à travers les constants changements d'attitude des différents principicules, tantôt alliés de Venise, tantôt passés sous le Croissant, tantôt rangés sous la bannière de Castriota. Bien qu'un ordre chronologique ait présidé à la narration des faits, des redites auraient pu être évitées, qui font tort à la clarté de l'exposé. Pour ne citer qu'un exemple, la paix définitive conclue par Georges Araniti avec Venise et son retrait définitif de la lutte sont racontés à trois ou quatre reprises. C'est un détail de rédaction, qui n'enlève rien à la qualité de l'ouvrage. Tel qu'il est, s'appuyant sur les sources et les traditions les mieux établies, il présente une synthèse de ce qui a été écrit jusqu'ici et il la renouvelle en bien des points ; il fournit des bases intéressantes à ceux qui s'intéressent à l'établissement des Turcs dans les Balkans durant les années qui précédèrent et suivirent la chute de Byzance.

H. P.

Dorothy Bruce Weske. — Convocation of the Clergy. Londres, S. P. C. K., 1937 ; in-8, 368 p., 15/-.

Ce livre est une thèse, présentée pour l'obtention du titre de doctorat en philosophie à Radcliffe College, et publiée sous les auspices de la *Church Historical Society*. Nous trouvons ici l'histoire de la formation, à travers mille vicissitudes et difficultés, de ce qu'est aujourd'hui l'as-

Monasterii in Guestfalia, die signi publici

Reverendissime et Illustrissime Domine,

plurima quidem edita sunt opera de laboribus, quibus monachi benedictini per quaecunque saecula de universa cultura humana optime meriti sunt. Formae vero quibus monasteria cursu historiae constituta erant, hucusque nondum accurate et plene descriptae erant.

DR. RAPHAEL MOLITOR OSB.

Abbas St. Josephi, Gerleve apud Coesfeld

hoc grandi munere functus est opere suo quod inscribitur

Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände.

Proponimus in paginis sequentibus plura iudicia, quibus viri docti amplissimum opus summis laudibus commendaverunt.

Reverendissime Domine,

desuntne ista volumina adhuc in bibliotheca monasterii Vestri? Liceat invitare ut carta hic addita, ubi etiam pretia operis indicata sunt, uti velitis ad mandatum venditionis emittendum.

Librarius Aschendorff

Dr. Raphael Molitor OSB.

Ex iudiciis:

Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinerordens und seiner Zweige: „Für die umfassende Darstellung einer Gesamtgeschichte des Benediktinerordens hat der Verfasser einen gewaltigen Teil des Unterbaues geliefert . . .. Man kann nur staunen über die Bewältigung der Quellenmassen, die hier gelungen ist, und doch handelt es sich hierbei keineswegs um bloßes Ausschreiben der Akten, sondern die Meisterhand des Historikers, des Juristen und vor allem des in der benediktinischen Überlieferung stehenden Abtes weiß alles würdigend zu ordnen und lichtvoll darzustellen."

Zeitschrift für katholische Theologie: „Auch der 2. Band steht wissenschaftlich ungewöhnlich hoch, in mancher Hinsicht noch höher als der erste, da er sich auf eine ganze Fülle von ungedrucktem Material stützt, von Briefen, Gutachten, amtlichen Berichten, Prozeßakten, Instruktionen und Informationen aller Art. Alles das wird mit rücksichtsloser Offenheit vor den Augen des Lesers ausgebreitet, und kritisiert."

Cistercienser Chronik: „Wirklichen Dank schulden alle, die an Benediktinergeschichte und Benediktinerrecht warmen Anteil nehmen, dem Verfasser, daß er uns ein Werk schenkte, in dem er die so verwickelte und schwierige Materie zur klaren Darstellung brachte und nicht bloß einen Beitrag, sondern eine Grundlage schuf zu einer umfassenden und gediegenen Rechtsgeschichte des Benediktinerordens . . . Die Aufgabe ist aufs befriedigendste geglückt und der Zweck der Arbeit auf das glücklichste erreicht und mehr als erreicht, denn manches Schlaglicht wird dabei auf weite und sehr wichtige Gebiete der Kirchengeschichte geworfen."

Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände

Dr. Raphael Molitor OSB.

Revue Bénédictine: „On saura gré infiniment à l'auteur d'avoir publié ce travail si riche de documents, si profond de pensée, si utile à la juste compréhension de l'histoire bénédictine dans le passé et dans le présent... L'historien de l'Ordre de S. Benoît doit à D. Molitor un de ses instruments de travail les plus utiles. Les trois volumes qui composent cette Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände sont le fruit de longues recherches dans le nombreux depôts d'archives où le „profane" n'aurait pas accès généralement. Les matériaux qu'il y a pris, M. a su les mettre en valeur, grâce à son érudition historique doublée d'une solide formation juridique."

Revue Mabillon: „. . . appuyé sur une documentation abondante il constitue par ailleurs une contribution de grande valeur pour l'histoire de l'organisation et du développement du monachisme bénédectin, comme aussi pour l'histoire générale du droit . . . Cet ouvrage, dont on pourra discuter telles tendances ou telles appréciations, est un travail de haute valeur et d'une utilité incontestable pour l'histoire de l'Ordre bénédictin dans le passé et le présent. Par sa riche documentation, la clarté et la précision de son exposé, une saine et judicieuse compréhension du développement des institutions monastiques, il contribuera grandement à une connaissance plus exacte de leur histoire dont il constitue d'ailleurs la première étude d'ensemble tentée jusqu'à ce jour."

Revue des sciences philosophiques et théologiques: „Voulant étudier historiquement et juridiquement la constitution de l'Ordre de Saint Benoit et son organisation actuelle, Dom Molitor, dans ce premier volume entreprend une immense enquête sur les relations et les liens qui dans le passé, sous différents formes, rapprochèrent entre elles les abbayes. Ainsi défilent les chapitres, bourrés d'informations cueillies à travers un immense domaine."

Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände

Dr. Raphael Molitor OSB.

Recherches de théologie ancienne et médiévale: „S'aidant d'une riche documentation, avec la critique de l'historien et la compétence du juriste, dom M. étudie la genèse de la confédération des abbayes bénédictines."

Analecta Bollandiana: Les recherches de Dom R. Molitor sont de plus large envergure encore, sinon par le domaine qu'elles embrassent, du moins par l'intérêt du problème qui a été traité."

E. Voosen in der Zeitschrift „Ephemerides theologicae Lovanienses": „. . . Félicitons-le de ses recherches longues et ardues qui ont nécessité un traivail presqu'invraisemblable: la bibliographie seule, qui compte 26 pages, en est une preuve éclatante, elle constitue d'ailleurs un véritable répertoire sur la matière."

F. Baix in der Zeitschrift „Revue d'histoire ecclésiastique": „. . . Le travail de dom Molitor est d'une importance égale tant pour l'histoire du droit que pour l'histoire de l'Ordre bénédictin. Il est basé sur une documentation fort abondante, et même sur de nombreuses sources d'archives."

A. Schwientek O. F. M. in der Zeitschrift „Commentarium pro religiosis": „. . . Opus cl. Molitor summe interest historicorum in genere, in specie cultorum historiae ecclesiasticae vel monasticae et studiosorum iuris religiosi qui in hoc opere clavem reperient peculiaris configurationis iuridicae Ordinis S. Benedicti."

D. A. Stracke S. J. in: „Ons geestelijk erf": „ . . en 'n zeer rijke dokumentarie op gebied van vroomheid en kerkelijk recht . . . Door 'n verbluffende belezenheid en strenge kritiek der bronnen, alsmede grooten historischen zin wordt dit standardwerk gekenmerkt."

Aus der Rechtsgeschichte benediktinischer Verbände

semblée du clergé anglican, et cela depuis le commencement de la christianisation de l'Angleterre jusqu'à la fin du XIVe siècle. On peut tirer beaucoup de fruit de la lecture de ce livre. On voit par exemple, à travers l'histoire, se former une ligne de conduite quant à la procédure des assemblées ; on constate comment peu à peu s'est formé l'équilibre entre l'autorité et la liberté, dans les rapports entre les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique ; on voit se dessiner la séparation entre les laïcs et les clercs, entre juridiction civile et ecclésiastique ; on assiste aux décrets sur la préférence d'un clergé non-marié (du moins pour les chanoines) ; on comprend comment Cantorbéry finit par prendre le pas sur York, etc. Mais on voit aussi comment à cette époque reculée, les mœurs anglaises étaient larges et catholiques, internationales. A preuve, les divers évêques grecs (Théodore de Tarse) et autres (Lanfranc de Caen, Thomas de Bayeux, etc.), qui firent des réformes dans l'Église. On ne disait pas à cette époque que « jamais des continentaux ne sauraient rien comprendre aux affaires de l'Église anglicane ! ». Enfin, *last not least*, ce livre est une source précieuse, bien documentée, synthèse précieuse pour quiconque veut trouver des arguments pour des situations ecclésiastiques qui peuvent se présenter aujourd'hui. A.

Κυπριακὰ Χρονικά. T. 11 (1935), 336 p. ; t. 12 (1936), 320 p. ; t. 13 (1937), p. 1-160. Larnaka, chez M. N. Kyriazis ; 10 (pour l'étranger 12) sh. par an.

Périodique trimestriel édité par M. N. Kyriazis et consacré à l'histoire si riche et si mouvementée de Chypre, à ses langues, dialectes, mœurs et folklore. L'histoire ecclésiastique y tient une large part. Signalons quelques articles qui n'intéressent pas seulement l'histoire locale. Dans le t. 11 : R. Dawkins, *On a Hagiographical Source used by Leontios Makhairas*. L'éditeur de la chronique de Makhairas publie un fragment du texte attribué à un pseudo-Cyriaque dont Makhairas s'est servi dans ce qu'il raconte sur le voyage de Ste Hélène en Chypre et sur les premiers évêques chypriotes. M. Kyriazis y donne une description détaillée de plusieurs églises et monastères chypriotes et surtout de leurs cimélia (continuée dans les tomes suivants), des courtes études sur les Maronites en Chypre et sur la destruction et la prise de l'île par les Turcs en 1570-1. Dans le t. 12, il édite une acolouthie en l'honneur de S. Jean le Lampadiste fêté le 4 octobre dans le monastère homonyme, et une en l'honneur de S. Jonas le Thaumaturge (fêté le 11 octobre). Ascanio Savorgnaro envoyé en Chypre en 1562 par la Sérénissime pour se rendre compte de l'état de l'île au point de vue militaire composa une courte relation dont M. Kyriazis publie une traduction grecque. Dans le t. 13, on trouvera un recensement général de l'île (vers 1500) très détaillé avec des statistiques des habitants, etc., des revenus des évêchés, monastères et des grands propriétaires vénitiens. Les documents publiés en traduction grecque dans chaque fascicule concernent généralement l'histoire de l'île aux XVIIIe et XIXe siècles. Dom I. Doens.

Alfons Maria Schneider.— Byzanz. Vorarbeiten zur Topographie und Archäologie der Stadt. (Istanbuler Forsch., B. 8). Berlin, Istanbul Abt. des Archäol. Instituts des deut. Reichs, 1936 ; in-4, 106 p., 50 ill. dans le texte, 1 carte, 10 pl., 13,50 M.

On peut s'étonner de constater que depuis l'*Esquisse topographique de Constantinople* de Mordtmann, parue en 1891 (Revue de l'Art Chrétien), aucun travail d'ensemble n'ait été fait sur un sujet si important. Dom Leclercq publiait son article *Byzance* dans D. A. L. en 1908, utilisant une copieuse documentation (cfr Bibliographie, col. 1451-1454, fasc. XVI) ; Maunoury dans le *Guide de Constantinople* paru en 1925, a décrit également très brièvement, les 14 régions byzantines aux p. 313-320.

Le présent travail n'est pas encore l'établissement définitif d'un plan topographique de Byzance, mais un travail préparatoire à pareille entreprise : étude critique des renseignements fournis depuis des siècles par les auteurs byzantins, par les voyageurs, par les découvertes archéologiques et par les travaux spéciaux des byzantinologues. L'auteur identifie les divers monuments et c'est déjà du très bon travail. Il nous donne une grande carte de Byzance sur laquelle il est aisé de répérer tous les édifices énumérés dans son livre. Avoir fixé ces données est un progrès réel dans l'état de nos connaissances. Dorénavant on devra consulter cet ouvrage avant de traiter de la Byzance impériale, chrétienne ou d'Istanbul. Le nombre des plans d'églises, et des citernes, les cartes, les illustrations augmentent la valeur documentaire de ce recueil. Signalons également l'excellent plan de Mambourg localisant l'Hippodrome, Sainte-Sophie, les murailles de la mer de Marmara.

Dom Th. BECQUET.

Jean Georgesco. – La presse périodique en Roumanie. Oradea et Blaj, Sfânta Unire, 1936 ; in-8, 188 p., 1 carte, ill.

Excellent essai ou schéma, comme l'appelle l'A., pour une étude sur la presse périodique catholique et non-catholique de Roumanie. Le livre ne prétend pas être une synthèse, mais se présente plutôt comme une revue analytique de tout ce que les Roumains ont produit dans ce domaine. La presse date en Roumanie du deuxième quart du XIXe siècle. L'A. consacre plusieurs pages aux fondateurs (Radulescu, Asachi, Bariţiu et Cipariu), et considère ensuite l'attitude que les publicistes roumains ont prise vis-à-vis de la création de la province ecclésiastique de rite roumain, de la proclamation de l'infaillibilité papale et de l'érection de l'évêché magyar de Hajdu-Dorog. Après avoir indiqué le genre et les principaux collaborateurs de quelques revues catholiques, l'A. nous fournit un aperçu général, suivi d'une bibliographique de l'état actuel (1936) de la presse périodique vue spécialement sous son aspect religieux, local et social.

D. I. D.

Paul Sethe. — Der Russische Zarenhof. (Europäische Fürstenhöfe damals). Francfort, Societäts-Verlag, s. d. ; in-8, 172 p.

« Tout ce qui brille n'est pas or », dit un vieux proverbe. Il ne suffit pas d'être riche, bon père de famille, et même tsar de toutes les Russies, pour être heureux. Nicolas II, le plus puissant souverain-autocrate du XXe s., n'était qu'un pauvre homme, faible, malheureux sur son trône, isolé avec sa charmante famille au milieux d'affreuses intrigues et de la Révolution qui montait. L'A. montre beaucoup de fine psychologie dans son récit. Plus que cela : il se rend parfaitement compte que seuls les Russes et les orthodoxes comprendraient certaines complexités de caractère. Cette excellente réserve faite, il nous montre la Tsarine tragique, timide, autoritaire, sentimentale jusqu'aux pires superstitions, mais aussi mère de famille incomparable, chrétienne fervente et forte. Nous voyons aussi le Grand-Duc Serge, le Grand-Duc Nicolas, généralissime, l'attachante figure de la Grande-Duchesse Élisabeth (future moniale, massacrée par les bolcheviks), et les principaux personnages de la Cour. Tableaux vivants d'une intimité émouvante et qu'on lit avec un intérêt soutenu, malgré certains éléments de détail inexacts et l'allure parfois trop accentuée d'histoire romancée. De nombreuses et excellentes photos agrémentent le texte. A.

Onisifor Ghibu. — Ordinul Canonic Premonstratens dîn România. (Studii şi documente privitoare la politica religioasa a României întregite, n° 2). Bucarest, Tipografia ziarului « Universul », 1936 ; in-8, 128 p., 40 lei.

— **Sfinţii unguri în România.** — Même collection, (n° 3). Ibid., 1936 ; 32 p., 15 lei.

M. Ghibu, professeur à l'Université de Cluj et bien connu en Roumanie par sa propagande anti-concordataire, décrit, dans le n° 2 de sa collection, la situation et l'activité des Prémontrés hongrois en Transilvanie avant et après la réunion de l'Ardeal au Vieux-Royaume. Sa thèse est que leurs maisons ayant été sous le régime hongrois des institutions d'État doivent être confisquées. C'est ce qu'on a fait pour le lycée d'Oradea Mare après une perquisition nocturne par la gendarmerie qui a envoyé une série de documents et lettres privées au ministère des cultes. Le fait qu'on a permis à l'A. de publier ces documents tant de caractère officiel que de nature privée, parmi lesquels il y en a de très récents, se passe de commentaire. D'autre part, l'A. ferait bien de parcourir un peu le *Codex iuris canonici*, ce qui lui éviterait plusieurs grosses erreurs. Dans la deuxième brochure le professeur montre comment les saints hongrois ont été empêchés en Roumanie de prendre parti entre révisionnisme et anti-révisionnisme !

D. I. D.

Relations.

C. P. S. Clarke. — The Case of the Church of England against Rome. Londres, Church House, s. d. ; in-8, 16 p., 3 d.

Il s'agit de la Primauté. Les efforts toujours plus grands de l'Église catholique en Angleterre risquent d'avoir du succès si le clergé anglican ne réagit pas, dit l'A., d'où cette brochure. Quiconque rêve d'Union ferait bien de la lire. L'A. ne croit ni en la Primauté ni en l'Infaillibilité. Ces théories, dit-il, sont le fait d'hommes qui craignent la responsabilité spirituelle. Elles représentent la solution de la paresse religieuse. Et il essaie de prouver ses dires par le Nouveau Testament et les Pères. A.

Gustav Aulén, Karl Barth, Sergius Bulgakoff, M. C. D'Arcy, T. S. Eliot, Walter M. Horton, William Temple. — Revelation. Edited by JOHN BAILLIE and HUGH MARTIN. Londres, Faber et Faber, 1937 ; in-8, 312 p., 7/6.

Ce petit volume est un résultat du travail théologique préparatoire aux conférences d'Édimbourg et d'Oxford en 1937 et à celle des missions à Madras en 1938, laquelle a montré l'importance pour les chrétiens désunis, surtout en face du monde non-chrétien, de la notion, de la nature et des limites de la Révélation chrétienne. Les éditeurs du volume se sont adressés pour avoir des points de vue sur ce sujet aux penseurs les plus puissamment représentatifs du catholicisme, de l'Orthodoxie, de l'anglicanisme, du luthéranisme, du calvinisme et du baptisme. Chacun d'eux a pu prendre connaissance des contributions des autres, non pas pour éveiller la polémique (esprit qui est absent partout), mais pour se compléter (le P. D'Arcy) et pour accuser les divergences qui sont si précieuses dans le *status quaestionis* œcuménique et font tout l'intérêt du livre. L'introduction du Dr. Baillie met bien en évidence quelques-unes de celles-ci. Ajoutons une qu'il nous semble avoir négligée et qui est frappante et fondamentale : la Révélation-*doctrine*, allure apologétique et intellectuelle (D'Arcy, Horton, Eliot) ; la Révélation-*fait* (allure théologique), divin (Barth), divino-humain (Bulgakov) ; la Révélation-*personne*, le Christ (Aulén et Temple). La bonne curiosité des lecteurs sera stimulée, je l'espère, et ils iront à ces différents messages (dont aucun n'est anticatholique) souvent pleins de talent mais décevants aussi par leur généralité inévitable. J'avoue avoir eu la plus grande joie à lire l'article très chrétien, sobre et j'oserais presque dire sublime, du Dr. Aulén (résumé de *Christus Victor*).

D. C. L.

Imprimatur,
Namurci, 15 déc. 1938.
A. COLLARD, vic. gen.

Cum permissu superiorum.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE).

COMPTES RENDUS

Petite chronique du Prieuré d'Amay.

1. — Au cours de ces deux derniers mois, le R. P. Prieur a donné l'habit à un postulant.

2. — En septembre, dom Hermann Keller, moine de Beuron, a fait, à Amay, une série de conférences très appréciées sur la théologie d'Origène.

3. — Signalons parmi les hôtes de marque qui ont fréquenté notre monastère durant la fin des vacances le prof. Dvornik, de Prague, spécialiste des questions photiennes ; il fit part à la communauté de ses dernières découvertes.

4. — Une réédition refondue et augmentée de l'ouvrage de D. I. Dirks, *Les Saintes Icones*, va paraître incessamment. L'édition de luxe, comprenant plusieurs reproductions d'icones en grand format, se vendra aux abonnés d'*Irénikon* au prix de l'édition ordinaire (15 fr. au lieu de 25) ; en faire la demande par l'intermédiaire de l'administration de la Revue.

5. — Paraîtront également sous peu à la librairie du Prieuré d'Amay l'ouvrage du prof. A. Baumstark, *Liturgie comparée*, et la traduction française de la *Theologie der Mystik* de dom Anselme Stolz, O. S. B.

6. — Le nº 6 de l'année 1938 suivra de deux ou trois semaines la parution du présent fascicule.

Irénikon

TOME XV

Nº 5 1938 Septembre-Octob

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQU